HISTOIRE

ET

PHILOSOPHIE DE L'ART.

II.

MICHEL-ANGE.

§. Ier.

La vie de Michel-Ange offre peu d'évènemens, mais ce que nous en savons s'accorde merveilleusement avec le caractère général de ses ouvrages. A la vérité les relations de Vasari et d'Ascanio Condivi, élèves et amis de ce grand artiste, ont laissé sans explication plusieurs épisodes de sa biographie; mais tous deux présentent sous le même jour les habitudes et les impatiences du modèle qui a posé devant eux. Le savant travail de Richard Duppa repose tout entier sur les documens fournis par Vasari et Condivi; lorsqu'il lui arrive de discuter leurs témoignages, c'est rarement pour les contredire. Il s'attache plutôt à coordonner sous une forme harmonieuse et claire les renseignemens confus de ces deux narrations. Parfois aussi il emprunte à l'histoire générale d'Italie des lu-

mières précieuses, et alors il se voit forcé de réfuter, sans aigreur, mais avec une sévère courtoisie, l'indulgent historien des Medici, Thomas Roscoe, qui trop souvent a jugé les hommes sur les vertus de son cœur. — Benvenuto Cellini a donné sur Michel-Ange quelques détails qui seraient sans doute désavoués par Vasari et Condivi. Mais au milieu des incroyables et sublimes hâbleries dont il a rempli son livre, il ne faut pas s'étonner s'il a essayé de justifier sa conduite en prenant pour complices Jules Romain et Michel-Ange. D'ailleurs, le mensonge auquel je fais allusion, si c'en est un, comme j'incline à le croire, n'ôte rien à la haute estime de Benvenuto pour le grand maître, et les désordres qu'il raconte ne sont, dans sa pensée, qu'une joyeuse espiéglerie.

Michel-Ange, né le 6 mars 1474, au château de Caprese, dans le territoire d'Arezzo, descendait de l'ancienne et illustre maison des comtes de Canossa. Son père, Louis Léonard Buonarroti Simoni, était podestat de Caprese et de Chiusi, et vivait mesquinement de son emploi, sans essayer d'agrandir sa fortune par une industrie qui aurait terni l'éclat de son nom.

Frappé de la précoce intelligence de son fils, il conçut le projet d'en faire un savant. Mais son espérance fut bientôt trompée. Le jeune Michel-Ange se lia d'amitié avec Francesco Granacci, élève du Ghirlandaio, lui emprunta des gravures et des crayons, et se mit à les copier. Son goût pour le dessin, qui avait débuté en charbonnant les murs de la ville, se développa rapidement avec l'aide de Granacci. Son père et son oncle, qui voyaient dans la pratique de l'art un déshonneur pour la famille, opposèrent une vive résistance; mais enfin il fallut céder. Les juges les plus difficiles ne pouvaient refuser leur admiration aux essais du jeune artiste; ils prédirent au podestat qu'une vocation aussi manifeste saurait bien triompher des obstacles qu'on lui susciterait. D'après leurs conseils, Michel-Ange fut placé chez Domenico Ghirlandaio, le maître le plus célèbre de son temps. Il devait demeurer trois ans dans son atelier. Son engagement, qui nous a été conservé par Vasari, portait que le maître paierait à son élève, d'année en année, six, huit et dix florins. Michel-Ange avait alors quatorze ans. Ainsi Ghirlandaio, aux termes de son traité, semblait plutôt l'associer à ses travaux que l'admettre à ses leçons.

La supériorité du jeune élève ne tarda pas à éclater. Avec une fierté simple et hardie, il corrige les dessins de son maître; non qu'il dédaigne les avis et les conseils : loin de là, il copie avec une précision scrupuleuse les modèles qu'il approuve et qu'il admire; et Ghirlandaio, en voyant son empressement à l'étude, son ardeur au travail, ne songe pas à s'offenser d'un enseignement dont il profite.

On se tromperait singulièrement en rapportant à l'orgueil cette personnalité précoce, cette indépendance prématurée, à ce qu'il semble. Il aurait obéi sans réserve aux leçons de Ghirlandaio, s'il avait trouvé en lui ce qu'il cherchait avidement, la perfection et l'idéal de l'art. Aussi le vit-on, très assidu dans la célèbre chapelle *del Carmine*, dessiner à plusieurs reprises les peintures de Masaccio, consultées aussi par Raphaël.

L'envie et la haine ne manquèrent pas à l'élève de Ghirlandaio. Un de ses rivaux, Torregiani, se prit un jour de querelle avec lui et se vengea cruellement, en lui assenant sur le visage un coup de poing qui lui fracassa le nez et le défigura pour la vie. Torregiani fut exilé de Florence.

A cette époque, Laurent-le-Magnifique conçut le projet d'une école de sculpture. Il appela auprès de lui le jeune Michel-Ange, l'admit à sa table, lui donna un logement dans son palais. Cette protection toute paternelle permit enfin au jeune Buonarroti de cultiver librement un art pour lequel il avait toujours eu une prédilection marquée, et dont il avait sucé l'amour avec le lait, comme il se plaisait à le répéter. Sa nourrice était la femme d'un sculpteur.

Les palais et les jardins de Laurent étaient pleins de fragmens antiques. Michel-Ange découvrit une tête de faune rongée et presque détruite. Il en fit une copie et restitua les parties absentes. Il ajouta au modèle des détails de son invention, il ouvrit la bouche du faune, il mit sur ses lèvres un rire luxurieux; Laurent fut émerveillé de cette création inattendue. *Tu as fait ce faune vieux*, lui dit-il en plaisantant, *et tu lui as laissé toutes ses dents. Ne sais-tu pas qu'il en manque toujours quelqu'une aux vieillards?* A peine le duc fut-il parti que Michel-Ange brisa une dent à son faune et lui creusa la gencive comme pour faire croire que l'alvéole était vide.

Cette correction ingénieuse excita chez Laurent une admiration sans réserve. Dès ce moment il ne mit plus de bornes à sa libéralité, et il vit dans Michel-Ange son fils et son ami.

Le spectacle familier des chefs-d'œuvre de la statuaire antique, la société et la conversation des artistes et des savans les plus distingués, contribuèrent activement à développer chez Michel-Ange le goût des belles et grandes choses. Il trouva surtout dans l'érudition inépuisable d'Ange Politien une source féconde de réflexions et de souvenirs, et suppléa de cette sorte à l'insuffisance de ses premières études littéraires.

La mort de Laurent surprit Michel-Ange au milieu de ses travaux. Pierre de Medici ne recueillit que l'héritage de son père, mais ne montra pas pour les arts le même goût et la même intelligence. Il ne voyait dans les grands hommes réunis à sa cour qu'un délassement à ses occupations politiques et rien de plus. Un trait suffira pour le juger. Il était tombé à Florence une neige abondante, le duc eut la fantaisie d'employer Michel-Ange pendant une partie de l'hiver à lui faire des statues de neige. Il répétait à qui voulait l'entendre qu'il avait à sa cour deux hommes rares et prodigieux : Michel-Ange, et un coureur espagnol qui dépassait de vitesse le meilleur cheval de ses écuries.

Heureusement un homme éclairé, le prieur de l'église du St.-Esprit, commanda au jeune sculpteur un crucifix en bois, lui offrit un logement dans le couvent, et lui procura le moyen d'étudier l'anatomie humaine. Michel-Ange ne se laissa rebuter par aucun des détails de la science. Il comprit la nécessité de disséquer et de voir sur la nature même ce qu'il voulait apprendre, et ne voulut pas s'en fier aux livres et aux gravures; et bien lui en prit, car il a dû à ses connaissances myologiques la meilleure partie de son étonnante supériorité dans la statuaire et la peinture.

Il n'avait pas attendu la disgrace des Medici pour renoncer à une protection ignorante. Ascanio Condivi raconte qu'un musicien, du nom de Cardiere, ami du jeune Buonarroti, eut une vision qui lui présageait l'exil des Medici. Le grand Laurent lui apparut pâle et gémissant, et lui ordonna d'avertir son fils des malheurs qu'il se préparait par son imprudence. Le songeur, on le pense bien, ne se souciait guère de la commission. Il fit part de son

rêve à Buonarroti, qui se trouva du même avis que le fantôme, et le décida enfin à parler. Au retour d'une chasse, Pierre écouta en riant les prédictions de Cardiere qui tremblait de tous ses membres. — On sait que la famille Medici fut chassée de Florence. Michel-Ange comblé de leurs faveurs quitta prudemment la ville pour n'être pas entraîné dans leur chûte.

Retiré à Venise, où il ne trouvait pas à s'employer, il partit pour Bologne et y sculpta le tombeau de saint Dominique, la figure de saint Petrone, et un ange qui tient un candelabre. — Il avait alors vingt ans environ.

De retour à Florence, où le calme s'était rétabli, il fit un *Cupidon endormi* qu'il enterra et vendit pour antique au cardinal Saint-George. L'acheteur, ayant découvert la supercherie, s'entêta ridiculement à ne pas payer le prix convenu et céda son marché au duc Valentin qui fit présent du morceau à la marquise de Mantoue. Le cardinal avait envoyé à Florence un de ses gentilshommes chargé de découvrir celui qui l'avait mystifié. Michel-Ange se trahit volontairement en dessinant à la plume une main devenue célèbre par la hardiesse et la pureté du trait, témoignant ainsi par cette improvisation inattendue qu'il était seul capable de lutter avec l'antique. Le gentilhomme lui proposa de le conduire à Rome chez le cardinal. L'artiste accepta, mais se repentit bientôt de son consentement.

Ce fut dans ce premier voyage à Rome qu'il fit son *Bacchus*, transporté depuis à Florence; le cardinal de Saint-Denis lui demanda une Notre-Dame-de-Pitié, l'un de ses plus beaux ouvrages, qui se voit aujourd'hui à Saint-Pierre, sur l'autel du crucifix. Ce groupe devenu fameux n'était pas signé du nom de Michel-Ange. L'artiste fut un jour témoin d'une méprise douloureuse pour sa fierté; la nuit suivante il grava son nom sur la ceinture de la vierge.

Obligé de retourner à Florence pour terminer quelques transactions domestiques, il demanda et obtint la permission de tailler à sa guise un bloc énorme de marbre, gauchement ébauché par le ciseau de Simon de Fiesole, et qui depuis un siècle avait été abandonné. Il en tira la statue colossale du David, placée devant le palais vieux.

A cette époque, la vie de Michel-Ange présente une singularité remarquable. Il était dans la force de l'âge et du talent. Son nom grandissait, et d'unanimes suffrages le récompensaient de ses travaux. Tout à coup son génie se glace, sa main s'arrête. Il abandonne avec un profond découragement le marbre et le pinceau. Il se retire dans la solitude, il s'enferme avec la Bible et la Divine Comédie. Il se lamente et se désole, et traduit en sonnets plaintifs, en sombres élégies, sa tristesse désespérée. Il se retire des hommes qui venaient à lui, et il élève à Dieu son ame qui jusque là n'avait semblé vivre que pour l'art et la gloire.

Ni Vasari ni Condivi n'expliquent d'une façon satisfaisante ces brusques lacunes dans la vie jusque-là si pleine de Michel-Ange. Ils attribuent cette longue oisiveté à des circonstances purement extérieures; les travaux lui auraient manqué. Pour un artiste médiocre, l'excuse pourrait être acceptée; mais le nom de Buonarroti remplissait déjà l'Italie, et le marbre, en sortant de ses mains, était sûr de prendre place dans une église ou un palais.

Ne faut-il pas croire simplement que Michel-Ange, par une singularité commune aux plus grands génies, en était venu à douter de lui-même, à se défier de sa puissance et de sa volonté? Ne s'est-il pas rencontré souvent dans la destinée des grands capitaines et des poètes des maladies de ce genre? Il suffit d'avoir pratiqué pendant quelques années la société familière des caractères éminens et des vigoureux esprits pour s'arrêter à cette interprétation. Il n'y a que les sots qui ne doutent jamais d'eux-mêmes, et parmi les grands hommes ceux qui affirment sans relâche ne sont le plus souvent que des charlatans intéressés qui s'étourdissent du bruit de leurs mensonges.

Cette oisiveté douloureuse fut enfin interrompue par l'avènement de Jules II. A peine monté sur le trône pontifical, le nouveau pape ordonne à Michel-Ange de venir à Rome. Après bien des pourparlers inutiles où la brusque impatience de Jules II eut à combattre la fierté sauvage et l'inflexible volonté de l'artiste, ils arrêtèrent enfin d'un commun accord un projet magnifique, le tombeau de Jules II. Le dessin fait par Michel-Ange, que la gravure nous a conservé, avait transporté le pape d'admiration, et aujour-

d'hui encore il produit la même impression d'étonnement et d'extase.

Buonarroti partit pour Carrare afin de présider lui-même à l'extraction du marbre. Les blocs, amenés à Rome, surprirent tout le monde par leur masse prodigieuse.

Une si haute faveur et la fortune glorieuse qui semblait s'offrir à l'élève de Ghirlandaio réveillèrent l'envie et l'animosité de ses ennemis. Bramante surtout fut cruellement blessé de la décision du pape. Il n'était pas seulement jaloux du mérite de Michel-Ange. Il craignait aussi la censure de son austère probité. Pour suffire à ses prodigalités désordonnées, il s'était rendu coupable de malversations scandaleuses. Plusieurs fois il avait été forcé d'étayer des constructions commencées depuis quelques mois à peine. Il employait à ses travaux des matériaux de mauvaise qualité. Après avoir inutilement suscité des obstacles sans nombre à celui qui menaçait de lui ravir l'amitié de Jules II, il finit par insinuer que ce projet de monument était de mauvais augure pour la longévité de S. S. Il réussit à refroidir le pape. Michel-Ange s'en aperçut bientôt. Un jour qu'il était allé demander à son protecteur le remboursement d'une somme avancée par lui pour le transport de ses marbres, il ne fut pas reçu. Sur-le-champ il retourne chez lui, ordonne à son domestique de vendre ses meubles et part pour Florence.

A peine a-t-il touché le territoire toscan que le pape dépêche à sa poursuite cinq courriers chargés des lettres les plus pressantes, et lui ordonne de revenir à Rome. Les menaces et les prières ne servent de rien, il répond que S. S. n'a qu'à choisir un sculpteur dont le service lui soit plus agréable que le sien, et qui s'accommode des dédains qu'il ne peut supporter. Dans l'espace de trois mois, Jules II adressa au sénat de Florence trois brefs menaçans pour obtenir le retour de Michel-Ange. Pierre Soderini, alors gonfalonier de la république, avait profité de ce démêlé pour confier à l'artiste la décoration de la salle du conseil. Ce fut à cette occasion que Buonarroti composa le fameux carton de la guerre des Pisans, pour lutter avec une composition de Léonard. De ce morceau, que le temps nous a envié, déchiré, à ce que disent quelques historiens, par ses ennemis, partagé, selon d'autres, en lambeaux par ses nombreux admirateurs, nous ne connaissons que deux

fragmens gravés par Marc-Antoine. Mais c'est assez pour justifier les regrets de ses contemporains. Enfin, cédant aux menaces de Jules II, Soderini enjoignit à Michel-Ange de retourner à Rome. Michel-Ange résistait et allait passer en Turquie sur l'invitation du grand seigneur qui voulait lui demander un pont de communication de Constantinople à Péra, lorsque le sénat réussit enfin à triompher de son obstination en le nommant ambassadeur auprès de S. S.

Jules II se trouvait alors à Bologne. Soderini fut chargé de présenter au pape l'artiste repentant. *Au lieu de venir à nous*, lui dit Jules en colère, *tu as attendu que nous allions au-devant de toi*. Michel-Ange s'excusait de son mieux, lorsqu'un des évêques présens à l'audience entreprit sa justification, en remontrant au pape que les artistes étaient d'ordinaire mal élevés, ignorans des convenances, étrangers aux habitudes d'une société délicate et choisie.—Taisez-vous, lui dit Jules en le frappant de sa béquille, je vous trouve hardi de faire à un pareil homme, en notre présence, des reproches qui sont loin de notre pensée. Ignorant vous-même, maladroit, sortez à l'instant. Pour témoigner à Michel-Ange son oubli du passé, Jules II lui commanda sa statue colossale en bronze qui devait être placée au frontispice de St.-Petrone de Bologne.

Que lui mettrons-nous dans cette main? demanda l'artiste au pape qui était venu voir le modèle. Un livre?— Non pas; une épée plutôt. Je la sais mieux manier. Et que fait cette main? Bénit-elle? Maudit-elle? — Elle menace Bologne et l'avertit de vous être fidèle.

La statue fut achevée. Mais les Bentivogli rentrèrent à Bologne et le peuple renversa l'image victorieuse. Le duc de Ferrare, Alphonse d'Est, acheta le bronze et en fit une pièce d'artillerie qu'il nomma la Julienne. La tête seule fut conservée.

De retour à Rome, Jules II voulut employer Michel-Ange à peindre la chapelle de Sixte IV. Bramante, qui avait produit Raphaël à la cour pontificale et qui voulait avoir la direction souveraine de tous les travaux d'architecture et de décoration, avait suggéré ce projet au pape dans l'espérance que son rival, forcé à un travail dont il avait depuis long-temps perdu l'habitude, et mis en parallèle avec Raphaël, perdrait sans retour la faveur de Jules II, et qu'après cette épreuve injurieuse il n'y aurait plus à revenir au

mausolée. Ce fut donc réellement à son ennemi le plus acharné que Michel-Ange dut l'occasion de ce glorieux ouvrage.

Comme il ignorait le travail de la fresque, il se défendit longtemps d'accepter la décoration de la chapelle sixtine. Enfin, il se rendit aux sollicitations du pape et fit venir de Florence les meilleurs peintres de fresques pour apprendre la pratique du métier, et, s'il en était besoin, pour les appeler à son aide. Mais à peine les eut-il mis à l'œuvre, qu'il conçut pour leur insuffisance un mépris sans réserve et les congédia sur-le-champ. Il s'enferma et crut pouvoir travailler seul. Arrivé à moitié du premier tableau, toute la peinture se couvrit d'une croûte épaisse. Michel-Ange allait renoncer, lorsque San-Gallo, envoyé par Jules II, reconnut que l'enduit qui servait de fond était trop détrempé et fit refaire sur le mur une préparation plus convenable.

Rassuré désormais sur le succès de son entreprise, Michel-Ange rompit brusquement avec tous ses amis; il s'enferma seul avec son génie, couchant tout habillé, dormant à peine quelques heures, ne se fiant qu'à lui-même de la préparation de ses couleurs, ne permettant qu'à grand'peine à Jules II d'assister à ses travaux. Un jour même on assure que, furieux d'être interrompu par le pape, il jeta du haut de son échafaud, sur les dalles de l'église, une planche qui tomba au pied du visiteur importun et le couvrit de poussière. Mais Jules II savait pardonner à la colère de l'artiste inspiré.

Bramante, pendant l'absence de Michel-Ange, introduisit furtivement Raphaël, qui profita de cette leçon pour agrandir son style.

Jules II avait fait abattre les échafauds pour jouir plus tôt de la vue de ce chef-d'œuvre. Il restait encore toute une moitié de la chapelle à peindre. Les biographes de Michel-Ange sont unanimes dans leur accusation contre Bramante qui aurait voulu enlever à son rival des travaux si glorieusement commencés. Quelques-uns même ont insinué que Raphaël n'était pas étranger à ces intrigues. Jules II résista courageusement aux sollicitations de Bramante, et Michel-Ange se remit à la chapelle. Cependant le pape impatient importunait l'artiste de ses visites. — Quand finiras-tu cette chapelle? — Quand je pourrai. — Faudra-t-il jeter bas les échafauds? — Pour toute réponse à cette menace, Michel-Ange fit si bien

que le pape officia dans la chapelle le jour de la Toussaint. Il n'avait mis que vingt mois à peindre toute la voûte.

Comblé d'applaudissemens et de faveurs, Buonarroti sollicita inutilement la permission d'aller faire à Florence la statue de saint Jean-Baptiste, et reprit le travail du Mausolée, que la mort de Jules II interrompit bientôt.

Léon X, voulant doter sa ville natale d'un monument qui pût consacrer sa mémoire, chargea Michel-Ange de bâtir la façade de l'église de Saint-Laurent. Le projet avait été mis au concours, et Michel-Ange l'avait emporté sur Baccio d'Agnolo, Antoine San-Gallo, André et Jacques Sansovino et Raphaël. Il exécuta sur-le-champ un modèle en bois, conservé encore aujourd'hui dans la bibliothèque des Medici. Il avait été chercher à Carrare les marbres dont il avait besoin, quand Léon X apprit qu'on trouvait à Saravezza des marbres de même qualité. Michel-Ange reçut l'ordre de surveiller lui-même cette nouvelle exploitation, qui dévora plusieurs années; les fondemens seuls de l'édifice furent achevés; la mort de Léon X arrêta l'exécution du projet.

Sous le pontificat d'Adrien VI, il reprit le Mausolée de Jules II, et fit quelques travaux d'architecture.

Clément VII, avant son avénement, lui avait demandé pour Florence la bibliothèque de Saint-Laurent et une chapelle sépulcrale pour ses ancêtres dans l'église de ce nom. Il voulut aussi l'employer à Rome. Mais Michel-Ange, après avoir réglé avec le duc d'Urbin, neveu de Jules II, les comptes du Mausolée de son oncle, reprit le chemin de Florence pour achever la bibliothèque et la chapelle, deux de ses meilleurs ouvrages. Avant de quitter Rome, il fit placer dans l'église de la Minerve la statue du *Christ embrassant la croix*.

Les premières années du pontificat de Clément VII furent, on le sait, une époque désastreuse pour l'Italie. Le sac de Rome et l'expulsion des Medici sont les deux principaux épisodes des troubles de cette époque. Michel-Ange fut nommé commissaire général des fortifications de Florence. Il part pour Ferrare, étudie le système militaire de cette place, et revient défendre Florence pendant une année. Cependant ces travaux, si nouveaux pour lui, lui laissaient encore quelques momens pour ses études de prédi-

lection. Ce fut alors qu'il peignit cette Leda si vantée par ses contemporains, et dont il ne reste plus qu'une gravure. Il continuait aussi la chapelle des Medici.

Florence fut prise. La famille des Medici rentra dans la ville. Michel-Ange, réfugié à Venise pendant quelques semaines, revint à Florence, et se cacha dans la maison d'un ami. Clément VII lui pardonna et le pria d'achever la chapelle de sa famille. L'artiste avait projeté quatre mausolées, mais la dépense ayant été réduite, il n'acheva que ceux de Laurent et de Julien. Les plus célèbres des statues qui font partie de ces deux monumens sont celle de Laurent, connue sous le nom de *il pensieroso*, et une figure allégorique de la Nuit. Un jour Michel-Ange trouva écrit au pied de cette dernière un quatrain dont voici le sens :

« Cette Nuit que tu vois dormant dans un si doux abandon, fut « tirée du marbre par la main d'un ange. Elle est vivante, puis« qu'elle dort ; éveille-la, si tu en doutes, elle te parlera. »

Michel-Ange répondit au nom de la Nuit :

« Il m'est doux de dormir et d'être de marbre. Ne pas voir, ne « pas sentir est un bonheur dans ces temps de bassesse et de « honte. Ne m'éveille donc pas, je t'en conjure ; parle bas. »

Cette protestation mélancolique témoigne assez du patriotisme de Michel-Ange, et révèle clairement ce qu'il pensait des maîtres de sa patrie.

Cependant le duc d'Urbin pressait Michel-Ange d'achever le tombeau de Jules II, et Clément VII, dans le même temps, projetait de lui faire peindre à fresque les deux petits côtés de la chapelle Sixtine. Il avait choisi pour sujets le jugement dernier et la chute des anges. Michel-Ange avait hâte de terminer le tombeau de Jules II pour trancher sans retour les contestations élevées par les héritiers au sujet de sommes avancées, et s'employait sans relâche à ce travail, lorsque Paul III prit à cœur le projet de Clément VII. Comme Buonarroti différait la nouvelle fresque de la chapelle pour se libérer avec le duc d'Urbin, le pape décida le duc à se contenter de trois statues de la main de Michel-Ange, et de trois autres confiées à des sculpteurs habiles. En exécution de ce nouveau marché, le mausolée fut achevé dans l'espace d'une année

tel qu'il se voit aujourd'hui dans l'église de Saint-Pierre-aux-Liens.

Michel-Ange allait avoir soixante ans lorsqu'il commença le Jugement dernier. Il fit ses cartons et donna lui-même la première couche au mur de la chapelle. Jamais il n'avait eu tant d'ardeur et d'enthousiasme. Vers le milieu de son travail, le pape vint le voir. Il avait avec lui son maître des cérémonies, messire Blaise de Cesene, qui, ne comprenant rien à la confusion des damnés, se prit à dire que la vue de cette peinture était bonne tout au plus pour les tavernes et les mauvais lieux. A peine l'aristarque eut-il le dos tourné que Michel-Ange le peignit sous la figure de Minos avec des oreilles d'âne. Messire Blaise se plaignit au pape, qui se contenta de lui répondre : « Vous savez que j'ai tout pouvoir dans le ciel et « sur la terre, mais je ne puis vous tirer de l'enfer; ainsi donc « restez-y. »

Comme il approchait de la fin de son Jugement, il se laissa tomber d'un échafaud et se blessa grièvement à la jambe. Son humeur, habituellement sombre, s'aigrit tout à coup au point qu'il ne voulut parler à personne de sa blessure, et s'enferma, résolu à se laisser mourir. Baccio Rontini, son médecin et son ami, après avoir inutilement frappé à sa porte, parvint enfin jusqu'à lui par des détours sans nombre, et ne le décida qu'avec peine à prendre soin de lui-même.

Ce découragement, cette subite résolution de mourir s'expliquent, selon ses biographes, par la lecture habituelle des prophètes qu'il ne quittait plus depuis le commencement de son travail et qui remplissaient son ame d'images plaintives et désolées.

Malgré les critiques nombreuses qui ne manquèrent pas au Jugement dernier, Paul III, ayant construit au Vatican la chapelle Pauline, pria Michel-Ange de la décorer. La basilique de Saint-Pierre demeurait inachevée depuis la mort de Bramante. San-Gallo, chargé de continuer ce monument, n'avait eu que le temps de modifier fastueusement le projet primitif. Michel-Ange, après avoir étudié attentivement le projet de San-Gallo, fit un nouveau dessin, et réduisit l'église à la forme d'une croix grecque. Il supprima un grand nombre de détails et diminua le poids de la coupole. En 1546, il reçut de Paul III un bref qui l'autorisait à réformer librement

l'ouvrage de ses prédécesseurs, et défendait sous des peines sévères de rien changer au nouveau plan. Il refusa généreusement l'offre d'un traitement annuel de six cents écus romains, et travailla pendant dix-sept années sans autre but, sans autre récompense que l'accomplissement de sa pensée. Il fortifia pour la troisième fois les piliers de la coupole; il couronna les arcs d'un nouvel entablement; enfin il acheva ce vaste dôme, projeté, il est vrai, par Bramante, mais qui menaçait de ne jamais sortir entier du génie impuissant de l'inventeur. Par le choix sévère des ornemens, il se montra supérieur à San-Gallo, qui avait entassé dans ses dessins un nombre infini de détails contradictoires. Il fonda l'harmonie et l'unité dans le désordre et la confusion. Il prouva qu'il savait plus que Bramante; en corrigeant les imaginations frivoles de San-Gallo, il montra que la force n'éclate pas moins par la modération que par la prodigalité.

Tous les grands architectes étaient morts. Michel-Ange restait seul; le sénat n'hésita pas à lui confier les travaux du Capitole. Le palais des Conservateurs, l'une des ailes du Capitole, a été construit sur ses dessins.

Jules III, malgré les intrigues du parti de San-Gallo, le continua dans ses fonctions d'architecte de Saint-Pierre. Il lui confia aussi l'entreprise de sa villa, nommée Papa Giulio, et qui fut plus tard achevée par Vignole.

Florence et Rome se disputaient Michel-Ange. Le grand-duc le pressait de terminer la chapelle et la bibliothèque de Saint-Laurent. Le pape le retenait à Rome pour l'achèvement de Saint-Pierre. Buonarroti s'excusa auprès du grand-duc de Toscane sur les infirmités de sa vieillesse. Cependant, comme ses compatriotes voulaient élever dans la rue Giulia un temple en l'honneur de saint Jean des Florentins, il leur donna le choix entre cinq projets. Ils avaient préféré le plus riche, il leur dit avec une fierté naïve : « Si vous l'exécutez, vous aurez un temple tel que les Grecs et les Romains n'en eurent jamais. » Malheureusement les fonds vinrent à manquer, et l'ouvrage ne fut pas terminé.

En 1557, Michel-Ange, après avoir achevé les grandes voûtes des nefs de Saint-Pierre, arrêta le modèle en bois de tout ce qui restait à faire, et prit soin d'y marquer toutes les mesures dans le plus

grand détail. Sa volonté fut religieusement respectée dans tous les travaux de la coupole. Outre cette grande entreprise, qui suffirait à sa gloire, il fit encore plusieurs travaux d'architecture, la façade de la porte del Popolo, qui est hors la ville, la porta Pia; il restaura la grande salle des Thermes de Dioclétien.

Comme il allait s'affaiblissant de jour en jour, il demanda un suppléant pour Saint-Pierre. L'intrigue fit nommer à cette place Nanni di Baccio Bigio, qui plusieurs fois déjà avait prouvé son incapacité. Michel-Ange, après l'avoir gourmandé sur un pont inutile que ce dernier avait fait construire pour le service de la coupole, alla trouver le pape, qui renvoya Nanni, et nomma, pour suivre les travaux, Vignole et Pierre Ligorio.

Depuis quelque temps on prévoyait la fin de ce grand homme. Une fièvre lente lui annonça que sa mort ne tarderait pas. Il appela son neveu, Léonard Buonarroti, et lui dicta son testament en peu de mots. « Je laisse mon ame à Dieu, mon corps à la terre, mes biens à mes parens les plus proches. » Il mourut le 15 février 1564, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. On le porta dans l'église des Saints-Apôtres, où le pape avait décidé que son tombeau serait placé, en attendant qu'il en eût un dans la basilique de Saint-Pierre. Le grand-duc de Florence fit déterrer secrètement le corps, qui fut transporté dans sa patrie. Un catafalque magnifique fut dressé dans l'église de Saint-Laurent, sépulture des grands-ducs. Benedetto Varchi prononça l'oraison funèbre. Le grand-duc fournit à Léonard Buonarroti tous les marbres nécessaires pour l'achèvement du mausolée projeté par Vasari. Trois sculpteurs florentins, Jean dell' Opera, Batiste Lorenzi et Valerio Cioli exécutèrent en ronde bosse, pour le sarcophage, les figures de l'Architecture, de la Peinture et de la Statuaire. Vasari couronna le monument par le buste de son maître.

Le palais Buonarroti, à Florence, toujours habité par les descendans de Michel-Ange, renferme une galerie où sont représentés, de la main des meilleurs maîtres de Florence, les principaux traits de la vie de cet homme illustre.

On a de lui plusieurs paroles dans le goût antique. Vasari l'entretenait un jour de la joie de Léonard Buonarroti, son neveu, à l'occasion de la naissance d'un fils. « Je ne vois pas, lui

« répondit Michel-Ange, qu'il faille tant se réjouir de la naissance « d'un homme, ni faire tant de fêtes à cette occasion. Ces fêtes et « cette joie, on devrait les réserver pour la mort de l'homme qui « a bien vécu. » — Il y a dans les Tristes d'Ovide une pensée pareille. — Comme un prêtre de ses amis lui reprochait de ne s'être pas marié : « De femme, répondit-il, j'en ai encore trop d'une pour « le repos de ma vie; c'est mon art. Mes enfans, ce sont mes ou- « vrages. Cette postérité me suffit. Laurent Ghiberti a laissé de « grands biens et de nombreux héritiers; saurait-on aujourd'hui « qu'il a vécu, s'il n'eût fait les portes de bronze du baptistère de « Saint-Jean? Ses biens sont dissipés, ses enfans sont morts. Mais « les portes de bronze sont encore sur pied. »

Vers la fin de sa vie il était tombé dans une mélancolie profonde, voici ce qu'il écrivait :

« Porté sur une barque fragile au milieu d'une mer orageuse, je termine le cours de ma vie; je touche au port où chacun vient rendre compte du bien et du mal qu'il a fait. Ah! je reconnais bien que cet art, qui était l'idole et le tyran de mon imagination, la plongeait dans l'erreur.

« Pensers amoureux, imaginations vaines et douces, que deviendrez-vous maintenant que je m'approche de deux morts, l'une qui est certaine, l'autre qui me menace? Non, la sculpture, la peinture ne peuvent suffire pour calmer une ame qui s'est tournée vers toi, ô mon Dieu, et que le feu de ton amour embrase. »

On sait les magnifiques pensées inspirées à l'un de nos poètes les plus vrais et les plus purs par la lecture de ce touchant sonnet; tout le monde a lu les pieux encouragemens donnés aux grands artistes qui doutent d'eux-mêmes et de l'avenir par l'auteur des *Consolations*.

Il serait curieux de connaître quel jour, à quelle occasion Michel-Ange écrivit ce lamentable sonnet. Les déceptions de l'amour humain l'avaient-elles rendu plus exigeant envers ses études chéries? Demandait-il aux travaux de son art les joies qu'il ne pouvait plus trouver dans la tendresse et l'effusion? Etait-ce un souvenir de Vittoria Colonna, qu'il aima si long-temps d'un amour chaste et divin, et dont il pleura la mort avec des larmes si désespérées?

était-ce en mémoire de cette magnifique vision si tôt effacée qu'il gourmandait son génie impuissant à le consoler?

Redemandait-il à Dieu une ame généreuse et grande où se reposer de sa gloire? Se plaignait-il, comme le législateur hébreu, de la solitude puissante et morne de son génie? Ce bonheur qu'il appelait de ses vœux, n'était-ce pas de réfléchir, sur un nom qu'il n'osait rappeler, les splendides rayons de sa renommée? Ah! sans doute il ne se défiait pas de sa gloire, mais il se plaignait à Dieu d'être seul.

Dans ses fréquens accens de tristesse, il se plaisait à couvrir de dessins lugubres les marges de la Divine Comédie. Il suivait à la trace l'austère imagination d'Alighieri. Le temps nous a envié ces précieuses improvisations. L'exemplaire qu'il avait orné de ses compositions a péri malheureusement dans le naufrage d'un navire qui allait de Livourne à Cività-Vecchia.

Michel-Ange était recherché des grands, mais fuyait volontiers leur société; il compta parmi ses amis les plus illustres personnages de son temps, et surtout quelques-uns de ses élèves tels que Rosso, Daniel de Volterre, Pontormo, Vasari. Parfois il se plaisait dans la société d'artistes médiocres, comme Menighella et Topolino, faiseurs et vendeurs d'images.

A 83 ans, il perdit un fidèle serviteur, appelé Urbain, qu'il avait près de lui depuis le siège de Florence. Voici ce qu'il écrivait à Vasari en réponse aux consolations que son élève lui avait envoyées.

« Messire George, mon ami, je ne puis que vous écrire mal; cependant il faut que je vous réponde. Vous savez comment Urbain est mort. C'est pour moi une faveur de Dieu, en même temps que le plus grand des malheurs : une faveur, puisque l'exemple que j'ai reçu en voyant mourir un si honnête homme, m'apprend, non pas seulement à mourir, mais à désirer la mort. Il fallait après vingt-six années me voir séparé d'un serviteur si rare et si fidèle. Avec quel plaisir je l'avais enrichi! et quelle était ma joie de penser qu'il serait le soutien de ma vieillesse! Maintenant je n'ai plus d'autre espoir que de le revoir dans l'autre vie. J'ai un gage de son bonheur dans la manière dont je l'ai vu mourir. Ce qui affligeait mon Urbain, ce n'était pas de cesser de vivre, c'était de me laisser dans mes infirmités au milieu d'un monde méchant et trompeur. Il

est vrai qu'il emporte avec lui la meilleure partie de moi-même et tout ce qui me reste n'est plus que misère et que peine. Je me recommande à vous. »

N'y a-t-il pas dans la pieuse tendresse qui éclate à chaque ligne de cette lettre une réponse victorieuse à ceux qui ont accusé Michel-Ange d'égoïsme et d'insociabilité? Faut-il s'étonner s'il répugnait le plus souvent aux frivoles causeries et aux bourdonnemens tumultueux qui, de son temps comme aujourd'hui, s'appelaient le monde?

La société habituelle de Michel-Ange, c'était le souvenir des ouvrages qu'il venait d'achever, l'espérance ardente, la conscience anticipée de ceux qu'il rêvait et qu'il commencerait le lendemain. Dans le livre de sa vie, les feuillets où il n'a pas inscrit glorieusement son nom sont rares et peuvent se compter. Le seul amour humain qui l'ait distrait des créations de son génie, Vittoria, est enveloppé d'un voile mystérieux comme la Beatrice d'Alighieri. Et puis qui sait? Pourquoi reculer devant une conjecture qui semble cruelle et qui n'est que vraie? Peut-être a-t-il découvert dans ces larmes inconsolables qui suivent les grandes pertes des secrets que le bonheur ne lui eût jamais révélés? Peut-être l'âpreté de la vie réelle l'a-t-elle forcé de s'élever plus haut et plus loin dans les régions de la pensée. — Il y a, je le sens, dans cette manière d'interpréter la douleur et de l'exploiter à son profit, un égoïsme affligeant et honteux aux yeux de la foule. Mais l'intelligence profonde et complète des pleurs qui ne tarissent pas n'a jamais dispensé les ames sérieuses de la sympathie et de la plainte. Il y a ce mois-ci deux cent soixante-dix ans que Michel-Ange est mort : l'homme est aujourd'hui ce qu'il était de son temps; or, il faudrait avoir bien peu vécu pour n'avoir pas vérifié par soi-même sur ses amis les plus chers, sur les génies illustres qu'il nous a été donné d'approcher, cette loi sévère et inflexible dont je parlais tout-à-l'heure; il faudrait avoir commencé d'hier à sentir et à comprendre pour ignorer comme se réalisent la plupart des révolutions de la pensée, pour ne pas entrevoir sous le voile des images dont le poète nous éblouit les poignantes douleurs dont l'homme se souvient; sans Maria Chaworth, sans Beatrice, sans Vittoria Colonna, aurions-nous le *Pélerinage*, la *Divine comédie*, et *le Jugement dernier?*

§. II.

C'est une chose éternellement regrettable que Michel-Ange n'ait pas réalisé le mausolée de Jules II, tel qu'il l'avait d'abord conçu. Ce que nous avons ressemble si peu à ce que nous aurions eu, qu'on ne peut trop maudire le duc d'Urbin et ses co-héritiers, qui, par leurs mesquines chicanes, ont arrêté l'exécution définitive et complète de ce magnifique projet.

Le mausolée devait offrir un massif quadrangulaire, orné de niches où auraient été des Victoires, décoré par des Termes faisant pilastres, auxquels eussent été adossées des figures de captifs. Il devait supporter un second massif plus étroit autour duquel eussent été placées des statues colossales de prophètes et de sibylles. Le tout devait être couronné, par retraites, d'une masse pyramidale où auraient trouvé place des bronzes et d'autres figures allégoriques.

Condivi et Vasari varient sur quelques détails de ce mausolée. Mais, d'après la description qu'ils en ont laissée, il est permis de croire que cette grande pensée littéralement réalisée eût été le chef-d'œuvre de Michel-Ange; car la sculpture, il l'a dit en mainte occasion, était son art de prédilection : les beautés sans nombre qui se rencontrent dans la chapelle Sixtine et dans le Jugement dernier sont plutôt sculpturales que pittoresques.

N'est-il pas singulier que dans une carrière de soixante-dix ans toute remplie de travaux, de volontés persévérantes, d'études assidues, de veilles ardentes et courageuses, un homme, qui fut le premier artiste de son temps, n'ait pas trouvé moyen d'achever, de produire, et d'armer pour une vie durable une idée qui, pour sa conscience, exprimait à la fois la forme la plus exquise de la reconnaissance et de la beauté? Il avait dû à Jules II sa première gloire; il voulait baptiser du nom de son bienfaiteur l'œuvre la plus imposante de sa vie.

L'explication allégorique de ce mausolée, telle que nous la trouvons dans Vasari, est bizarre et tourmentée; mais qu'importe? Et

puis, qui nous assure que cette explication appartient en propre à Michel-Ange? Ce qui frappe tous les esprits sérieux dans ce poème de marbre tel que nous venons de l'esquisser, c'est le symbole éclatant de l'église militante. Des prophètes et des victoires! voilà ce que Michel-Ange avait trouvé de mieux pour éterniser la mémoire de Jules II. Pourquoi des sibylles à côté des prophètes? Pourquoi cette confusion adultère des traditions païennes et du génie chrétien? Pourquoi? C'est que l'enthousiasme du siècle pour l'antiquité était tiède encore d'une découverte récente, c'est que Michel-Ange était né vingt-un ans seulement après la prise de Constantinople, c'est que les Grecs fugitifs avaient apporté dans l'Italie catholique leurs dieux, leur langage et leurs rêveries. C'est qu'il y avait à Florence une école de néoplatonisme qui recommençait les mystiques enseignemens d'Alexandrie. Quand les convives des Medici commentaient le Phedon, les sibylles et les prophètes n'exprimaient qu'une même pensée, la sagesse prévoyante. Pour les hôtes érudits de Laurent-le-Magnifique, la loi chrétienne était une transformation morale de la philosophie antique, plus pure, plus exquise, plus applicable, mais d'une vérité à peu près équivalente.

Les mausolées de la famille Medici ont eu le même sort que le tombeau de Jules II. Dans le projet primitif, la chapelle sépulcrale devait recevoir quatre monumens. On n'en voit que deux à Florence. Mais au moins les deux que nous avons sont achevés en entier de la main de Michel-Ange. Au bas de la statue de Julien on voit les figures allégoriques de la Nuit et du Jour, et au pied de celle de Laurent le Crépuscule et l'Aurore. A ce propos la critique n'a pas été avare de chicanes et de controverses. Elle s'est demandé comment le marbre pouvait figurer de pareilles allégories. Et en effet il faut un peu de complaisance pour deviner la pensée de l'auteur, si toutefois une pareille pensée lui est jamais venue, ce qui me semble au moins improbable. Les figures sont très belles, voilà ce qui est constant. La Nuit n'est pas difficile à reconnaître, si tant est que ce soit la Nuit, au sommeil qui incline sa tête, et à l'oiseau placé sous la cuisse gauche. Le Jour, avec son attitude vigoureuse et calme, peut signifier le repos du laboureur sous le soleil de midi. Le Crépuscule a revêtu les traits d'un homme de cinquante ans, dont les forces ne s'éteignent pas encore,

mais dont l'ardeur s'attiédit. Pour l'Aurore, si c'est elle, sa jeunesse et sa grace pudique suffisent à la révéler.

Misérables niaiseries que tout cela! Michel-Ange n'a peut-être nommé ces figures que pour insulter aux gloseurs de son temps; il leur a donné, comme une énigme à résoudre, ce qui, pour lui-même, n'avait pas de sens arrêté. Il a sculpté, selon sa pensée, selon sa libre fantaisie, le marbre qu'il avait sous le ciseau. Pourquoi ces quatre figures plutôt que d'autres? Je ne sais. Le savait-il lui-même? Un souvenir, un rêve, en fallait-il davantage pour décider le sexe et l'âge, l'attitude et le geste des figures qu'il voulait? Et quand il serait prouvé que les deux mausolées de Julien et de Laurent sont vraiment ornés de figures signifiant les quatre parties du jour, où serait l'intention du statuaire?

Michel-Ange faisait-il allusion à l'éternité de la tristesse florentine? mais sa réponse au quatrain gravé au-dessous de la Nuit? Il ne faisait pas de ces deux morts, que le caprice de son ciseau a honorés d'un chef-d'œuvre, une estime bien haute.

Pour moi, je me contente d'admirer et me soucie fort peu de pénétrer le symbole enveloppé sous ce marbre divin.

Le *Bacchus* et le *David*, ouvrages de la jeunesse de Michel-Ange, sont une sorte de transition entre ses études et la décision ultérieure de son génie. Une *pieta*, groupe religieux composé d'une Vierge et d'un Christ, a beaucoup occupé les beaux esprits de son temps. Le Christ mourant a réellement l'âge indiqué par ses biographes, et Marie, au dire des connaisseurs, était trop jeune pour avoir un fils de cet âge. Condivi nous a conservé une longue apologie qu'il tenait de la bouche même de Michel-Ange, et qui expliquerait par la chasteté la jeunesse surnaturelle de Marie. Je ne suis pas très sûr que Michel-Ange fût de bonne foi lorsqu'il se justifiait auprès de Condivi. Le Christ est arrivé en effet à la virilité, mais je ne vois pas pourquoi l'auteur eût pris sérieusement la peine d'autoriser cette fantaisie toute naturelle par un commentaire théologique auquel peut-être il n'avait jamais songé dix minutes avant d'en prononcer le premier mot. Cette *pieta* est, au reste, un de ses ouvrages les plus achevés.

Un Christ debout auprès de sa croix, dit le *Christ aux liens*, exécuté pour Antonio Metelli, fournirait aux académies le sujet de

plusieurs leçons très éloquentes sur l'expression religieuse et sur les convenances du christianisme dans la sculpture. Le professeur, après avoir reconnu dans la tête de ce morceau la résignation et la souffrance, blâmerait sans doute, au nom de saint Luc ou de saint Mathieu, l'élégance mondaine et la profane santé du torse et des jambes. Sans doute, si Condivi l'en eût pressé, Michel-Ange ne se fût pas fait faute d'une nouvelle exégèse. Il aurait pu répondre à son auditeur officieux que la douleur, chez le sauveur du monde, n'excluait pas la beauté; peut-être bien qu'en feuilletant les pères de l'église il eût trouvé des textes favorables à son opinion. Mais ce qui démontre surabondamment que Michel-Ange, en traitant le Christ dans le style de l'antiquité païenne, n'agissait pas à l'étourdie, c'est qu'il a fait pour la chapelle sépulcrale des Medici une autre *pieta*, placée entre les deux mausolées, qui ne laisse rien à désirer aux casuistes les plus scrupuleux. L'âge de l'enfant et celui de la mère s'accordent sans difficulté. D'ailleurs Antonio Salamanca nous a conservé deux dessins faits pour Vittoria Colonna, un *Christ en croix* et une *Descente de croix*, où les traditions chrétiennes ne pourraient rien reprendre. Deux autres dessins, le Christ mort et le Christ flagellé, composés par Michel-Ange, et confiés au pinceau de Sebastiano del Piombo, complèteraient encore notre pensée, s'il en était besoin.

Mais le chef-d'œuvre statuaire de Michel-Ange, ce qui le place dans l'art moderne au même rang que Phidias dans l'art antique, c'est la statue de Moïse, l'une de celles du tombeau de Jules II; des quarante figures projetées pour ce magnifique mausolée, il n'y a eu d'exécutées qu'une Victoire, qui est à Florence, deux captifs, que nous avons au musée d'Angoulême, et le Moïse qui se voit à Saint-Pierre-aux-Liens. J'ai vu de ce morceau un beau dessin rapporté de Rome, dans les cartons de M. Chaponnière.

Je ne veux pas m'arrêter à relever les critiques mesquines adressées au Moïse depuis deux siècles. Je reconnais volontiers que la statue, très belle dans l'état où nous la voyons aujourd'hui, n'eût pas été plus mauvaise si Michel-Ange avait consenti à couvrir cette figure du costume hébraïque. Mais après cet aveu, qui, à la réflexion, n'a pas grande importance, il faut dire que l'impression générale produite par ce morceau est un mélange de tristesse et

de vénération, un saisissement religieux, un frisson de pieuse extase. Il y a dans le style et l'aspect du législateur hébreu quelque chose de majestueux et d'inaccoutumé que la pratique de l'art la plus savante et la plus profonde ne suffit pas à révéler. On peut blâmer tout à son aise les gaucheries bizarres ou les ignorances puériles qui éclatent dans l'ajustement de la draperie. Ce serait perdre son temps que de vouloir défendre ce qui importe si peu à la gloire de l'artiste. Il y a dans le Moïse une beauté plus qu'humaine, une beauté divine, éternelle, qui se passe très bien de la convenance extérieure, de la vérité relative que les livres enseignent à la foule; le regard austère et recueilli de cet homme, qui a vu Dieu, qui lui a parlé, et qui, après avoir pris ses ordres, a conduit son peuple au but désigné, renferme une puissance inexplicable, le souvenir encore présent de la divine parole, un dédain superbe pour la multitude mutine, et en même temps une résignation entière, une abnégation absolue, un dévouement sans réserve.

Ce qui étonne surtout dans le Moïse, c'est la simplicité des moyens employés par l'artiste, c'est la vérité des lignes, l'attitude naïve du personnage. C'est un marbre qui pense, qui prévoit, qui se parle à lui-même, qui cherche parmi les flots confus des siècles évanouis la destinée des siècles à venir, qui épie l'ombre de sa pensée et s'y repose; c'est une ame qui n'est pas encore dieu, mais qui n'est plus homme; qui a connu la souffrance pour la comprendre et la secourir, mais qui a dû ignorer les passions et les misères de la vie commune. De ces orbites profonds, de ces paupières d'où le regard déborde et plonge si avant dans les choses qui ne sont pas encore, des larmes ont dû couler, mais des larmes généreuses et sympathiques. Moïse a pleuré, mais pleuré sur les plaies qu'il ne pouvait cicatriser. Si parfois il s'est agenouillé pour prier Dieu de le reprendre et de le rappeler à lui, il a bientôt rougi de cette faiblesse passagère. Il s'est relevé de cette invocation plus courageux et plus fort; il s'est promis de ne plus implorer le ciel que pour l'ignorance aveugle ou le vice entêté.

Il est vieux, et la neige de sa chevelure laisse déjà soulever au vent ses flocons éclaircis. Mais comment a-t-il vieilli? A-t-il connu des années plus jeunes et moins sages? Les rides qui se lisent à son

front sont-elles demeurées après les épreuves tumultueuses comme le limon et le gravier après les flots fangeux? A-t-il vécu avant de savoir? N'est-il pas sorti des mains de Dieu plein de sagesse et d'années?

La tristesse empreinte sur ses traits n'est pas, comme chez les vieillards humains, le regret des facultés éteintes, la jalousie impuissante des joies qui échappent au sang attiédi, l'amère et injuste satire de la jeunesse agile qui demeure; non : c'est la science qui s'interroge, qui voudrait corriger les choses mauvaises et qui ne le peut; c'est le sage assis au port qui voit les voiles englouties sous l'écume blanchissante, qui fait signe au pilote égaré, et qui gémit sur l'inévitable naufrage; c'est le génie contemporain de plusieurs générations, qui espérait de jour en jour que les fautes des ancêtres, semées dans le malheur et la désolation, mûriraient, chez la postérité plus docile, en prévoyance et en piété, et qui s'afflige de son espoir déçu.

Où Michel-Ange a-t-il pris la divine figure de son Moïse? où s'est-il inspiré? Est-ce dans la lecture de l'Exode? Mais comment s'est donc perdu le sens de ce beau livre? Avec quels yeux, avec quelles pensées l'élève de Ghirlandaio lisait-il le Pentateuque? Y avait-il dans sa vie un secret que nous ne savons pas? Dans ses promenades solitaires, dans ses longues nuits sans sommeil, a-t-il eu des visions ignorées de son siècle, et qui lui apprenaient à le dominer? Questions folles et sombres! Études obscures et sans issue! Il a vu de bonne heure que la vie réelle ne valait rien, il s'est retiré du bruit et des vaines paroles pour s'abriter dans les loisirs laborieux et les paisibles méditations; en se souvenant, il a deviné. Un jour, las de savoir, il a voulu, et sous sa volonté puissante le marbre est devenu Moïse, comme le gland devient chêne sous le soleil et la rosée.

Michel-Ange était venu à l'une de ces époques heureuses qui ne se retrouvent qu'à de lointains intervalles dans l'histoire humaine. Il arrivait pour achever, pour couronner glorieusement l'œuvre commencée par Luca della Robbia et Ghiberti. Était-il plus grand qu'eux parce qu'il est monté plus haut? Était-il plus fort parce qu'il a continué le chemin qu'ils avaient ouvert? Parce que le sable affermi sous leurs pas a gardé l'empreinte de ses pieds, faut-il

croire qu'il marchait d'un autre pas que ses devanciers? Sans doute Michel-Ange domine Ghiberti; mais Ghiberti, venu le dernier, eût peut-être été Michel-Ange.

J'ai dit que l'auteur de Moïse occupe dans la sculpture moderne le même rang que Phidias dans l'art antique. Tous deux en effet ont eu le bonheur singulier de résumer sous une forme idéale et complète les études ébauchées avant leur venue. Il y a vingt-deux siècles, la veille du jour où naquit Phidias, Égine, Argos et Sicyone avaient des écoles célèbres, et ces écoles avaient préparé le Parthenon. Au temps de Phidias, comme au temps de Michel-Ange, l'imagination humaine attendait un génie prédestiné. Ageladas et Polyclète avaient joué le rôle de Luca et de Ghiberti; la sculpture éginetique a frayé la route à la sculpture athénienne, comme les portes du baptistère de Florence au mausolée de Jules II.

Parmi les œuvres de Phidias, le Jupiter olympien, qui a péri dans les désastres du Bas-Empire, sans doute au commencement du XIIIe siècle, mais dont Rome possède une copie admirable, présente avec le Moïse plusieurs points de comparaison. Phidias s'est inspiré d'Homère, comme Michel-Ange s'est inspiré de la Bible. Tous deux ont voulu produire, sous une forme achevée, la plus haute puissance de la pensée. Le dieu grec et le prophète hébreu, sortis de l'ivoire et du marbre, exprimaient un même dessein, une idée commune, le génie calme et contenu.

Mais Phidias procède par une méthode plus absolue et moins savante; il s'en tient aux plans généraux, aux grandes divisions du masque humain. Il possède admirablement la topographie du visage; il la pétrit puissamment, il la fait sienne; il la métamorphose et l'idéalise; il l'ennoblit et l'élève; il corrige et supprime toutes les réalités pauvres et mesquines; il efface, il creuse librement; en fouillant l'homme, il trouve Dieu.

Michel-Ange est plus savant. Son prophète, qui n'est que l'interlocuteur de la Divinité, est une œuvre plus difficile et plus dispendieuse pour son courage que le Jupiter de Phidias. Michel-Ange a vu les muscles du visage, il a étudié le mécanisme et le secret des rides et des plis que Phidias avait aperçus, mais qu'il

n'avait pas décomposés. Il serre la nature de plus près, il engage avec elle une lutte haletante; sa victoire lui coûte plus cher.

Au premier aspect le masque du Jupiter est plus harmonieux et plus pur que celui de Moïse. Il est plus simple et paraît plus grand. Mais à mesure que le regard plus attentif surprend dans le marbre florentin toutes les richesses que l'artiste y a prodiguées, il s'étonne et saisit bientôt l'harmonie complexe, mais une, qui domine et rallie tous les parties de ce grand ouvrage. Les impressions successives, qui d'abord semblaient introduire dans l'effet de ce morceau une diversité discordante, finissent par se confondre dans une impression générale et grave; il y a plus à voir, mais on voit aussi bien.

Qu'on prenne aux mêmes époques une autre expression de la fantaisie, la poésie dramatique par exemple, Sophocle et Shakspeare; le poète de Stratford venait de naître comme le statuaire de Chiusi venait de mourir.

Eh bien! la tragédie grecque ressemble à la tragédie anglaise, comme la sculpture grecque ressemble à la sculpture florentine. L'élégie mélodieuse suffit au théâtre d'Athènes; il faut à la cour d'Élisabeth des passions plus vives, plus savamment étudiées. Électre et Othello, c'est toujours le même chant, mais sur un clavier plus étendu, sur des touches plus sonores.

Les statues de Michel-Ange sont en petit nombre; nous devrions nous en étonner si ses biographes n'avaient pris soin de nous apprendre comment il travaillait le marbre. Rarement lui arrivait-il d'arrêter une esquisse qui pût servir de modèle à son ciseau. Il ébauchait en cire l'attitude et le geste de son personnage, puis, sans plus de souci, il entamait le bloc hardiment, se fiant à lui-même pour trouver l'espace et la matière des mouvemens de sa figure. Souvent le marbre lui jouait de mauvais tours : les deux captifs que nous avons à Paris ne sont pas achevés. Parfois aussi l'impatience et le désappointement brisaient l'œuvre commencée : c'est ainsi que nous avons perdu une *pieta* dont le marbre indocile trahissait la volonté de l'artiste.

Si l'on se demande quel est le caractère général de la sculpture de Michel-Ange, si l'on cherche dans tous les marbres qu'il a

laissés inachevés ou complets la faculté dominante de son génie, il n'y a, je crois, qu'une réponse : l'action.

Et je n'entends pas seulement parler des mouvemens musculaires si admirables dans ses deux captifs, ni des attitudes si vraies des figures allégoriques qui ornent les mausolées de Saint-Laurent; je comprends sous cette dénomination le *Moïse* et le *Penseur*, aussi bien que les figures que je viens d'indiquer.

Nous avons de lui un dessin fait pour Tommaso de 'Cavalieri, *Titius gigas, à vulture laceratus*, exécuté en bas-relief dans la villa Borghese, par un artiste inconnu, qui réunit au plus haut point toutes les ressources de cette éminente faculté; mais dans les œuvres qu'il a pris soin de réaliser lui-même, c'est à coup sûr celle qui dépasse toutes les autres. Lorsqu'il exagère, il ne fait qu'agrandir la vérité, il ne la méconnaît pas.

§. III.

La voûte de la chapelle Sixtine et le Jugement dernier, exécutés à de lointains intervalles, sont une étude curieuse sous le double rapport de l'invention et de l'exécution. Quoiqu'on y retrouve sous une forme éclatante les qualités que j'ai signalées dans la sculpture de Michel-Ange, cependant ces qualités se révèlent diversement dans la voûte et dans le Jugement dernier.

Voici quelle est la disposition de la voûte.

Michel-Ange a divisé le plafond en neuf compartimens, dans chacun desquels il a peint un sujet tiré du Vieux Testament, à savoir : 1° Dieu séparant la lumière des ténèbres; 2° Dieu créant le soleil et la lune, la terre et les fruits qui la couvriront; 3° Dieu commandant aux eaux de devenir habitables; 4° la création d'Adam; Dieu entouré d'anges étend son bras droit, comme pour communiquer à la forme créée le principe vital; 5° la création d'Ève; 6° la perte du paradis; 7° le sacrifice de Caïn et d'Abel; 8° le déluge; 9° l'ivresse et la honte de Noé.

Au-dessous de l'entablement figuré qui sert de limite au plafond de la voûte, Michel-Ange a placé quarante-huit figures d'enfans,

groupés deux à deux, dans des attitudes variées, et soutenant la corniche comme des cariatides. Entre ces figures il a mis douze prophètes et sibylles, de grandeur colossale, alternativement disposés. Au-dessus des fenêtres, dans les compartimens appelés lunettes, sont quatorze compositions, et un égal nombre de tablettes, portant les noms dont se compose la généalogie du Christ; et dans les espaces triangulaires que donne l'épaisseur du mur, immédiatement au-dessus des lunettes, l'artiste a placé huit compositions tirées de la vie domestique. Aux quatre coins de la voûte sont représentés le miracle du serpent d'airain, l'exécution d'Aman, la mort de Goliath, et la trahison de Judith. — Il faut ajouter dix médaillons contenant des sujets historiques, et plus de cinquante figures isolées qui servent d'ornement.

La difficulté capitale des sujets que j'ai indiqués, c'est le caractère surnaturel des personnages. Sans doute chaque peintre, selon son génie, pourra écrire avec d'autres lignes, avec d'autres couleurs, ces poèmes dont la Bible nous a donné le scenario. Mais la première loi, la loi souveraine qui doit présider à ces inventions, c'est la simplicité. Or il est impossible de pousser plus loin que Michel-Ange, dans la chapelle Sixtine, la grandeur qui résulte de la simplicité.

Les sujets de la Genèse sont traités avec une naïveté majestueuse, à laquelle je ne puis comparer que les paroles mêmes du Pentateuque. Chacune de ces compositions, individuellement étudiées, offre des attitudes si vraies, des gestes si clairs, qu'on se demande s'il est possible que ces figures aient joué autrement le rôle qui leur est attribué.

L'opinion générale est que Michel-Ange se complaisait exclusivement dans les mouvemens bizarres et tourmentés. La voûte de la chapelle Sixtine répond haut et ferme à ceux qui voudraient faire de cet accident de son talent une accusation contre l'ensemble de ses œuvres. La naissance d'Eve, telle que Michel-Ange nous la représente, n'offre à l'œil que des lignes harmonieuses et douces. Le sacrifice offert à Dieu par Abel et Caïn se distingue par une grace exquise. L'ivresse de Noé, qui semblait naturellement se prêter aux mouvemens désordonnés, est traitée avec une gravité qui défie tous les reproches.

Dans les scènes de la vie domestique, il a su élever jusqu'à la plus haute poésie les détails qui semblaient exclus du domaine de l'invention.

Les sibylles et les prophètes de la chapelle Sixtine se placent d'emblée à côté du Moïse, par la majesté surnaturelle des figures; quand une fois on a vu ces étranges visages, on ne peut les oublier. Il reste au fond de la mémoire une impression d'étonnement et de frayeur qui se mêle à tous les rêves, et qui frappe de mesquinerie les plus hardies créations qu'on retrouve au réveil. L'énergie et la pensée inscrites sur chacune de ces physionomies prodigieuses sont tellement au-dessus des spectacles ordinaires, qu'on n'a plus que de l'indifférence pour la beauté purement humaine.

Mais je dois dire en même temps que ces prophètes, si admirables de tout point, semblent mal à l'aise sur le mur où les a cloués la main de Michel-Ange. Les draperies vives et tranchées, le geste précis, la silhouette découpée avec une singulière crudité, l'ampleur dégagée du mouvement, le relief entier des figures appartiennent réellement à la sculpture. Il n'y a pas un de ces prophètes qui ne fasse regretter l'absence du marbre. On a peine à croire qu'ils soient nés sous le pinceau. Et quand le spectateur est convaincu, il ne renonce pas à son premier souhait, il voudrait toucher de la main ce qu'il a touché des yeux.

C'est dans le Jugement dernier, bien mieux encore que dans la voûte de la chapelle Sixtine, qu'on peut surprendre la vocation spéciale de Michel-Ange. Je ne veux pas discuter le témoignage naïvement ignorant de voyageurs tels que M. Simond. Pour avoir étudié pendant longues années les questions économiques et agronomiques, on n'est pas de plein droit connaisseur en peinture. Puisque la qualité des engrais, l'avantage de l'insolation plus ou moins directe ne se devine pas, je ne vois pas pourquoi les problèmes d'un ordre plus élevé se résoudraient à la course. Que M. Simond et quelques milliers de touristes déclarent hardiment qu'ils ne conçoivent rien à l'admiration des artistes pour le Jugement dernier, je n'éleverai pas la voix pour les moraliser. Je me contenterai de leur dire que chacun de nos sens, chacune de nos facultés a besoin d'une éducation individuelle, et qu'ils sont placés entre un dilemme sans réplique : ou bien il leur manque une faculté,

ou bien cette faculté est demeurée inerte faute d'une éducation convenable.

On a dit que le Jugement n'avait pas d'unité centrale. Je ne partage pas cet avis. L'unité, c'est Dieu qui juge. Les lois ordinaires de la composition pittoresque ne signifient rien pour un pareil sujet. Michel-Ange a divisé le mur de la chapelle en trois zones; en cela il n'a fait qu'obéir aux traditions chrétiennes. Le Purgatoire et l'Enfer sont, il est vrai, des tableaux complets par eux-mêmes aussi bien que le Paradis; mais il y a pour cette trilogie un lien commun et indissoluble, la volonté divine.

Ce qui me frappe dans le Jugement, c'est que des morceaux entiers se traduiraient en marbre sans répugnance. Là, plus que jamais, Michel-Ange est sculpteur.

GUSTAVE PLANCHE.

DE

L'ENCYCLOPEDIE

A 2 SOUS,

ET

DE L'INSTRUCTION DU PEUPLE.

Au milieu des indécisions et des faiblesses dont se compose aujourd'hui notre état politique, il se passe dans la société quelque chose qui doit nous rendre tranquilles et fermes : de plus en plus l'instruction se répand dans les rangs du peuple. Jamais la diffusion des connaissances humaines n'a été plus vaste. La science, qui, dès l'origine des sociétés, passa de la tête de quelques hommes dans l'ombre des temples et des sanctuaires, qui ne se laissait arracher de cette religieuse obscurité que par l'audace de quelques philosophes, qui resta long-temps la propriété de l'école après avoir été celle du sacerdoce, aujourd'hui répandue par le monde, accessible, n'ayant plus de voiles, et se prêtant à toutes les formes,

facile, agréable, on la voit s'insinuer dans tous les esprits, dans les plus tendres comme dans les plus rebelles;

Dono Divûm, gratissima serpit.

C'est un bienfait de la Providence, que cette popularité toujours croissante de la science après une révolution populaire : il y a là un enchaînement de causes et d'effets qu'il importe de saisir et de comprendre.

C'est avec la somme des idées accumulées pendant trois siècles que nous avons acheté et payé notre émancipation politique en 1789. Les travaux législatifs de la Constituante sont proprement la traduction politique des idées acquises jusqu'alors et suffisamment élaborées; quand on voulut les outrepasser, quand, par des élans d'enthousiasme et d'abstraction, on déborda l'état philosophique et politique de 1791, on s'égara : pourquoi? Parce que la provision des idées claires et justes étant épuisée, il fallait en attendre d'autres avant de provoquer de nouveaux changemens, et faire, non pas de nouvelles constitutions, mais de nouvelles études. Mais les choses se passèrent autrement. Non-seulement les représentans de la démocratie improvisèrent des théories extrêmes sans préparation suffisante; mais au moment même où la vie politique et républicaine, s'élargissant toujours, rendait de plus en plus urgente l'instruction populaire, car le droit se mesure sur l'intelligence, cette instruction populaire s'arrêta tout à coup. Nous avions l'Europe sur les bras, et nous dûmes la secouer violemment. En vain la Convention avait pris des mesures pour que, dans le plus court délai possible, tout Françait sût lire; le champ de bataille ravissait la jeunesse, même l'enfance, aux écoles, et nos tambours purent devenir maréchaux sans avoir trouvé le temps d'apprendre la grammaire. L'empire se soucia peu de propager l'instruction; Napoléon estimait que ses grenadiers n'avaient besoin que de lire dans les yeux de leur empereur. La restauration comprimait l'essor des esprits populaires; à son avis, des sujets et des chrétiens (1) en savaient toujours assez : mais aujourd'hui, qui mettra des obstacles et des bornes à l'intelligence du citoyen et de l'homme?

(1) On comprend dans quel sens est ici pris le mot *chrétiens*.

La révolution de 1830, ayant restauré la dignité du peuple, a remis ce peuple à l'école progressive de la science humaine; depuis trois ans nous assistons à un double spectacle; les théories ont repris leur cours, leurs expériences, et l'instruction acquise veut devenir universelle; d'une part, les théoriciens éprouvent des vérités nouvelles; de l'autre, le peuple acquiert la connaissance des vérités reconnues: deux opérations parallèles, également nécessaires, et qui se soutiennent l'une l'autre. En somme, la dernière révolution n'est qu'une position des problèmes, mais une position invincible. Oui, le peuple en triomphant et en mourant a posé les questions; quelques-uns se sont entremis pour les embrouiller; mais qui donc oserait les déplacer ouvertement?

Aussi l'instruction du peuple est considérée par tous comme un devoir, ou du moins comme une nécessité. Tous les partis politiques parlent au peuple et lui apprennent quelque chose. Une loi sur l'instruction primaire commence à réaliser les grandes pensées de la Convention, très imparfaitement sans doute; mais enfin on est entraîné par le mouvement révolutionnaire, même en s'efforçant de l'outrager, et l'on est l'imitateur de Condorcet, tout en s'en affichant le contempteur. Cependant toutes les opinions se sont constituées pédagogues du peuple : le catholicisme s'emploie à répandre ce qu'il appelle les *bons livres;* le républicanisme dissémine ses enseignemens. Mais voici venir les spéculateurs avec leurs almanachs. Les *manuels* pleuvent de toutes parts; nous sommes inondés de livres élémentaires; c'est un chorus universel et sans fin de leçons, de méthodes et de théories; tous les esprits sont remués, jusqu'aux plus incultes; partout on lit, on discute, on raisonne; *fiat lux.*

La lumière sortira de ce chaos intelligent : il y a dans les voies de la Providence des méthodes secrètes par lesquelles le bien se trouve séparé du mal, et répand efficacement ses vertus sur la société. Assurément tout ce qu'on offre au peuple n'est pas digne de cette destination sacrée; on lui sert des choses plates, communes et parfois aigries par des irritations; mais ce mal inévitable est inférieur au bien qui s'accomplit. La diffusion des connaissances humaines dans les rangs populaires est un évènement dont la bienfaisance compensera largement quelques abus et quelques

excès : il faut croire au bon sens du peuple et au bon vouloir de Dieu.

Parmi les publications qui ont pour but immédiat l'instruction de la foule, les meilleures, à notre sens, sont celles qui éveillent les facultés de l'esprit sans prétendre leur imprimer sur-le-champ une direction particulière. Socrate se vantait de posséder, avec sa méthode, l'art de faire accoucher les gens; l'instruction, à quelque degré qu'on la donne, ne saurait avoir ni d'autre mission ni d'autre résultat. Or, pour frapper avec une justesse vigoureuse les esprits du peuple et de l'enfance, il n'y a rien de meilleur que ce qui est imagé, pittoresque : les images provoquent les idées; aimables interprètes de la pensée, elles prêtent des formes et des couleurs à ce qui est abstrait et rationnel; elles animent et représentent la vérité; car l'imagination n'est pas seulement une enchanteresse, mais une personne fort raisonnable. Montaigne, dans un moment d'humeur, a pu la nommer *la folle du logis;* prenez le mot pour une saillie, mais non pas pour une vérité. Sans doute, l'imagination peut devenir folle; mais cette folie même où elle s'égare suppose le bon sens dont elle aura dévié. Qui eut l'esprit plus juste que Bacon? Qui l'eut mieux garni de grandes images? L'imagination n'habite pas la terre pour faire schisme avec l'intelligence, mais pour lui dresser des temples. Voyez le peuple dans nos musées, devant les œuvres de nos artistes : l'image et l'imagination le conduisent à la pensée : les impressions de l'art sont pour lui comme un fil précieux qui doit le mener devant une vérité qu'il n'avait pas encore vue; et dans son ingénuité pleine de profondeur, il s'élève sans le savoir au-dessus de ces poétiques étranges qui séparent la cause du beau de celle du vrai. C'est donc chose sagement faite que d'appeler l'imagination à l'enseignement du peuple. Il y a un an parut la première livraison d'un *Magasin pittoresque* (9 février 1833). On le considéra, dès les premiers jours, comme une inutilité presque bizarre; il compte aujourd'hui soixante mille souscripteurs. Le jeune écrivain, plein d'imagination et d'ame, qui le dirige, M. Charton, n'a pas à regretter d'avoir mis pour quelque temps la délicatesse de son talent au service de l'instruction populaire.

Mais voici quelque chose de plus sérieux et de plus considérable, une *Encyclopédie pittoresque*, une *Encyclopédie à deux sous*. Je

voudrais que Diderot pût la voir et la lire. Le fils du coutelier, qu'animait l'amour du peuple, et qui écrivait pour lui, en était séparé cependant par le prix élevé de son encyclopédie; et ce livre révolutionnaire s'adressait aux rois, aux grands seigneurs et à leurs maîtresses. De quelle joie ne serait pas inondé l'ardent ami de d'Alembert en voyant une encyclopédie à deux sous! L'homme qui a écrit ces lignes : *Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire; si nous voulons que les philosophes marchent en avant, approchons le peuple du point où en sont les philosophes*, pousserait un cri d'allégresse en voyant la science armée des moyens d'une infaillible popularité.

Une encyclopédie est le meilleur livre pour propager l'instruction, car, parlant au peuple, il faut lui dire non pas une chose, non pas une autre, il faut lui dire tout. Dans une encyclopédie, rien d'arbitraire et d'incomplet, puisqu'il n'y a d'autre ordre que l'universalité alphabétique des choses. En parcourant les vingt premières livraisons de l'œuvre que nous annonçons, en y puisant des notions saines, simples et savantes, nous n'avons pu songer sans reconnaissance aux fruits salutaires que portera ce livre répandu parmi le peuple. Figurez-vous un jeune artisan, d'un esprit encore inculte, mais grand, s'ignorant lui-même dans les obscurités de son génie, naïf, ouvert à tout, intelligent sans rien savoir, cherchant à la fois la science et la conscience de lui-même, et trouvant dans des feuilles, dont l'acquisition est permise à son modique salaire, le mobile de sa pensée, le rayon générateur qui doit la féconder : il pourra devenir mathématicien et astronome comme Tycho-Brahé, à la lecture des *Éphémérides* de Stadius, historien comme Thucydide pleurant à côté d'Hérodote, poète comme Milton au spectacle d'un *Mystère* célébré en Italie. Une encyclopédie est une provocation qui s'adresse au génie du peuple, qui descend dans tous les rangs, et tend un vaste réseau autour de la société, afin qu'aucun talent ne lui échappe.

Mais aussi une encyclopédie vraiment digne d'être populaire est une œuvre fort difficile à rédiger. Elle ne saurait être une compilation arrangée avec les lambeaux de l'Encyclopédie française du dernier siècle, et des encyclopédies anglaises et allemandes; un assemblage d'emprunts mal cousus. Pour enseigner son siècle,

il faut en être; sa nation, il faut l'aimer. Si vous vous placez au centre du temps et du peuple, si vous avez des connaissances nombreuses et positives, l'esprit philosophique, une raison indépendante, un cœur ardent, un sens élevé, qui vous éloigne à la fois des choses vulgaires et des propositions paradoxales, un style lumineux et ferme qui puisse éclairer et nourrir tous les esprits, une probité sévère qui s'arme d'un foudroyant mépris contre toutes les allures des spéculateurs et des intrigans, vous pouvez aspirer à l'honneur d'être les rédacteurs d'une encyclopédie populaire. MM. Leroux et Reynaud n'ont fait que se rendre justice avec une noble fierté, en jetant les fondemens d'une semblable entreprise, en l'entamant avec vigueur, en appelant à une œuvre immense et commune les savans et les jeunes écrivains, en portant eux-mêmes le poids le plus lourd de cette grande affaire, en imprimant à l'ordonnance de tous les matériaux une unité morale qui n'en mutile jamais ni l'intégrité, ni la vérité.

Depuis deux ans ces deux écrivains philosophes ont publié, dans la *Revue Encyclopédique*, une série de travaux féconds en notables résultats. Il est impossible de sentir et d'exprimer plus vivement l'originalité philosophique de notre siècle, et de mieux établir la loi progressive et continue qui préside à l'éducation du genre humain. Ces deux écrivains, liés entr'eux par une intime amitié, mettent en commun des facultés puissantes, mais diverses, et sont animés du même sentiment, de l'amour de la science et du peuple. Il y aura dix ans dans quelques mois que M. Leroux a fondé le *Globe*. Il a assisté à tous les mouvemens de la politique, de la science et de l'art qui se sont accomplis depuis cette époque; il a causé avec tous les hommes d'état, tous les savans et tous les artistes qui occupent la scène; il a été le témoin et quelquefois le confident de toutes les ardeurs et de toutes les ambitions; que de chutes et d'élévations n'a-t-il pas vues! Le spectacle a varié, le spectateur est resté le même, toujours simple, toujours désintéressé, toujours fier, toujours oublieux de lui-même. Je me trompe néanmoins; quelque chose a changé dans M. Leroux, son esprit, qui s'est singulièrement discipliné et réglé. Ce philosophe, qui est de la famille de Spinosa et de Diderot, n'avait rien à gagner pour les idées en étendue, mais en économie; non pas en puissance,

mais en méthode. Il fut un temps où l'émission de sa pensée s'accomplissait par une force latente et désordonnée, où la lumière s'interrompait tout à coup pour faire place à des ténèbres que venaient bientôt couper d'autres éclairs ; mais enfin la pensée de l'auteur, toujours profonde, n'évitait pas toujours d'être indigeste et diffuse. Aujourd'hui la lumière est également répandue sur toutes les parties du style et des idées ; et la transparence des formes n'est pas inférieure à l'immensité du fond. Le beau fragment philosophique, intitulé : *De la loi de continuité qui unit le dix-huitième siècle au dix-septième*, n'a pas moins de lucidité que de grandeur. A côté de cet esprit panthéiste, dont l'étendue est, pour ainsi parler, la forme particulière, figure par un contraste plein de convenance le talent aussi fort, mais plus svelte et plus dégagé de M. Reynaud. Cet écrivain plein d'éclat a quelque chose de mâle et de plébéien dans son style et la conception de ses idées ; il unit à des connaissances spéciales et exactes une imagination nerveuse dont les effets sont pleins de vigueur et de simplicité ; parfois, au milieu de ses pages où il s'échauffe sur les intérêts du peuple et du genre humain, on dirait Spartacus ayant rompu ses fers. Rien de plus éloquemment patriotique que l'espèce d'*oraison funèbre* que lui inspira récemment la mort de Merlin de Thionville ; il n'est pas rare d'y trouver des lignes aussi belles que celles-ci : « La « politique de Dieu dépasse toutes les nôtres : les hommes, sous « sa main, ne sont que des tranchans qu'il prend ou dépose sui« vant chaque détail de son œuvre éternelle ; mais ils se doivent à « eux-mêmes, et ils doivent à Dieu d'attendre patiemment qu'il « les appelle et de ne point fausser leur nature pour s'immiscer « en des choses où ils n'ont pas qualité. » L'association de MM. Leroux et Reynaud, si efficace et si heureuse dans la *Revue Encyclopédique*, ne nous semble pas promettre de moins bons résultats dans leur nouvelle entreprise.

Les dix-huit premières livraison de l'*Encyclopédie à deux sous* renferment d'excellens fragmens qui doivent nous inspirer de hautes et justes espérances pour ce qui concerne l'ensemble du monument à élever : elles sont occupées par la première partie des mots si nombreux que commence la lettre A. Le philosophe *Abeilard* est bien posé ; le mot *Abstraction* est expliqué clairement ; la des-

cription de l'*Abyssinie* est pleine d'intérêt; le tableau de l'*Afrique* est tracé avec les nouvelles connaissances de la géographie. *Adonis* témoigne d'une intelligence saine de la mythologie; *Adrien* est apprécié d'une manière originale; *Adultère* se termine par des considérations éloquentes sur un avenir possible dans la législation; *Age* est un des meilleurs morceaux; il est divisé en *âge géologie* et *âge histoire* : les idées les plus nouvelles de la science géologique et de la science historique s'y trouvent résumées avec une force supérieure.

On ne peut lire la nouvelle Encyclopédie sans être frappé du talent probe et plein d'élévation qui en dirige l'esprit; rien de futile; pas de promesses ambitieuses; les planches et les représentations pittoresques sont employées avec un sage discernement qui ne prodigue pas au début et hors de saison les ressources attrayantes de l'imagination. Les auteurs semblent tout-à-fait maîtres de leurs idées et de leurs matériaux; leur marche est calme, parce qu'elle sera persévérante. « L'esprit de notre Encyclopédie, ont-ils dit en commençant, sera, nous l'espérons bien, de notre temps et de notre pays. On ne nous accusera sans doute pas d'indiquer par là des tendances exagérées et excessives; il semble que jamais notre nation n'ait senti plus qu'aujourd'hui le besoin de se recueillir et de juger sainement sa position, avant de se décider à rien faire de nouveau; et cette opinion est trop bien la nôtre, pour ne pas nous donner à l'avance notre garantie contre tous les reproches d'imprudence ou de légèreté. Cette publication sera donc une revue élémentaire et concise de la nature et de l'histoire, telles qu'elles doivent toutes deux nous apparaître du point de vue que nous occupons au milieu du dix-neuvième siècle et de la France. Nous ne négligerons ni les changemens introduits dans le ciel par les vues nouvelles de l'astronomie, ni les récits de la géologie sur les temps primitifs de notre globe, ni la connaissance de ces anciens êtres dont il ne nous reste plus que la dépouille, ni la description de ceux qui appartiennent à notre époque, ni les théories modernes sur le genre humain, ni surtout les lumières maintenant répandues, grace à l'étude des langues orientales, sur cette histoire si variée et si peu connue des nations d'Asie. Nous n'oublierons pas que Rome et la Grèce sont, dans la succession des âges et des idées, nos plus proches voisins,

mais nous tâcherons de les tenir à leur juste valeur, et d'éviter la redite des anciennes leçons. Voilà, en aussi peu de mots que possible, ce que nous voulons; cela nous paraît d'accord avec ce désir de connaître, si universellement senti dans toutes les classes, et nous nous mettons en marche, soumis en même temps à la pensée du public et à la nôtre. » Que dire de plus sage? un langage aussi simple et aussi ferme ne saurait être tenu que par des hommes qui trouveront dans leurs convictions la puissance de l'exécution et de la persévérance. Ils ont su communiquer à d'autres cette foi qui fortifie et attire les hommes : tous les jours des savans célèbres viennent leur offrir leur concours; des jeunes gens d'un talent plein d'avenir affluent ardemment; les travailleurs se multiplient; les rangs s'organisent; il se forme un bataillon sacré pour l'instruction du peuple.

Mais faudrait-il craindre que cette vaste diffusion des connaissances altérât la grandeur de la science, de l'art, de l'érudition? que l'étendue fît obstacle à la profondeur, et que les flots toujours grossissant de la foule instruite diminuassent l'élite des grands hommes? Il n'y a pas de danger, car les progrès de l'humanité n'ont jamais compromis que la médiocrité. Il est vrai que les conditions de la grandeur individuelle deviennent plus dures et plus sévères; mais cette grandeur augmentera au lieu de décroître, puisque, pour être, les grands hommes auront besoin de grandir encore.

Croire à la dégénérescence du génie, c'est dégrader l'esprit même qui n'en est qu'une diminution; abdiquer volontairement quelques-unes des parties de la grandeur humaine, c'est à la fois faire les honneurs de l'humanité et les siens; c'est trop de la moitié.

Mais la grandeur humaine varie, mais en variant elle augmente; sans doute il est quelques-unes de ses faces qui peuvent pâlir dans un siècle pour reprendre dans un autre plus de couleur et de vie; mais le temps ne fait que mûrir et fortifier les racines même du genre humain; il ne les corrompt pas; il remplace par des récoltes nouvelles les fruits dont l'espèce peut manquer ou s'amoindrir passagèrement.

Quand l'artiste et le savant instruisent le peuple, ils augmentent et exhaussent le public, dont ils relèvent; ils rendent aussi plus nombreux et plus puissans les mobiles de leur génie. Quel poète, quel orateur, quel historien, quel statuaire, vraiment visité par l'enthousiasme, ne voudra pas appeler à la contemplation de son œuvre la plus grande majorité possible du genre humain, et ne voudra pas multiplier les échos sonores qui lui renvoient la gloire, les acclamations et les avertissemens? Tournez-vous vers le peuple, artistes de notre âge, comme les orateurs d'Athènes se tournaient vers la mer; parlez à tous, inspirez-vous de l'infini; dédaignez les choses éphémères; ne regardez même pas les idoles dorées; n'ayez d'autre maître que Dieu, et d'autre roi que le peuple.

Si le peuple est souverain, il faut l'instruire; mais comment est-il souverain? La souveraineté du peuple est éternelle; son application est successive.

La souveraineté du peuple est éternelle. Dès l'origine des sociétés, il a été vrai que la souveraineté appartenait aux sociétés même; la souveraineté du peuple n'est autre chose que la supériorité de ce qui est général sur ce qui est particulier, du dévouement sur l'égoïsme, du droit universel sur le droit individuel; la souveraineté du peuple est la traduction humaine de l'omnipotence de Dieu; elle est la plus grande idée qui puisse avoir cours sur la terre; elle est contemporaine de la vérité et du commencement des âges; elle ne s'évanouira que dans le sein de Dieu, rappelant à lui les mondes; elle est si peu, dans son essence, le triomphe brut de la force matérielle, qu'elle est le dogme le plus idéal auquel puisse s'élever l'esprit.

L'application de la souveraineté du peuple est successive, parce que l'éternité de la vérité ne se développe sur la terre que par la chronologie. Le prêtre a dit qu'il était peuple, et il ne mentait pas. Le roi, plus populaire que le noble, vint dire qu'il affranchissait le peuple, et il l'affranchit en effet. L'affranchissement donne la liberté; la liberté mène à la science, et la science au pouvoir.

Instruire le peuple, c'est faciliter et élargir l'application de sa

souveraineté; comprendre cette souveraineté, c'est élever l'esprit humain à sa plus sainte vocation.

Quand on croit, en la comprenant, à la souveraineté du peuple, les choses les plus grandes et les plus dissemblables en apparence se revêtent de clarté. Inspectez-vous les religions, étudiez-vous les langues différentes du Verbe de Dieu, vous les trouvez toutes sacrées, inégalement dans la forme, identiquement au fond. Alors l'homme aime toutes les religions et n'en reconnaît qu'une; la vaste symbolique de l'humanité lui réjouit l'ame et l'imagination; sa pensée devient un temple où sont convoquées toutes les images qui ont été faites de Dieu : et derrière ces représentations brille comme une lampe éternelle l'idée, l'inépuisable idée d'où s'échappent d'âge en âge des étincelles que les hommes appellent des flambeaux. Alors on sent que dans les révélations historiques rien ne saurait être définitivement vrai : on les apprécie d'autant mieux qu'on distingue la convenance de leur avènement et la possibilité de leur fin; on est juste, on a un tendre respect pour celle des religions dont on se trouve le contemporain; on l'étudie dans ses beautés comme dans ses faiblesses; avec un cœur bien placé on n'outrage jamais une religion, pas plus qu'on n'insulte une femme; que si on croyait voir le présent échapper à cette religion, et l'avenir se fermer pour elle, on serait plus enclin que jamais à exagérer les mérites de son passé par une pieuse reconnaissance, et jamais de plus unanimes hommages n'auraient honoré son berceau, ses martyrs et son nom. Mais aussi le désir immortel qui invite l'homme à l'espérance d'un avenir meilleur redoublerait ses aiguillons : croire à la souveraineté du peuple, c'est croire au développement infini du génie humain, aux forces inépuisables d'une verve créatrice. Nous ne sommes pas seulement sur la terre pour écrire des oraisons funèbres; les souvenirs du passé ne nourrissent pas l'ame suffisamment. Quand le christianisme fit une vertu de l'espérance, il crut au progrès, moins la volonté humaine; croire vraiment au progrès, c'est outrepasser l'espérance chrétienne, ou si on le préfère, c'est lui donner l'appui de la volonté. L'homme du dix-neuvième siècle peut poser la question comme le fondateur du christianisme; *non solvere legem, sed adimplere* : il ne saurait être anti-chrétien, mais il a le droit de travailler à devenir plus que chrétien.

Croyez-vous à la souveraineté du peuple et portez-vous cette foi dans l'étude de la philosophie et de l'histoire? Alors la philosophie n'est plus pour vous un divertissement de l'école, une série d'abstractions inanimées, une manière de distraire les esprits en les abusant; on ne sépare plus les vérités métaphysiques des conséquences sociales; on aurait honte de la faiblesse ou de la perfidie d'un schisme semblable. La philosophie devient, pour celui qui croit à la souveraineté du genre humain, la modératrice naturelle des sociétés, la source éternelle où se baptisent et se régénèrent les religions, la somme, la formule et l'application de toutes les sciences. La philosophie n'est plus seulement une méthode, mais une conquête; non-seulement une étude, mais une pratique; non-seulement une spéculation, mais un gouvernement. On est homme enfin; on n'affuble pas ses épaules du manteau de sophiste, et on apporte au peuple des idées fortes comme des armes destinées à ne pas ployer. L'étude de l'histoire n'a pas moins besoin que la philosophie de la croyance à la souveraineté des sociétés qu'on n'enferme plus dans un cercle fatal, quand on les sent progressives et maîtresses d'elles-mêmes. Vico fut novateur il y a cent ans, en rassemblant toute l'histoire pour la faire aboutir aux vérités formulées par le catholicisme, en enfermant l'humanité dans des cercles qui se multipliaient comme les replis du serpent mystérieux. Mais aujourd'hui le serpent s'est déroulé, et il trace aux yeux des nations une ligne droite. Si donc il'y a dans les destinées humaines une direction fatale, comment en être l'historien sans croire à la loi qui les pousse? Mais faut-il se contenter d'une foi tiède, vague, plus vaporeuse que claire, plus intermittente que continue? Faut-il repasser sur les traces de la *scienza nuova* qui aujourd'hui n'est plus nouvelle? Faut-il entrecouper le récit des choses humaines par des gémissemens? Non, mille fois non. C'est dégrader l'histoire que de la faire pleurer, de l'ensevelir dans les catacombes ou dans les cloîtres du moyen-âge, et de se faire l'écho de vieilles douleurs. Vous lamenterez-vous plus éloquemment que Jérémie? Eclaterez-vous par de mystiques indignations, plus véhémentes que celles de saint Bernard? Prenez les sentimens de votre siècle et non pas ceux du douzième. Sans doute il y a au fond des choses humaines de la tristesse et du mysticisme. Mais ces deux mystères de l'humanité

se trouvent à une bien autre profondeur que celle où croient les saisir de superficielles mélancolies. Il y a des hommes qui pleurent quand ils voient des ruines, ne soupçonnant pas que ces ruines sont la seule consolation du genre humain : mais pour pleurer plus justement, pleurons sur la difficulté de bâtir, ou plutôt n'amolissons pas par des larmes la trempe de notre volonté et encourageons le genre humain par des espérances pleines de raison et de gravité.

Quand on croit à la souveraineté du peuple, et qu'on a reçu du ciel la vocation d'artiste; quand, par les vers, la palette ou le ciseau, on a mission d'enchanter les hommes et de leur donner des pressentimens de l'éternelle beauté, on puise dans l'amour du peuple cette moralité instinctive et profonde qui a toujours servi de fondement sacré aux chefs-d'œuvre reconnus et adorés par le genre humain. Le vrai poète ne peut pas plus renier le peuple, qu'il ne saurait renier Dieu : le grand écrivain, qu'il se serve du mètre ou de la prose, appartient au peuple, il rougirait d'écrire pour une caste et de descendre à une littérature aristocratique; son génie est à lui, son ame à tous; il frappe à son coin les idées du genre humain, métal précieux qu'il importe de faire circuler entre toutes les mains. On ne saurait contempler les débris mutilés de la sculpture antique, sans que ces marbres divins ne vous offrent une grande leçon : par ces vestiges on reconnaît comment les anciens comprenaient l'art; ils s'en servaient pour prêter aux croyances sociales la forme la plus harmonieuse et la plus belle; la société tout entière passait, pour ainsi dire, dans l'ame de leurs statues, et la pensée devenait claire à tous par des miracles de proportion et de grandeur, de convenance et de beauté. L'idéal et le populaire sont plus voisins qu'on ne pense. L'imagination du peuple offre toujours à ce qui est vraiment sublime une avide et intelligente passivité : elle s'ouvre plus facilement aux grandes splendeurs, qu'à ce qui est médiocre, restreint et terne.

Enfin, si vous croyez à la souveraineté du peuple, et si, poussé dans la vie publique, vous concourez soit au pouvoir législatif, soit au pouvoir exécutif, la foi qui vous anime agrandira vos actions et vos pensées. La politique, cette science et cette application

des propriétés de la sociabilité humaine, perce à jour les hommes dans leurs grandeurs et leurs faiblesses : les petites ames y sont démasquées sur-le-champ, et leurs pauvretés s'y trouvent dénoncées par d'effrayantes lumières. Il faut aimer et comprendre le peuple pour valoir quelque chose dans la gestion des affaires communes : les hommes qui croient à la souveraineté sociale ne se cantonneront pas dans des préoccupations mesquines, ne se réfugieront pas dans les calculs et les négations de l'égoïsme, dans les appréhensions et les déshonneurs de la peur. Mener les choses dans un intérêt particulier, dans l'intérêt bourgeois, par exemple, c'est avoir l'air de se défendre, ce n'est pas gouverner; au lieu d'unir les hommes et de résoudre les problèmes, c'est multiplier les difficultés et les dissensions, c'est, pour ainsi dire, organiser la guerre civile. Aux affaires il faut être peuple et non pas bourgeois. Eh! le peuple, c'est tout le monde; c'est le bourgeois, l'ouvrier, l'artiste, le soldat, le marchand et le savant; c'est une collection d'hommes dont les différences et les inégalités se rallieront toujours à une idée générale, à une passion généreuse; c'est une réunion de parties toujours destinées et toujours dociles à l'unité. Mais si, au lieu de comprendre le peuple, vous vous sauvez dans je ne sais quelle neutralité, qui n'est pas le centre véritable de la véritable unité, vous vous trouvez séparé tant des souvenirs et des derniers prestiges du passé que des forces et des espérances de l'avenir. Alors tout vous est dangereux et suspect; le plus petit incident devient péril, le plus faible mouvement terreur; alors on déclare la plus légère réforme aussi coupable que la plus considérable, parce qu'elle peut y conduire; on veut, avec une obstination colère, fermer la vie politique à la pauvreté, au talent, à la vertu; et de petits bras s'emploient à placer le dieu Terme entre le privilège et la privation. Devant l'Europe on n'aura pas plus de grandeur; non-seulement on découragera les peuples; on n'osera même pas regarder en face les rois; la nation de Louis XIV, de la République et de Napoléon, ne sera plus estimée suffisamment; et il sera douloureux de passer la frontière pour aller entendre sur la patrie les propos des étrangers. Est-ce là donc vivre? Est-ce là diriger une société? Non, c'est se contenter d'y faire la patrouille, c'est réduire la santé à ne pas mourir aujourd'hui.

Si l'amour du peuple inspirait ceux qui gouvernent, si le culte de la souveraineté sociale leur était une religion, ils trouveraient dans cette foi des ressources infaillibles. Mon Dieu! ce qui est grand et vrai n'est pas si difficile; et toujours on s'est donné plus de peine pour tromper l'humanité que pour la servir.

La souveraineté du peuple est donc un dogme, une religion, une philosophie, une poétique, une politique; elle est le seul système vrai, parce qu'elle est le seul complet. Elle embrasse tout; nous nous agitons dans son sein; elle a commencé avec le monde; le temps, à travers les siècles, n'a pas une minute qui n'ait coulé pour elle; elle avance toujours; sur son passage elle se nourrit de tout; les hommes essuient leur front et fatiguent leurs bras en son honneur; tantôt elle est patiente, tantôt fougueuse, jamais immobile; elle est la civilisation même élevée à la moralité, elle est limage de Dieu sur la terre.

Instruisons donc le peuple, puisqu'il est souverain de droit; car le peuple le mieux et le plus instruit deviendra vraiment le peuple roi. A Rome il y avait un rhéteur, au rapport de Tite-Live et de Quintilien (1), qui recommandait toujours à ses élèves d'obscurcir les choses; *obscurcissez, obscurcissez*, leur criait-il, et le plus grand éloge qu'il pouvait leur adresser était celui-ci : *C'est parfait, je n'y ai rien compris moi-même.* Il faut donner le conseil contraire; éclaircissez, éclaircissez les choses. Ceux qui diminueront l'empire des ténèbres accélèreront le règne de la liberté.

Au surplus, comment ne pas placer dans la propagation de l'instruction populaire d'immenses espérances? Les têtes humaines ne sont pas plus infidèles que la terre à rendre avec usure ce qu'on y a semé, et l'astre de la France a peut-être encore des ardeurs qui mûrissent vite les idées. Cinq ans d'instruction populaire, répandue avec ferveur, doivent multiplier largement dans la société les chances de génie et de talent; ces premiers résultats, s'enchaînant à d'autres, augmenteront les germes et les virtualités; la science s'accroît par la distribution : voilà la traduction démocratique du miracle des pains et des poissons. On nous criait, il y a quelque

(1) Quintilien, livre VIII.

temps : *Prenez garde, voici les Barbares.* Ah! prenez garde à votre tour, peut-être ces Barbares seront plus intelligens que vous; peut-être trouverez-vous dans leurs rangs des talens qui étoufferont les vôtres; peut-être les habiletés de votre rhétorique éprouveront-elles un jour la supériorité de la conviction et du génie. Si notre première révolution n'a pu triompher de l'Europe qu'en amenant sur les champs de bataille le peuple pieds nus et sans pain, et si des villageois sont devenus de grands capitaines, pourquoi donc la science, répandue dans les rangs populaires, n'aurait-elle pas les mêmes effets que la contagion de l'héroïsme, et n'amènerait-elle pas aussi des troupes fraîches sur le théâtre de l'action et de la pensée?

L'esprit humain ne se met jamais en jachère, et il offre à l'intelligence éternelle d'inépuisables couches à féconder.

Il y a aussi dans l'esprit de notre nation je ne sais quelle promptitude et quelle vitesse à prendre les choses, les saisir, les tourner, les pénétrer, les retourner, les parcourir dans leur étendue, les mettre à nu, les mener à leur conséquence directe, les peser à leur juste valeur; nous comprenons vite, nous concluons vite. Aussi je ne doute pas que la diffusion de l'instruction populaire ne produise en France des effets plus prompts, et des effets différens que dans d'autres pays : en Allemagne l'instruction populaire, répandue plus profondément qu'en France, s'est empreinte de ce que le génie national a d'intime, de sentimental et de mystique; en France, cette instruction populaire, quand elle sera propagée comme elle doit l'être, se teindra également des couleurs de notre génie. Or, les deux plus saillantes facultés, et les deux plus grands besoins du peuple français, sont l'imagination et la logique; aussi, quand vous aurez suffisamment instruit ce peuple, il vous donnera surtout des poètes, des orateurs et des philosophes.

Oui, l'imagination et la logique se montrent toujours dans notre nation avides de s'accroître et de s'exercer : néanmoins il s'est trouvé des hommes qui nous ont catéchisés pour nous engager à nous modérer sur ce point. L'imagination, nous ont-ils dit, est chose dangereuse, et dans notre siècle, elle doit faire place à la sagesse. En 89, on avait de l'imagination, on en avait encore en 96, à l'armée d'Italie; mais aujourd'hui ce serait suranné. D'ailleurs nous-mêmes nous

n'en avons pas, imitez-nous. Nous ne concevons rien à vos transports, à vos regrets, à vos désirs; de vous ou de nous, quelqu'un a tort; et comme ce ne peut être nous, soumettez-vous à la raison, à la souveraineté de la raison. La France, forcée de se passer d'imagination, voulut au moins, puisqu'on lui parlait de la raison, se retourner vers la logique; mais aussitôt nos gens accoururent pour lui signaler d'autres périls. — La logique! mais c'est une peste; la logique est la ruine des empires; jamais les états ne sont tombés que par la logique; si vous raisonnez, vous nous perdez. — Mais que faut-il donc faire? reprend la France ébahie. — N'ayez pas d'imagination, n'ayez pas de logique, et vivez bien. — Nos grands hommes d'état ne pourraient-ils pas au plus tôt se pourvoir d'une majorité parlementaire assez sage pour supprimer législativement l'imagination et la logique? Pour nous, qui n'avons rien de commun avec cette inconcevable méconnaissance du génie de la France et de notre siècle, considérons comme un grand évènement et une grande espérance les progrès de l'instruction populaire, et puis encore ayons des conjonctures présentes la plus claire conscience. La fortune ne maltraite pas si fort les doctrines du progrès social, puisqu'elle leur donne du temps pour se former, se coordonner et se recueillir, puisqu'elle veut enrichir la liberté des résultats de l'étude et de la réflexion; en vérité nous pourrions dire: *Deus nobis hæc otia fecit*. Réfléchissons: les révolutions victorieuses n'ont-elles pas une soudaineté fatale qui ne vous est révélée qu'au moment de les accomplir? N'a-t-on pas trop appris que Dieu ne permet pas aux actions humaines de copier heureusement un dénouement sublime qui a déjà réussi? La cause démocratique n'a plus besoin de martyrs: hélas! elle n'en compte que trop; elle a besoin de triomphes; qu'elle continue tous les jours à grossir ses représentans dans tous les rangs, à s'enorgueillir des plus vigoureux talens parmi les hommes jeunes, à croire à la puissance et à la vertu des idées. Parce qu'il y a des gens qui se sont servis des idées, comme le héros du beau drame d'*Angèle* se sert des femmes, pour monter aux honneurs, et qui les brisent et les déshonorent quand ils sont arrivés au but de leurs convoitises, faut-il imputer aux idées une faiblesse et un déshonneur irrémédiables? Faisons notre devoir, unissons-nous par un vaste prosélytisme d'idées et

de sentimens; exerçons notre volonté, appliquons-la à de bonnes et grandes choses par une persévérance qui en aiguise toujours l'efficacité. Dans les affaires humaines, il y a deux parts, celle de la volonté, celle de la destinée. La destinée n'est autre chose que la volonté de Dieu qui s'ajoute à la nôtre, le travail des hommes est de faire que Dieu doive attacher à leurs actions le succès comme récompense.

LERMINIER.

MÉMOIRES

DE MIRABEAU.

ÉTUDE SUR MIRABEAU,

PAR M. VICTOR HUGO [1].

Ce qu'il y a d'excellent surtout, selon moi, aux vrais mémoires des vrais grands hommes, c'est que déjà connus par leurs œuvres publiques, par des actes ou des productions hors de ligne et qui resteraient des fruits mystérieux pour le gros du genre humain, ces hommes nous apparaissent dans leurs mémoires par leur lien réel avec la nature de tous. On avait leur cîme, on jouissait de leur ombre, on recevait les fruits tombés des altiers rameaux; mais l'arbre sacré était de l'autre côté du mur, dans un verger plus ou moins inconnu, et dont la superstition pouvait faire un Éden privilégié. La connaissance des vrais mémoires d'un grand homme, c'est la chûte de ce mur de séparation, c'est la vue du héros, de l'orateur, du poète, non plus dans son unité apparente

(1) Chez Guyot, place du Louvre.

et glorieuse, mais dans son unité effective, plus diverse et à la fois plus intelligible; on saisit les passions, les affections premières, les tournures originelles de ces natures qui, plus tard, ont dominé; en quoi elles touchent au niveau commun, et quelques parties des racines profondes. La forte sève qui, plus haut, s'en va mûrir et se transformer merveilleusement sous un soleil dont les rayons ne viennent pas également à chacun, on la voit sortir et monter de cette terre qui est notre commune mère à tous. En ce sens, les mémoires des grands hommes sont des titres de famille pour tous les hommes qui reconnaissent en ceux qu'ils admirent des frères seulement plus favorisés ou plus bénis, ou plus rudement éprouvés.

Depuis quelques années déjà, il s'accrédite des opinions bien fausses, selon moi, sur la nature, la qualité et le droit des grands hommes. L'idée morale n'entre plus dans le jugement qu'on porte sur eux, ni dans le rôle qu'on leur assigne. On les fait grands, très grands, des instrumens de fatalité, des foudres irrésistibles, des voix commandées dans l'orage; rien ne les limite, ce semble, que leur pouvoir et leur succès même. On est revenu sur ce point à une idolâtrie, du moins en paroles, qui rappellerait celle des premiers âges; ce ne sont que demi-dieux toujours absous, quoi qu'ils fassent, et toujours écrasans. Bonaparte a gâté le jugement public par son exemple, et les imaginations ne sont pas guéries encore des impressions contagieuses et des ébranlemens qu'il leur a laissés.

L'ancienne société offrait un certain nombre de positions à part qui investissaient d'un caractère divin et redouté les hommes heureusement pourvus par la naissance. La noblesse, celle du sang royal surtout, marquait au front ses élus d'un signe qui ne semblait pas appartenir à la race d'Adam. Sous Louis XIV, le culte du monarque était devenu une démence universellement acceptée qui étonne encore par son excès, même la sachant à l'avance, chaque fois qu'on ouvre les témoins de ce temps, les beaux esprits ou les naïfs, Mme de Sévigné ou l'abbé de Choisy, l'abbé Blache ou Boileau. Il faut dire pourtant que sous Louis XIV, à part ce soleil monarchique qui absorbait en lui toutes les superstitions et les apothéoses, le génie et sa fonction étaient noblement conçus, et dans des proportions vraiment belles. Parmi les guerriers, on n'en

voyait pas de plus enviables et de plus grandement famés que les Turenne ou les Catinat; et dans l'ordre des productions de l'esprit, la supériorité admise et admirée ne dépassait jamais le cercle des facultés humaines; c'en était le couronnement et la fleur, *flos et honos*, l'enchantement, la décoration et la grace. Les grands esprits n'étaient pas alors, pour la société, des guides reconnus; ils étaient encore moins des foudres errans, déchainés, et des météores.

Au XVIIIe siècle, la royauté, la noblesse, la religion pâlissent, et l'esprit humain, dans la personne de ses chefs, pousse sa conquête et aspire à régner. En un sens, ce XVIIIe siècle, impie et révolté, ne tend qu'à réaliser et à fonder dans la pratique civile les maximes de fraternité chrétienne et d'égalité des hommes devant Dieu. Les quatre ou cinq grands chefs qui servirent à cette époque l'esprit humain dans son immortelle entreprise, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Buffon, Diderot et autres, n'abusèrent pas trop à leur profit de la popularité qu'ils acquirent et des acclamations confuses par lesquelles on les salua libérateurs. Ils ne se démentirent pas dans le succès, ils ne s'enivrèrent pas dans leur gloire, comme Alexandre à Persépolis. Ils furent rois sans doute, Voltaire en fut un plein de licence et de caprices, Montesquieu en fut un qui se souvenait trop de sa robe et d'être président à mortier, et Buffon avait sa morgue et sa plénitude qui l'isolaient à Montbar. Mais, en somme, peu de libérateurs ont été aussi fidèles jusqu'au bout à leur mission que ces quatre ou cinq hommes illustres. Bien des jugemens faux, inexacts, légers et passionnés, outrageux pour d'anciens bienfaiteurs du genre humain, ont été portés par eux, et ont long-temps altéré l'opinion, qui s'en affranchit à peine d'aujourd'hui. Mais le but moral, bien que souvent poursuivi à faux, leur demeura toujours présent; la commune pensée humaine, la sympathie fraternelle, fut religieusement maintenue.

Cette idée morale, au milieu des exagérations et des égaremens qu'elle eut à traverser, se conserva de la sorte jusqu'au commencement de l'Empire. Mais il y eut là une solution de continuité, une altération, une interruption profonde dans la manière de juger les hommes et les choses. Les précédentes notions furent ébranlées ou détruites, et des habitudes nouvelles d'un ordre tout opposé

s'introduisirent. L'éclat, la force, l'ordre et la grandeur matérielle substituèrent leur ascendant à celui des idées morales qui semblaient à bout, ayant passé par toutes les phases de fanatisme et de sophisme. Je n'ai pas la prétention de juger ici en quelques mots un personnage comme Bonaparte, qui offre tant d'aspects, et dont la venue a introduit dans le monde de si innombrables conséquences. Mais pour rester au point qui m'occupe, j'oserai dire qu'il est l'homme qui a le plus *démoralisé* d'hommes de ce temps, qui a le plus contribué à subordonner pour eux le droit au fait, le devoir au bien être, la conviction à l'utilité, la conscience aux dehors d'une fausse gloire. Bonaparte n'était ni bon ni méchant, il n'aimait ni ne haïssait les hommes, il ne les estimait guère qu'en tant qu'ils pouvaient lui nuire ou le servir. Si l'on essaie d'énumérer la quantité d'hommes honnêtes, recommandables par le talent, l'étude et des vertus de citoyen, que 89 avait fait sortir du niveau, qui avaient traversé avec honneur et courage les temps les plus difficiles, que la Terreur même n'avait pas brisés, que le Directoire avait trouvés intègres, modérés et prêts à tous les bons emplois; si l'on examine la plupart de ces hommes tombant bientôt un à un, et capitulant, après plus ou moins de résistance, devant le despote, acceptant de lui des titres ridicules auxquels ils finissent par croire, et des dotations de toutes sortes qui n'étaient qu'une corruption fastueusement déguisée, on comprendra le côté que j'indique, et qui n'est que trop incontestable. L'éclat tant célébré des triomphes militaires d'alors, cette pourpre mensongère qu'on jette à la statue et qui va s'élargissant chaque jour, couvre déjà pour beaucoup de spectateurs eblouis ces hideux aspects, mais ne les dérobe pas encore entièrement à qui sait regarder et se souvenir. Napoléon n'estimait pas les hommes à titre de ses semblables, il était aussi peu que possible de cette chair et de cette ame communes aux créatures de Dieu; c'était un homme de bronze, comme l'a dit Wieland, qui le sentit tel aussitôt dans un demi-quart d'heure de conversation à Weymar; égoïste, sans pitié, sans fatigue, sans haine, un demi-dieu si l'on veut, c'est-à-dire plus et moins qu'un homme; car, depuis le Christianisme, il n'y a rien de plus vraiment grand et beau sur la terre que d'être un homme, un homme dans tout le développement et la proportion des qualités

de l'espèce. Les demi-dieux, les héros violens et abusifs tiennent de près aux âges païens, à demi esclaves et barbares; quand ils triomphent dans nos sociétés modernes, quelles que soient d'ailleurs leur opportunité et leur nécessité passagère, ils introduisent un élément grossier, arriéré, qui pèse après eux et qui a son influence funeste.

Napoléon disparu et ce qui résultait immédiatement de son action politique étant à peu près apaisé, son exemple a passé dans le domaine de l'imagination, de la poésie, et y a fait école et contrecoup. Et ici, non plus, tout n'a pas été mal, nous sommes bien loin de le prétendre. A la contemplation de ces scènes voisines et déjà fabuleuses qui se confondaient avec nos premiers rêves du berceau, l'imagination s'est enrichie de couleurs encore inconnues; d'immenses horizons se sont ouverts de toutes parts à de jeunes audaces pleines d'essor; en éclat, en puissance prodigue et gigantesque, la langue et ses peintures et ses harmonies jusque-là timides ont débordé. Mais ce que je veux noter, ce qui me semble fâcheux et répréhensible, c'est qu'en passant à la région de pensée et de poésie, l'idée obsédante du grand homme a substitué presque généralement la force à l'idée morale comme ingrédient d'admiration dans les jugemens, comme signe du beau dans les œuvres. Deux autres grands hommes parallèles à Napoléon, et dont l'influence sur nous a été frappante, quoique moindre, ont aidé certes dans le même sens. Byron et Goethe, l'un par son ironie poignante et exaltée, l'autre par son calme également railleur et plus égoïste peut-être, ont autorisé ce changement d'acception du mot *génie* et ont prêté aux apothéoses fantastiques qu'on s'est mis à faire des grands hommes. Mais la puissance audacieuse et triomphante de Napoléon a surtout dominé; elle a provoqué ces constructions sans nombre, et la plupart de ces statues et idoles de bronze dont on a peuplé sur son modèle les avenues de l'histoire. Tout ce qui a paru fort et puissant dans le passé a été absous, justifié et déifié, indépendamment du bien et du mal moral. La philosophie éclectique de la restauration avait déjà, malgré ses réserves sur tant de points, proclamé la théorie du *succès* et de la *victoire*, c'est-à-dire affirmé que ceux qui réussissent dans les choses humaines, les heureux et les victorieux, ont toujours raison en définitive, raison en

droit et devant la Providence qui règle le gouvernement de ce monde. On laissait aux enfans et aux écoliers cette pieuse parole que le poète a mise à la bouche du héros, compagnon d'Hector :

> Disce, puer, virtutem ex me verumque laborem,
> Fortunam ex aliis. . . . .

Le Saint-Simonisme bientôt alla plus loin dans la théorie des hommes providentiels qui ont toujours raison, en qui l'origine et la fin justifient les moyens, et qui marchent sur la terre et sur les eaux en vertu du droit divin des révélateurs. Sous une forme religieuse et derrière le velours du prêtre, c'était encore la même préoccupation, le même plagiat de Bonaparte, le résultat de la fascination exercée par cette grande figure. Il y avait bien d'autres choses neuves et considérables dans le Saint-Simonisme; mais ce souci que j'indique a usurpé beaucoup de place. Il y a donc eu, et il y a en ce moment abus dans l'ordre de la parole et de l'imagination, comme auparavant dans l'ordre civil et politique. Il y a éloquence, poésie surabondante, comme il y a eu prodiges de valeur et coups d'éclat; mais c'est la force encore qui tient le dé et qui gradue les jugemens. Qu'on ait marqué d'abord, qu'on ait été puissant et glorieux à tout prix en son passage, et l'on n'aura en aucun temps été plus absous; on vous trouvera, à défaut de vertu personnelle, une vertu plus haute, une utilité et moralité providentielle qui est l'ovation suprême aujourd'hui. Cette disposition a pénétré dans les jugemens de l'histoire, elle prévaut dans l'art; mais je ne saurais y voir qu'un retentissement de l'époque impériale, une imitation involontaire, développée sur la fin des loisirs de la restauration et perdue parmi beaucoup de pressentimens plus vrais de l'art de l'avenir.

Dans ses volumes récemment publiés sur l'Histoire de France, M. Michelet a senti en un endroit cette absence de soin moral qui caractérise le moment présent, si animé d'ailleurs, si intelligent et si vivement poétique; il a exprimé son regret et son espoir en paroles ardentes qu'on est heureux d'avoir pour auxiliaires. C'est à propos des conseils pieux, donnés par saint Louis à son fils, et qui rappellent le mot tout-à-l'heure cité d'Énée à Ascagne : « Belles et

« touchantes paroles ! dit l'historien, il est difficile de les lire sans « être ému. Mais en même temps l'émotion est mêlée de retour sur « soi-même et de tristesse. Cette pureté, cette douceur d'ame, « cette élévation merveilleuse, où le christianisme porta son héros, « qui nous la rendra?... Certainement la moralité est plus éclairée « aujourd'hui ; est-elle plus forte? Voilà une question bien propre « à troubler tout sincère ami du progrès... Le cœur se serre quand « on voit que dans ce progrès de toute chose la force morale n'a « pas augmenté. La notion du libre arbitre et de la responsabilité « morale semble s'obscurcir chaque jour. Chose bizarre ! A mesure « que diminue et s'efface le vieux fatalisme de climats et de races « qui pesait sur l'homme antique, succède et grandit comme un « fatalisme d'idées. Que la passion soit fataliste, qu'elle veuille « tuer la liberté, à la bonne heure ! c'est son rôle, à elle. Mais la « science elle-même, mais l'art... *Et toi aussi, mon fils!...* Cette « larve du fatalisme, par où que vous mettiez la tête à la fenêtre, « vous la rencontrez. Le symbolisme de Vico et d'Herder, le pan- « théisme naturel de Schelling, le panthéisme historique d'Hégel, « l'histoire de races et l'histoire d'idées qui ont tant honoré la « France, ils ont beau différer en tout ; contre la liberté ils sont « d'accord. L'artiste même, le poète qui n'est tenu à nul système, « mais qui réfléchit l'idée de son siècle, il a de sa plume de bronze « inscrit la vieille cathédrale de ce mot sinistre : *Anankê.* »

M. Michelet espère pourtant que cette lumière de liberté morale, toute vacillante qu'elle semble, n'est pas destinée à périr, et nous l'espérons comme lui. C'est d'ailleurs le propre de la liberté morale de ne pas céder à la vogue, à l'entraînement, à l'opinion, et de vivre en protestant contre ce qui voudrait l'accabler. Je ne saurais dire pour mon compte à quel point je me suis senti souvent rebuté, choqué, jusque dans les plus belles pages d'amis bien éloquens, en voyant cet abus extrême qu'on fait aujourd'hui des grands hommes et tous ces demi-dieux despotiques qu'on inaugure en marbre ou en bronze sur le corps saignant de l'humanité qu'ils ont foulée. Au nom de cette classe intermédiaire, de plus en plus nombreuse, qui flotte entre les admirateurs aveugles et les admirés déifiés, qui n'est plus le vulgaire idolâtre et qui ne prétendra jamais au rang des demi-dieux, qui devra pourtant accorder sa juste es-

time et son admiration à qui méritera de la ravir, on est tenté de redemander quelques-uns de ces beaux et purs grands hommes dont les actes ou les œuvres sont comme la fleur du sommet de l'arbre humain, comme l'ombre bienfaisante qui s'en épanche, comme le suc mûri qui en découle. Lassé de ces bruits sonores et des statues de tout métal debout sur leurs socles démesurés, on se rejette avec une sorte de faiblesse en arrière, et comme Dante en ses cercles sombres, on réclame un guide compatissant et à portée de la main : Oh! Virgile, Térence, Racine, Fénelon, grands hommes et si charmans, pris au sein même et dans les proportions de l'humanité, où êtes-vous? mais il en est un du moins qui vous représente. L'admiration, pour s'épanouir avec bonheur, doit se sentir aller vers des mortels de même nature, de même race que nous, quoique plus grands. Je veux, même dans ceux que le génie couronne, reconnaître et saluer les premiers d'entre mes semblables.

Et voilà pourquoi les vrais mémoires des grands hommes me paraissent avoir tant de prix. C'est que presque toujours les personnages qu'on s'est habitué à considérer d'après des types fantastiques et de convention, ou d'après les statues historiques qu'on leur a dressées, s'y montrent à nous sous un autre jour plus intérieur et souvent satisfaisant, meilleurs d'ordinaire que leur renommée, bons, ou tâchant par momens de l'être, avec leurs doutes, leurs variations, leurs infirmités, étant des nôtres à beaucoup d'égards, et comme tels, des moules à imperfections et à sentimens contraires et sincères. Cela ne les rapetisse pas à nos yeux, mais nous les explique et les ancre par bien des coins au cœur de la même nature. Ainsi Byron nous est clairement apparu à travers ses mémoires mutilés, mais véridiques encore. Ainsi la correspondance avec Mlle Voland nous a fait accepter presque sans mélange l'excellent Diderot. Ainsi Mirabeau sortira plus homme, et non moins grand homme à notre gré, de l'épreuve de cette nouvelle lecture.

La publication des lettres écrites du Donjon de Vincennes avait déjà révélé Mirabeau en plein dans la frénésie des passions et des sens, sous un jour romanesque, mais vrai, et que la postérité aisément pardonne. Ç'avait été le grand et inépuisable document jusqu'à cette heure, où les biographes avaient fouillé pour reconstruire

la vie privée antérieure de ce personnage toujours orageux. Au milieu des inexactitudes et des lacunes inévitables d'un tel mode de reconstruction, surtout avec une édition si fautive et si incohérente que celle qu'avait donnée Manuel du manuscrit de Vincennes, il n'en résultait pas moins pour l'ensemble de la jeunesse et de la première vie de Mirabeau une impression assez juste, sentimentale plutôt qu'irrécusablement motivée; on voyait un homme dont les malheurs étaient plus grands que les torts, et les torts plus méchans que le fond. Quant à sa vie publique, beaucoup de révélations successives avaient été faites, et avec un résultat assez inverse du précédent, c'est-à-dire que si, en y regardant bien, on l'avait trouvé meilleur au fond que ses divorces, ses rapts et ses adultères, on le trouvait au rebours dans la vie politique, plus léger et plus vain, moins scrupuleux en opinion, plus à la merci d'une belle inspiration du moment ou d'un mauvais discours qu'un de ses faiseurs lui avait apporté le matin, et finalement, pour tout dire, plus vénal, que son génie, son influence et le développement majestueux de son âge mûr ne le donnaient à penser. Parmi les documens récens qui se rapportent à cette vie publique, il convient de rappeler *Les Souvenirs sur Mirabeau* par Étienne Dumont de Genève, livre de bonne foi et de sens, écrit par un homme bien informé, sans prétention ambitieuse, quoi qu'on en ait dit; livre qui n'atteint en rien le génie propre à Mirabeau et ne cherche point à lui dérober ni à lui soutirer son tonnerre; mais qui a replacé l'homme et le génie dans quelques-unes des conditions réelles moins grandioses. Ces explications, telles que Dumont les précise, n'atténuent aucunement le génie de l'orateur ni même la capacité du politique, et bien au contraire elles les font d'autant plus ressortir; mais l'autorité morale, la conscience sérieuse et l'aplomb du caractère en reçoivent quelque atteinte. Ce livre de l'honnête et spirituel Dumont a été accueilli ici avec une légèreté moqueuse et une boutade d'Athéniens qui ne veulent pas être contredits sur l'idole à la mode. On avait fait de Mirabeau de brillantes et fantastiques peintures; Dumont venait qui remettait deux ou trois verrues à leur place sur ce grand visage, et il a été honni.

Quoi qu'il en soit, le jugement total de la vie publique et privée de Mirabeau laissait l'idée de quelque chose de grand mais d'énor-

mément souillé, d'une grossière débauche avec des éclairs de passion divine, d'une souveraine et libre parole avec des besoins cupides; et sa mémoire comme son corps, tantôt au Panthéon et tantôt sur la claie! Or, maintenant voici le fils adoptif de Mirabeau, M. Lucas-Montigny qui vient, après trente années de soins, d'examen pieux et de collations scrupuleuses, instruire de nouveau ce grand procès, en appeler des jugemens antérieurs, et, avec une quantité de pièces précieuses en main, tenter la réhabilitation de cette renommée qui est pour lui domestique. Ce point de vue de réhabilitation et de plaidoyer continu pourra sembler dès l'abord bien étroit et contraire à l'information entière et impartiale de l'équitable postérité. Mais M. Lucas-Montigny ne saurait être pour Mirabeau cette postérité froidement curieuse et assez indifférente des conclusions; il ne faut pas le blâmer d'un effort et d'un but auquel on devra et l'on doit déjà nombre de pièces authentiques et de détails inconnus, puisés au trésor qu'il a pris peine à réunir; de plus indifférens n'eussent pas fait ainsi, et ils auraient sans doute fait beaucoup moins. Les deux volumes, qui composent la première livraison des mémoires, traitent de la vie privée de Mirabeau durant les trente-et-une premières années jusqu'en 1780, et le laissent au milieu de sa captivité de Vincennes. Les papiers de famille dont M. Lucas-Montigny a fait usage, et notamment une correspondance ininterrompue entre le marquis et le bailli de Mirabeau, le père et l'oncle du nôtre, donnent à toute cette partie biographique un caractère d'authenticité et de nouveauté qui est pour le lecteur une vraie découverte. Souvent même, devenu exigeant avec l'estimable biographe qui ne tire de son trésor que ce qui se rapporte assez directement au récit, le lecteur voudrait plus d'excursions, plus de prodigalités de citations et d'extraits; ou plutôt il voudrait tout, il lui faudrait toutes ces familiarités et ces divagations de correspondance. Lui, qui hier encore était tout rassasié de Mirabeau et ne croyait avoir rien d'important à apprendre sur cet homme si controversé; lui, lecteur, qui hier ne connaissait le marquis économiste que par quelques ennuyeux volumes ou quelques épigrammes, et ne connaissait pas du tout le bailli, le voilà tout d'un coup épris d'eux, altéré de leur vie, de leurs opinions, de leur langage; le voilà qui se fâche presque contre M. Lucas-Montigny qui ne nous

introduit qu'avec discrétion dans ces archives domestiques; il rudoie l'honnête descendant, il le gourmande de sa parcimonie bourgeoise et de ses réticences, il est prêt à tout dévorer. Et le lecteur a raison, et M. Lucas-Montigny aussi, nous l'espérons bien, n'aura pas tort en publiant cette collection de lettres que tous les échantillons cités nous font juger inappréciables. Pénétré de la gravité et de la moralité du devoir qu'il acquitte, le biographe s'est interdit ce que tant d'autres en sa place eussent estimé une bonne fortune, et il n'a rien ajouté, quoique cela en deux ou trois endroits paraisse lui avoir été facile, à la liste déjà bien suffisante des aventures amoureuses de Mirabeau. En fait de scandale privé, M. Lucas-Montigny a eu pour principe de n'en mettre au jour aucun qui eût été nouveau, et il ne s'est exprimé que sur les échappées déjà notoires. Tout en prenant peu de goût à cette sobriété filiale par ce coin de curiosité maligne et oblique qui est dans chacun, nous ne saurions en faire un sujet de reproche à l'écrivain consciencieux. Nous trouverons seulement qu'il s'est quelquefois exagéré la gravité et la noblesse du genre biographique, lorsque, par exemple, il rejette expressément hors du texte et dans une note des citations de lettres qui ne lui font l'effet que d'une causerie légère et piquante (tome 1, page 378) : il faudrait donc à ce taux imprimer toutes les lettres de Mme de Sévigné en notes, comme indignes de la majesté d'un texte. Dans le récit, ou plutôt la discussion à laquelle il se livre, des amours de Mirabeau et de Sophie, nous craignons que M. Lucas-Montigny ne se soit grossi les inconvéniens de certains détails nouveaux, et que ses idées sur la dignité du genre n'aient ajouté un peu trop de rigueur à sa louable morale : « Nous pourrions, dit-il, « donner une relation très circonstanciée de l'emploi du temps passé « follement aux Verrières, de la route suivie par les deux amans « quand ils se furent décidés à s'éloigner, de tous les accompagnemens de cet acte de démence et de désespoir; mais un tel récit serait « mélangé d'incidens scandaleux que nous rejetterons toujours, « parce qu'ils sont indignes de l'histoire, parce qu'ils la dégradent, « parce que même ils la font mentir puisqu'elle doit peindre les « grands faits et non les passagers accidens de la vie des personnages dont elle s'occupe, les traits saillans de leur physionomie « et non les difformités secrètes. » De telles maximes crûment

énoncées par un biographe sont elles-mêmes la critique la plus sévère du procédé qu'il suit : nous ne nous arrêterons pas à les réfuter. M. Lucas-Montigny s'appuie en un endroit, sans en rien citer, d'un cahier de *Dialogues* dont Mirabeau parle souvent dans ses lettres du donjon de Vincennes. Ces dialogues, qu'il avait écrits pour se repaître, ainsi que Sophie, du souvenir des premiers jours de leur liaison, sont aux mains du biographe qui n'en donne aucun extrait. Et pourtant ces souvenirs des commencemens doivent être pleins de pureté et de charme, lorsque le prisonnier de Joux, jouissant d'une demi-liberté, venait à Pontarlier chez le vieux marquis de Mounier dont la maison lui était ouverte, lorsqu'il racontait devant lui et sa jeune femme les malheurs et les fautes qui l'avaient conduit là, et qu'elle, comme Desdemona aux récits d'Othello, comme Didon aux récits d'Énée, comme toutes les femmes qui écoutent longuement des exploits ou des malheurs, pleurait et l'aimait pour ce qu'il avait fait et subi, pour ce qu'il avait souffert. On y verrait, dans ces dialogues, d'après ce qu'avance M. Lucas-Montigny, que ces étincelles de première passion ne furent pas chez Mirabeau sans combat, qu'il chercha même par un attachement peu sérieux et assez subalterne à détourner l'orage qu'il sentait naître, et à faire avorter son périlleux amour. Certes, de tels dialogues, pour peu qu'ils répondent à l'idée qu'on s'en figure, seraient la justification la plus insinuante et la plus naturelle de l'éclat désastreux et de la ruine qui survinrent : nous voudrions que M. Lucas-Montigny se laissât fléchir.

M. Lucas-Montigny se plaint amèrement de Manuel, l'ancien procureur de la commune, qui, en publiant le recueil des lettres à Sophie, a négligé quelques suppressions faciles, quelques arrangemens de convenance et de morale, qui auraient suffi pour rendre cette lecture irréprochable ou du moins attrayante sans mélange. Nous sommes de son avis en cela, et il nous semble qu'en ce qui touche les portions toutes romanesques de la vie des grands hommes, s'il y a peu à faire pour les rendre plus complètes et harmonieuses, il est permis de l'oser. Mais un goût parfait, une discrétion extrême devraient présider à ces légères et chastes atteintes. En lisant les admirables lettres de Diderot à sa Sophie (car c'était aussi le nom de Mlle Voland), j'ai regretté vers la fin d'y trouver

les détails de ces indigestions fréquentes dont se plaint un estomac qui vieillit : il y a dans les lettres de Mirabeau à Sophie des pages qui désenchantent bien plus encore. Je concevrais qu'un art délicat, sans le dire, eût altéré, omis, et quelque peu arrangé cette fin des choses. Faute de quoi, et tout en sautant de son mieux les délices sensuelles de l'un, en oubliant les indigestions finales de l'autre, on demeure encore reconnaissant pour de telles lectures.

La publication des mémoires de Mirabeau a été pour un grand poète l'occasion d'écrire une étude développée sur le grand orateur. L'écrit de M. Victor Hugo, imprimé et vendu à part, grace à la susceptibilité honorable, mais excessive, de M. Lucas-Montigny, a été déjà lu de tout le monde. C'est un morceau grandiose, tout éloquent, plein de tableaux; l'orateur y est traduit sous vos yeux entouré de ses mille tonnerres; c'est un de ces morceaux d'éclat où l'on marche d'imprévu en imprévu, où l'image toujours éblouissante et nouvelle surgit à chaque pas, plus soudaine, plus en armes que les légions de Pompée; c'est une de ces sorties de talent qui gagnent des victoires sur les plus incrédules, qui marquent que les lions au gîte ont des ressources et des bonds qu'on n'attendait pas, et qu'il est des natures invaincues qu'on peut bien vouloir traquer, mais qu'on ne décourage guère. Beaucoup de gens s'appitoyaient récemment sur M. Victor Hugo; les succès fatigués de ses derniers drames s'interprétaient en chutes ou du moins en échecs; la critique avait eu contre son œuvre, contre sa personne, depuis quelques mois, de presque unanimes et vraiment inconcevables clameurs. C'était un hourra contre lui, c'était un accablement pour lui, on pouvait le croire. Point. Voilà qu'en une brochure écrite en huit jours reparaît ce talent puissant dans son allure la plus superbe. Ces sortes de natures opiniâtres et vigoureuses vont, trébuchent, s'accrochent, se relèvent, et donnent de perpétuels démentis à ceux qui en désespèrent.

Au commencement de sa brochure, M. Hugo indique sa sympathie vive pour ces grands et opiniâtres caractères du marquis et du bailli de Mirabeau, grands caractères en effet, transmis de père en fils dans la race, depuis les Arrighetti gibelins, émigrés de Florence en 1268; Mirabeau, le plus célèbre des Riqueti, (qu'on en juge), était de tous le plus dégénéré. C'est chez M. Lucas-

Montigny qu'il faut lire les preuves de ces tempéramens indomptables et de ces vertes intelligences. Le marquis de Mirabeau, en 1778, écrivait au bailli son frère : « Sitôt qu'un mien désir n'est « pas combattu par ma conscience, j'ai des ressources pour en « venir à bout.... Quand on m'exaltait tant, on me faisait hausser « les épaules (il dit ailleurs : *rire des épaules*); mais quand on vou- « drait m'humilier, le sentiment intime résiste et contient le poids « de toute la colonne d'air extérieur. Je sais que je suis, à les en « croire, le Néron du siècle; que les femmes veulent me traiter « comme Orphée, et les avocats comme Romulus; mais que m'im- « porte? Si j'étais sensible au toucher, il y a long-temps que je « serais mort. Qu'importe qu'ils essaient de me déchirer dans ma « cuirasse d'honneur, désormais trop dure et trop cicatrisée pour « que de pareils coups puissent pénétrer? Le public n'est point « mon juge. Je foule aux pieds ses jugemens ignorans et précipi- « tés par des passions d'emprunt...; et tant que santé et volonté me « dureront, je serai Rhadamante, puisque Dieu m'y a condamné. » Ainsi parlait de lui-même, en style de Saint-Simon, ce représentant du XVIe et du XVIIe siècle dans le XVIIIe, cette nature d'homme à la Montluc et à la d'Aubigné, vénérable jusque dans sa cruauté patricienne, cette volonté de fer dans un corps de fer. M. Hugo a tout d'abord tendu la main à ce haut et grave vieillard; c'est ainsi qu'il les aime, qu'il les peint et qu'il les rêve : don Ruy Gomès de Sylva, dans *Hernani*, n'est pas d'une autre souche; et lui-même, poète, il m'a fait souvent l'effet de représenter cette sorte de type inflexible, transporté, dépaysé dans la littérature et dans l'art de nos jours.

En parlant de Mirabeau, il était difficile qu'une imagination amante des gloires sombres et fortes, qui s'était attaquée déjà à Cromwell, à Richelieu, à Charles-Quint, à Louis XI, à Napoléon, ne se prît pas au côté purement et simplement grand, et n'y sacrifiât point les considérations autres qui tempèrent et corrigent, qui agrandissent les fonds du tableau, mais diminuent la hauteur de la principale figure. M. Hugo, selon nous, n'a pas évité cet écueil, et peut-être ne l'aurait-il pas voulu. Ce qui l'a frappé avant tout dans Mirabeau, c'est le contraste de cette jeunesse persécutée, flétrie, verrouillée, et de son merveilleux avènement politique;

c'est le contraste de cette vie si dure de tribune et de combats journaliers avec l'inauguration unanime d'un cercueil : ce qu'il a épousé tout d'abord dans Mirabeau, c'est la question personnelle du génie, du génie méconnu, du génie envié et du génie triomphant : « Grands hommes, voulez-vous avoir raison demain? s'écrie-t-il; mourez aujourd'hui. » Et plus loin, en termes exprès : « Quelques reproches qu'on ait pu justement lui faire, nous croyons que Mirabeau restera grand. Devant la postérité, tout homme et toute chose s'absout par la grandeur. »

Suivant Mirabeau depuis les fonds baptismaux du Bignon où il naquit jusqu'au Panthéon où il entra le premier, M. Hugo juge que, comme tous les hommes de sa trempe et de sa nature, il était *prédestiné*, et qu'un tel enfant ne pouvait manquer d'être un grand homme. Le poète, en touchant quelques-uns des anneaux même les plus obscurs de cette existence inégale, les fait tous luire à nos yeux, et les convertit en une chaîne divine. Oui, certes, les grands hommes qui aboutissent sont marqués, je le crois, par la Providence et peuvent se dire en ce sens prédestinés. Mais toutes les graines de grands hommes n'éclosent pas, ou du moins toutes ne viennent pas dans les circonstances propres à les faire valoir. Mirabeau lui-même, écrivant à une personne à laquelle il ne parlait que le langage de la plus sincère conviction, disait : « Mon père a autant « de supériorité sur moi par le génie, qu'il en a par l'âge et le titre « de père. » Après un admirable récit de la vie de son grand-père, Jean-Antoine, récit composé dans une captivité au château d'If sur les notes de son père, il termine par ces mots : « Ceux qui se- « raient étonnés des couleurs que nous avons osé employer pour « peindre un homme qui n'est resté ni dans les fastes des cours qu'on appelle histoire des nations, ni dans les recueils menson- « gers des gazettes, auraient tort à ce qu'il nous semble... nous « n'imaginons pas que personne mette en doute que partout et « dans tous les temps il ne vive et ne meure loin de tout éclat une « multitude d'hommes fort supérieurs à ceux qui jouent un rôle « sur la scène du monde, etc. » Peut-être il n'a manqué à Mirabeau lui-même qu'un peu plus de vertu, de discipline, et un cœur moins relâché, pour rester et vivre inconnu ou du moins médiocrement connu, et simplement notable à la manière de ses pères.

Nous voudrions que cette idée fût présente à l'esprit quand on célèbre les grands hommes; tous les grands hommes qui arrivent sont prédestinés sans doute; mais tous les grands hommes n'arrivent pas. Il y a dans cette pensée de quoi tempérer humainement l'apothéose des génies.

Lorsqu'on pousse trop loin l'idée de la prédestination des grands hommes, il arrive qu'on est amené, sans y prendre garde, à être sévère et injuste pour une foule d'hommes secondaires, mais estimables, qui dans leur temps, et au nom de leur bon sens ou de leur vertu, et aussi de leurs passions, ont osé contredire sur quelque point et retarder un moment les triomphateurs. « A quarante ans, « dit le poète, il se déclare autour de Mirabeau, en France, une de « ces formidables anarchies d'idées où se fondent les sociétés qui « ont fait leur temps. Mirabeau en est le despote. » Et plus loin, çà et là, en raison de ce despotisme de Mirabeau, voilà que l'Assemblée constituante entière, ce faisceau d'hommes éminens et purs, lui est mis sous les pieds. Volney n'a que de la mauvaise emphase littéraire, lui qui avait fait déjà l'excellent *Voyage en Syrie;* Roland est un *zéro dont sa femme est le chiffre*, chiffre qui, selon moi, eût couru risque de valoir dix fois moins sans l'honnête zéro. Sieyès devient un songe-creux que Mirabeau pénètre en un clin d'œil, Sieyès qui, avant sa corruption, méritait d'être proclamé l'un des hommes les plus éclairés, les plus hardis et les plus sainement métaphysiques de l'époque, Sieyès qui, du moins devant la postérité, conservera l'honneur d'avoir le premier répondu à la question : « *Qu'est-ce que le tiers-état?* » comme Mirabeau a répondu à M. de Brézé. Ailleurs c'est Buzot et Pétion qui sont peints l'un comme plus *dévorant*, l'autre comme plus *bref d'esprit* qu'on ne les a jamais vus. Necker, ministre intègre, homme éclairé et bon dans sa raideur, de qui Mirabeau disait : « *C'est une horloge qui retarde;* » Lavater, homme excellent, observateur ingénieux dans ses conjectures, sont entassés sur la charrette des charlatans côte à côte avec Calonne et Cagliostro. Le poète, sans songer à mal, insulte au hasard, en passant, du haut de son char de feu. Je suis fort heureux pour mon pauvre et spirituel Dumont de Genève que le poète ne l'ait pas pris à partie; il l'aurait, je le crains, assez pulvérisé. Tout cela tient uniquement à une manière qu'on a trop

aujourd'hui, historiens et poètes, d'envisager et de construire les grands hommes. Je me suis permis déjà ailleurs de critiquer, dans le beau tableau du dix-huitième siècle, par M. Lerminier, quelques conséquences de ce procédé et la décapitation impitoyable de Roland, d'Holbach et autres, au profit des plus grands. Tout le génie d'écrivain, tout l'éclat des couleurs ne sauraient me décider à en passer par là : arcs de triomphe pour quelques-uns, et pans de murailles abattus; puis, au-dessous d'une certaine taille, fourches caudines pour le grand nombre, pour tout ce qui n'est pas la foule du cortège!

Et le grand homme une fois conçu dans cet esprit, voyez quelle est la nécessité à son égard; on veut le maintenir en tout point à cette hauteur forcée, et, comme dans les panégyriques d'Empereurs romains, il n'y a plus rien de lui qui ne devienne surnaturel, étrange. *Quelquefois il riait. Quelquefois il souriait.* S'il a rappelé une fois dans une parenthèse que l'amiral Coligny était *son cousin,* cela se change en *sublime,* au lieu de paraître un simple trait de vanité. En un endroit, le poète ne peut s'empêcher d'admirer que Mirabeau ait été populaire sans être plébéïen : « chose rare, s'écrie-t-il, en des temps pareils! » Chose bien commune au contraire! on trouve de tout temps en tête des partis populaires un patricien dissolu et brillant, qui renie sa caste et gagne la faveur de la foule, à Rome Catilina, César, des exemples sans nombre dans les républiques italiennes, les Guise en France, Retz et Beaufort, Mirabeau.

Le côté esthétique et poétique de Mirabeau orateur a été merveilleusement exprimé par M. Victor Hugo; jamais notre langue n'avait rendu tant de chocs et d'éclairs; jamais le despotisme du génie tribunitien n'avait été inauguré dans une telle pompe; jamais *cette sorte de bête fauve,* comme l'écrivain l'appelle, ne s'était montrée si puissamment déchaînée : nous regrettons un certain souffle moral que nous n'avons pas senti circuler. Quant à l'appréciation politique et à ce qui constitue Mirabeau homme d'État, le poète s'en est naturellement moins occupé. Il a surtout vu dans Mirabeau le destructeur de l'ancien édifice, le Samson échevelé, et comme il l'a dit, *la massue.* Mirabeau était autre chose encore. Sans doute il ne suivit aucun plan général dans ses

attaques, et ne les gouverna souvent qu'au gré de ses passions ou même de ses besoins; et c'est en ce sens surtout qu'il est vrai de dire que sa mémoire publique, sa mémoire de grand citoyen a reçu d'irréparables atteintes. Mais il eut de rares et lumineuses inspirations sur l'état social profond et l'avenir où l'on se précipitait. Il eut sa période d'arrêt et de retour après sa période d'invasion; il ne crut pas en politique à l'efficacité absolue de la logique, de la théorie, ni des constitutions faites de toutes pièces; il conçut, plus qu'aucune tête à cette époque, l'élément historique et vital des sociétés. L'exemple de l'Angleterre lui faisait entendre à quel point cet être complexe qu'on appelle nation peut vivre, se maintenir et prospérer, au milieu de mille irrégularités peu géométriques, et selon une harmonie plus occulte et bien supérieure. Il essaya à diverses reprises, mais sans suite et sans possibilité, de faire respecter le vieux chêne croulant, où l'un des premiers il avait mis la hache. Sous cet aspect, sa prévoyance et, comme l'a dit très exactement Dumont, son étendue d'horizon politique, n'ont jamais été si évidentes qu'aujourd'hui, où, après tant d'efforts et d'épuisemens, on s'aperçoit qu'on n'a presque fait que tourner dans un cercle douloureux. Pour tout résumer de l'opinion actuelle sur Mirabeau, comme homme privé, il est jugé plus indulgemment, plus affectueusement même à travers ses désordres; comme renommée de grand citoyen, il a déchu, ou plutôt il a été dégradé; comme tête politique, il a grandi.

Comme écrivain, M. Hugo a sévèrement et pittoresquement caractérisé Mirabeau. En nous montrant ce revers de style *pâteux, mal lié, mou aux extrémités des phrases, avec des mosaïques bizarres de métaphores peu adhérentes*, en nous offrant en regard le cachet du grand prosateur et la substance particulière dont est fait le grand style, souple et molle d'abord, et puis figée, lave d'abord, et puis granit, il a peint lui-même sa manière, il a donné l'empreinte et le moule de son procédé. Ne l'a-t-il pas pourtant trop généralisé? tous les styles *des grands prosateurs nés*, ou plutôt de ceux qui deviennent grands prosateurs, sont-ils et doivent-ils être une lave durcie en granit? Cette substance intime dont se compose l'expression de la pensée et des sentimens, ne varie-t-elle pas comme les organisations elles-mêmes? ici, chair palpitante et solide,

musculeuse et colorée sans excès; là, tout nerf, là, toute flamme; parfois semblable à une eau vive et limpide qui court, parfois à une robe de femme qui se déploie; tour à tour rayon de lune ou ambroisie! Nommer Rousseau, Pascal, Voltaire, Bernardin de Saint-Pierre ou Fénelon, c'est assez rappeler ces analogies délicates à qui les sent mieux que nous.

Si inférieur et inégal que semble le style de Mirabeau, le morceau le plus curieux des deux volumes publiés par M. Lucas-Montigny est peut-être encore une notice fort détaillée, écrite par Mirabeau lui-même sur ses ancêtres et en particulier sur son grand-père, Jean-Antoine, qui servit long-temps en qualité de colonel dans les guerres de Louis XIV. On ne saurait, avant d'avoir lu cette notice, se faire idée d'une race telle et si bien conservée que la postérité de ces proscrits de Florence, devenus Provençaux et Français. Le grand Florentin Farinata degli Uberti, ce type du magnanime orgueilleux, que Dante a placé dans son enfer, n'a rien qui surpasse en idéal de grandeur les descendans et chefs successifs de cette lignée des Arrighetti qu'il put bien avoir en son temps comme rivale dans les factions civiles de Florence. Le marquis Jean-Antoine en fut chez nous le Bayard et le Duguesclin. Pour les détails de sa vie et de ses aventures guerrières, il fallut à son fils beaucoup de soin et d'attention à se les procurer. Car ce n'était pas un homme qu'on questionnât, fier, imposant à tous, de près de six pieds, la tête haute et soutenue par un col d'argent qui remplaçait des muscles hachés, « un de ces hommes qui ont le ressort et pour ainsi dire l'appétit de l'impossible, et à qui la nature a déféré le commandement. » Dans sa vieillesse, même quand il racontait ses guerres, il ne parlait jamais de lui que pour désigner à l'occasion le jour et le combat où, disait-il, *il avait été tué*. Au combat de Cassano, en effet, sous M. de Vendôme, il avait été blessé à la défense d'un pont, et l'armée ennemie lui avait passé sur le corps; sa tête n'échappa que grâce à une marmite de fer que son vieux sergent *Laprairie*, en fuyant, lui avait jetée à tout hasard pour le protéger. Depuis lors il quitta le service et resta privé de l'usage de son bras droit, la tête soutenue d'un collier d'argent. Il ne se maria qu'après cet accident, à quarante ans passés, et c'est d'un homme si mutilé que sortit encore cette généra-

tion de fer, le marquis et le bailli. Tant qu'il resta au service, il était de ceux dont on pouvait dire comme de Boufflers : « Les neiges et les glaces étaient les tapis favoris de cet homme indomptable. » Après sa retraite, et à demi ruiné de fortune, il se cantonna dans un lieu très âpre, sur un roc escarpé, qui barre une double gorge sans cesse battue des vents du nord ; il y vécut dans les travaux de défrichement, changeant le roc en verger d'oliviers, adoré mais craint de ses vassaux, et la terreur des traitans et commis à la ronde. Ceux-ci n'osaient venir toucher leurs redevances, et ils attendirent qu'il fût mort pour réclamer de sa veuve les arrérages qui montèrent à 50,000 francs à la fois. Ses fils le voyaient à peine et ne l'interrogeaient pas ; ils n'auraient pas même osé lui adresser un culte direct : « Je n'ai jamais eu l'honneur, dit le marquis, père de Mirabeau, de toucher la chair de cet homme respectable. » Sa femme, par nature ou par obéissance, avait contracté les mêmes mœurs. Ayant perdu par accident un fils aîné, déjà officier, ils continrent toute marque d'affliction. En ces conjonctures, les graves époux s'enfermaient dans leur oratoire, et ils reparaissaient ensuite avec une pleine et entière sérénité. Ajoutez à ces traits une tournure d'humeur et de gaieté française, des saillies et des brusqueries plaisantes, non pas à la façon de Roquelaure ou de Rabelais, mais d'une haute dignité et grandeur comique, ainsi qu'il convenait à un Alceste demeuré féodal et antique baron. On conçoit qu'au fils d'un tel père Mirabeau captif ait écrit, et fait écrire, et entassé les suppliques en vain, sans rien arracher que des mots de cette sorte : « Cuirassé de cicatrices comme je le suis, disait le « marquis inexorable, et ne m'effrayant pas de si peu, je consi- « dère de telles admonestations à un homme de poids et d'âge, « comme des leçons de serinette à un éléphant. » Qu'y faire et que lui dire ? cet homme-là n'avait jamais touché la chair de son père.

Et cet homme avait mille qualités sensibles, profondes, compatissantes, et par moment l'éloquence sublime du cœur, comme le prouvent ses lettres adressées au conseil des prud'hommes qu'il avait fait élire à ses vassaux ; il avait des accens de morale riante ; il appelait Lafontaine son vrai père de l'église ; il aimait les champs, la vie agreste et simple, les coups de chapeau des fermiers, la gaieté diligente des faneuses, ou la mélancolie des automnes pro-

longés ; et chaque soir, en mettant la main au premier bouton de son habit pour se déshabiller, il se disait : « Voilà la démission d'un des jours qui te furent donnés : qu'en as-tu fait? » C'est là l'homme complexe, ou *bonhomme*, ou rigide jusqu'à la cruauté, et toujours vénérable, dont M. Lucas-Montigny nous doit l'entière correspondance.

La notice de Mirabeau sur son aïeul est d'un style qui diffère de celui de ses autres ouvrages, d'un style plus ancien, plus pareil à celui de son père, plus *grand-seigneur*, comme dirait M. Victor Hugo, plus abondant et d'une plus riche étoffe que dans la suite ; il l'a écrite en effet à vingt-quatre ans, imbu des notes et de l'esprit du marquis, par ses ordres, pour lui complaire, et tout repu encore de cette franche nourriture domestique.

SAINTE-BEUVE.

JOURNAL D'UN OFFICIER

DE

LA MARINE ANGLAISE.[1]

C'est une vie d'insouciance, de vicissitudes et d'émotions que celle du marin. Quand la tempête ne gronde pas, quand un vent favorable permet d'abandonner le navire en quelque sorte à son propre instinct, alors on s'étend nonchalamment sur le pont, et, tandis que quelques intrépides dormeurs ronflent comme de vrais cachalots, on chante à tue-tête, en chœur, des chansons dont la poésie n'est pas très régulière peut-être, mais dont on se contente : le marin n'est pas difficile. Est-on fatigué de chanter, la conversation s'engage; on échange de joyeux propos, de bons et gros quolibets à faire fuir un requin; ou bien quelque matelot, doyen de sa race, vrai loup de mer, comme disent ses camarades, recommence pour la millième fois peut-être son interminable histoire

(1) *Cringle's Log*, le livre de bord, le journal de Tom Cringle. La traduction paraîtra prochainement chez les libraires Charpentier et Dumont.

du *Hollandais*. Or ce *Hollandais*, ou, pour mieux dire, le *Déserteur hollandais*, est un bâtiment mystérieux et de mauvais augure, qu'on n'a jamais vu, qu'on ne verra jamais sans doute, et qui produit sur le matelot le même sentiment de terreur que Croquemitaine sur les enfans. Cependant les marins ne sont pas poltrons, je vous assure. Parfois, au milieu de ces scènes d'autant plus piquantes qu'elles ont la solitude et l'espace pour théâtre, la voix des tempêtes résonne tout à coup dans les airs, le sifflet du maître se fait entendre; tous ces hommes indolens, apathiques, s'animent, s'agitent en tous sens, et le combat commence entre le faible esquif et la mer irritée, entre de chétifs mortels et les élémens furieux. Puis, quand le génie de l'ouragan a épuisé sa fureur, quand les élémens vaincus rentrent dans les limites qui leur sont assignées, le marin alors, jetant autour de lui des regards de satisfaction et d'orgueil, peut se dire, non sans raison : « Ma profession est « la plus noble de toutes. » Telle était la carrière que j'avais choisie. Ces vaisseaux pavoisés s'éloignant majestueusement de la côte, disparaissant peu à peu sur le vaste océan; ces nombreux navires de toutes grandeurs, de toutes formes, avec leur mâture élancée, leur voilure élégante et gracieuse; ces mille chaloupes sillonnant les ondes, suivant les sinuosités du rivage, ou glissant sans bruit dans le bassin du port; cette musique militaire que j'entendais du matin au soir sur les différens bâtimens de guerre; cette vie aventureuse et variée du marin, tout cela m'avait séduit.

J'avais un parent qui, ayant servi long-temps et avec honneur dans la marine, avait acquis un grade élevé, récompense de ses longs services. J'allai le voir, je lui dis ma résolution. Comme tous les marins, le vieux loup de mer en fut enchanté, et il me donna des lettres de recommandation, avec lesquelles, me rendant à Portsmouth, il ne me fut pas difficile d'être admis au nombre des aspirans dans la flotte de S. M. Britannique... —

C'est comme tel que Tom Cringle s'embarqua sur *la Torche* qui allait croiser à l'embouchure de l'Elbe. Mais Hambourg était alors au pouvoir du corps de Davoust, et le jeune aspirant devint son prisonnier. L'entrée des alliés à Hambourg lui rendit la liberté; il revint avec *la Torche* à Portsmouth.

Là, dit-il, nous prîmes du gros canon, et, après nous être ravitaillés, nous allâmes nous mettre en station sur les côtes d'Irlande.

Pourquoi?.... c'est ce que je ne savais pas alors, par la raison toute simple qu'on ne m'avait pas fait l'honneur de me le dire; seulement, le soir même de notre arrivée, le second lieutenant, M. Trinelle, s'approcha de moi avec un air inaccoutumé de bonne humeur :

— N'avez-vous pas un oncle à Corke, M. Cringle?

— Oui, lieutenant.

— Eh bien! je vais à Corke cette nuit. Demandez au capitaine la permission de venir avec moi : je suis sûr qu'il vous l'accordera.

Cette offre me souriait, comme on peut le croire; je résolus d'en essayer. M'armant donc de courage, je répétai trois fois au moins la manœuvre importante du *salut*, que, soit dit sans vanité, je ne faisais pas trop gauchement pour un marin; et, à mon grand étonnement, le capitaine, dont l'air n'était pas gracieux tous les jours, m'accorda aussitôt ma demande. Quelques instans après, j'étais à cheval sur la route de Corke, où nous arrivâmes en peu d'heures.

A Corke je quittai le lieutenant, et j'allai dîner chez mon oncle; le soir vers neuf heures, M. Trinelle vint me reprendre.

— Vous savez, Tom, qu'on mettra demain à la voile, et que nous devons retourner de bonne heure à bord.

Après ce préambule, très peu agréable, je fis mes adieux, et suivis en silence mon supérieur, qui me conduisit à l'auberge où il logeait. C'était une misérable bicoque, qui méritait plutôt le nom de tanière que celui d'hôtellerie, et dans laquelle il occupait le logement le moins confortable.

Ayant traversé la salle noire et enfumée que l'aubergiste décorait du titre pompeux de salon des voyageurs, nous nous engageâmes dans un escalier étroit et obscur; et, après nous être égarés en montant à tâtons dans ce labyrinthe, nous arrivâmes à ce que le lieutenant appelait sa chambre. C'était une chétive mansarde fermée d'une mauvaise porte, n'ayant de jour que par une étroite lucarne, et à laquelle on ne parvenait qu'au moyen d'une échelle servant d'escalier.

Rien de plus misérable, du reste, que l'ameublement de cette demeure : deux mauvais grabats en faisaient tout l'ornement, et une vieille chaise sans paille semblait prouver qu'on n'y espérait jamais de visiteur. Le lieutenant, quand nous fûmes entrés, ferma la porte, s'assit sur un des grabats, me présenta la chaise, et me dit :

— Mon cher Cringle, j'ai à vous charger d'une petite expédition : nous verrons comment vous vous en tirerez. Il n'y a pas beaucoup d'honneur à espérer, je l'avoue, mais assez de danger à courir.

— De quoi s'agit-il, lieutenant?

Quoique cette ouverture de mon supérieur fût peu séduisante, la discipline m'obligeait de me montrer dans les meilleures dispositions du monde.

— Simplement de vous déguiser, me dit mon chef. Ouvrez ce paquet : il contient un déguisement, endossez-le.

J'exécutai sans observation l'ordre que me donnait Trinelle, ne sachant trop encore ce que pouvait signifier cette fantaisie bizarre. Quand j'eus fini, le lieutenant me regarda.

— Bien, très bien! disait-il; c'est à s'y méprendre; on ne peut imiter la tournure de ces vauriens plus au naturel.

— Merci, pensai-je, mais tout bas cependant; ça ne laisse pas que d'être flatteur.

— Vous savez, mon cher Thomas, que plusieurs matelots ont déserté l'*Indien*, grand vaisseau de la compagnie des Indes. Selon toute apparence, ils se sont réfugiés dans une de ces tavernes souterraines où les déserteurs de la marine sont sûrs de trouver protection tant que leur bourse est bien garnie. Notre équipage a été décimé, il est peu nombreux, nous manquons de bras et d'hommes : il faut tâcher de nous attraper tous ces gaillards-là.

— C'est-à-dire, lieutenant, répondis-je, pour trancher la question, que je vais faire l'espion.

— C'est le service qui l'exige.

— Soit, mais vous savez que la *presse* n'est pas permise à Corke en ce moment.

— Aussi est-ce à Cove que je veux mettre mon plan à exécution. Voici ce que vous devrez faire : d'abord vous vous introduisez

dans une des tavernes les plus fréquentées de Corke; vous vous donnez comme un jeune matelot déserteur; on vous ouvre, on vous entoure, on vous interroge. Vous jetez l'alarme parmi ces coquins, et puis vous feignez de vouloir vous échapper à Cove, où ils ne manquent pas de vous suivre.

— Après?

— Le reste me regarde.

La commission dont on me chargeait, quoique peu honorable, n'avait cependant rien de déloyal, ni de dégradant dans notre opinion de marin : aussi ne fis-je pas beaucoup le scrupuleux, et je partis dans mon grand costume, c'est-à-dire en chemise de flanelle rouge, sans gilet, le bonnet de coton bleu sur l'oreille, un vieux pantalon sale d'une largeur démesurée, une jaquette bleue en forme de blouse, et, pour compléter ce déguisement, une énorme chique entre la gencive et la joue.

— Courage, Tom! vous avez l'air d'un coquin fini!

Je ne tardai pas à m'enfoncer dans le quartier le plus populeux, et me dirigeai vers une vieille lanterne que je voyais briller à l'extrémité du quai; bientôt je me trouvai devant un mauvais cabaret sale et malpropre, dont l'apparence extérieure donnait assez bien l'idée d'un repaire de bandits et de vauriens de toute espèce. La porte, petite et basse, de ce taudis avait à hauteur d'homme une ouverture carrée à travers laquelle je passai la tête.

— Holà! quelqu'un! criai-je.

Point de réponse. Dans ces repaires, où l'on craint sans cesse la descente de la justice, on n'est jamais pressé d'ouvrir : c'est pour cela même que la porte est munie d'une ouverture, appelée *le trou de l'espion*, qui, comme les meurtrières d'un fort, sert à surveiller l'ennemi.

Je tournai la tête du côté de la rue, et j'aperçus M. Trinelle se promenant de long en large. Cette vue m'encouragea, j'appelai de nouveau, et j'ébranlai vigoureusement la porte. Aussitôt des pas légers se firent entendre, et une figure fraîche et jolie vint s'encadrer au guichet.

— Qui frappe? Qui demandez-vous?

— Oh! je ne demande personne; seulement, si vous ne m'ou-

vrez pas, j'irai loger cette nuit en prison, et cela peut-être avant une heure.

— J'en suis bien fâchée, mais que puis-je y faire? Si encore on savait d'où vous venez, qui vous êtes.....

— Chut!... Je me suis engagé sur *la Guava*, qui est en rade à Cove.

— Oh! je comprends... Entrez...

Ma beauté alors ouvrit la porte, mais en laissant si peu d'espace, que, sans la petitesse de ma taille et l'extrême exiguité de toute ma personne, je n'aurais jamais pu me glisser à travers une si étroite ouverture. Dès que j'eus franchi le seuil, la porte se referma, ma jolie introductrice remit soigneusement le verrou, une grosse barre de bois retomba en travers, et j'entrai enfin dans la cuisine.

C'était une chambre de quatorze pieds carrés, dont le plancher avait été sablé avec soin; à droite, un buffet, garni d'une nombreuse vaisselle d'étain admirablement bien polie, attestait du moins la propreté de la cuisine; des casseroles resplendissantes étaient suspendues au-dessus des fourneaux; une table grossière en bois, sans nappe et minutieusement lavée, en occupait le centre, et quelques autres meubles dans le même genre, bien tenus et appropriés aux besoins des habitans du lieu, ornaient à gauche cette salle souterraine.

A l'extrémité de la table était assis le maître du logis, espèce de sauvage en costume irlandais, dont la figure rouge, bouffie, avinée, eût fourni le type d'une excellente enseigne de cabaret; il avait la pipe à la bouche; autour de lui achevaient de s'enivrer une douzaine de matelots, dont les vêtemens humides, se séchant à la chaleur d'un grand feu de tourbe, exhalaient une vapeur épaisse et puante qui s'amoncelait comme un brouillard au-dessus de la lampe.

La lampe en cuivre, suspendue à une corde au plafond, ne jetait qu'une lueur faible et incertaine, obscurcie encore par la vapeur dont j'ai parlé, et par la fumée âcre et nauséabonde de l'huile qui y brûlait. J'avançai, non sans difficulté, à travers cette lumière ténébreuse, au milieu de ces gens ivres la plupart, qui, en voulant faciliter mon passage, couraient risque de tomber sur moi et de m'étouffer.

— Eh bien! mon jeune garçon, d'où venez-vous, et où allez-vous? me dit le grand-maître de ce temple enfumé.

— D'où je viens? peu vous importe, pourvu que je paie mon écot. Où je vais? je vous le dirai quand je le saurai moi-même. Allons, mon vieux, faites-nous servir du grog; et si vous pouvez me faire embarquer demain dans un de ces navires qui stationnent le long du quai, vous ne serez pas fâché de ma visite.

En prononçant ces derniers mots, je secouai mes poches avec une certaine affectation vaniteuse qui produisit l'effet que j'en attendais.

— Voilà un petit *loustic* qui n'a pas l'air aisé! grommela mon hôte entre ses dents; et élevant la voix : — Nous sommes donc en fonds, jeune homme? Alors, soyez le bien-venu. — Se tournant vers la porte : — Catherine, allons, du rhum, mon enfant. A propos, me dit-il, votre nom?

— Que vous importe mon nom, vieux marsouin! Que le rhum arrive, et les schellings viendront à leur tour.

A ces mots, tous mes ivrognes jetèrent un hourra universel, et le rhum fut servi. Je me versai un verre de grog, j'allumai ma pipe, et me mis d'abord tranquillement à fumer; puis, après quelques instans de silence, j'entamai ainsi la conversation :

— Camarades, vous avez sans doute déjà navigué?

— Non, jamais, répondirent quelques-uns.

— Il n'y a pas de *presse*, dirent quelques autres.

— A votre aise; mais, dans ce cas, vous ferez bien d'avoir l'œil à l'horizon, et surtout d'y voir clair.

— Pourquoi, diable! mon garçon?

— Pour rien; mais, si vous m'en croyez, vous ne vous montrerez pas trop ce soir; restez tranquilles, c'est le plus prudent.

— Encore il y a un *pourquoi*, s'écrièrent à la fois deux des moins ivres de la bande, en se rapprochant de moi.

— Le *pourquoi*, c'est que, voyez-vous, la *presse* est dans la ville, et que, moi qui vous parle, je viens d'échapper à une douzaine de flibustiers royaux qui me poursuivaient. Ma foi, sans le détour de la rue et cette allée obscure, c'en était fait.

Une volée de jurons, d'imprécations et de blasphèmes, accueillirent cette déclaration. En un instant, le tumulte, la confusion,

furent à leur comble; tous se levèrent de leur mieux, renversant les bancs, les chaises, culbutant les brocs, dont la liqueur, en se répandant, et mêlant une aigre odeur à celle déjà si fétide de ce lieu, devint tout-à-fait insupportable. Les uns réglaient leur compte avec précipitation; les autres se jetaient en désordre sur leur paquet, pour fuir un danger imaginaire. C'était un tapage, un brouhaha à ne plus s'y reconnaître.

— Et où allez-vous, garçon, de ce pas?

— Si je puis m'enrôler ce soir même, je me rendrai à Cove sur-le-champ. J'y ai vu hisser le pavillon bleu ce matin; et, comme vous savez, c'est un signe qu'il n'y aura pas de *presse*.

— Le diable m'emporte! dit l'un d'eux, il a, ma foi, raison.

— J'ai bien envie de m'attacher à ses amarres, et de naviguer avec lui de conserve, s'écria un autre, tellement ivre qu'il semblait à l'ancre sur sa banquette.

Un vieux matelot se leva, m'enveloppa de ses deux bras nerveux, et, me suffoquant de cette accolade vineuse, il jura qu'il filerait du câble avec moi.

— Nous le suivrons, nous le suivrons! crièrent tous mes ivrognes en chœur et en faisant des efforts pour sortir.

Je fus alors entouré, admiré, caressé; c'était un désordre, un flux de mots incohérens, de phrases incomplètes et de jurons, qui aurait assez bien figuré la confusion des langues au temps de la tour de Babel. Le paquet de chaque matelot, enveloppé dans un mouchoir bleu, et suspendu à un bâton, fut posé sur l'épaule, et on se mit en marche, non sans décrire toutefois des courbes, des demi-cercles et des zigzags des plus bizarres.

J'avais payé ma dépense; avant de quitter mes recrues, je leur indiquai pour le lieu de rendez-vous l'auberge de *Pat-Doolan*, à Cove; et, leur ayant promis de les y rejoindre la nuit suivante, je profitai du premier détour de rue pour aller retrouver mon lieutenant.

Le lendemain, j'étais oisif; je ne connaissais personne à Corke, que mon oncle, que j'avais vu la veille. La société de vieilles gens, déjà infirmes, avait peu d'attraits pour moi : je passai la matinéee à visiter la ville.

Bientôt l'heure arriva de mettre à fin notre entreprise; je me

rendis à bord, après avoir de nouveau passé la jaquette bleue. Là je trouvai rassemblés une vingtaine de nos meilleurs matelots armés jusqu'aux dents.

—Prenez vos armes, mon cher Tom, me dit Trinelle, et venez avec nous.

J'exécutai sans répondre l'ordre qui m'était donné.

Nous montâmes dans la chaloupe; nous l'amarrâmes le long du rivage en laissant deux hommes pour la garder, et nous nous dirigeâmes vers Cove.

C'était le soir que nos déserteurs devaient se réunir à l'auberge de *Pat-Doolan;* c'était le soir aussi que nous devions les surprendre. Nous nous séparâmes, pour ne pas éveiller leurs soupçons, et nous nous éparpillâmes dans la campagne en attendant le moment d'agir.

Quand le jour tomba, nous nous réunîmes. On avait eu soin de nous distribuer quelques lanternes; et, nous avançant à petit bruit, nous entourâmes la taverne.

L'auberge de *Pat-Doolan*, si on peut appeler auberge une espèce de hutte à pourceau, à peine habitable pour cet animal immonde, était située au milieu d'un effroyable assemblage de petites huttes encore moins habitables, et à l'extrémité d'une ruelle sale et fangeuse, aboutissant au centre du village.

La lune brillait, mais le vent soufflait avec force, et les nuages qui parcouraient le ciel en obscurcissaient la voûte par intervalles. Quand la lune reparaissait, ses rayons blafards tombaient sur les mares d'eau verdâtre qui environnaient la cabane, et nous montraient comme des brillans les gouttes d'eau suspendues aux toits de chaume de ces misérables demeures.

Dix de nos plus vigoureux matelots s'étaient placés des deux côtés de la porte, prêts à se jeter à l'intérieur, tandis que les autres, distribués aux alentours, devaient arrêter les fuyards, si quelques-uns d'entre eux parvenaient à s'échapper. L'ombre de nos hommes, projetée par la lumière lunaire sur les murs environnans, semblait une troupe d'êtres géans et fantastiques, et le silence que nous gardions donnait à ces représentations vaporeuses un caractère grave et solennel, qui m'intéressait comme si j'eusse assisté à quelque nouveau drame.

Tout à coup un sombre nuage couvrit la voûte du ciel, et les objets disparurent dans une profonde obscurité. C'était ce que nous attendions. Le lieutenant s'avança seul, et frappa, mais on ne fit aucune réponse. Il frappa de nouveau : même silence. Il ébranla violemment la porte ; elle était barricadée, solidement fermée.

— Enfans, entourez la maison, s'écria le lieutenant.

Tous nos hommes se rapprochèrent, et on prépara les armes.

— Patty, cria-t-il de nouveau, Pat-Doolan, ouvrez vite, mon garçon, ou bien nous enfonçons la porte.

Pas de réponse.

— Allons, mes amis, à la besogne, puisque ces coquins-là sont sourds.

Nous apercevions la lumière à travers les jointures de la porte. Déjà le bâton d'un de nos hommes, dont nous nous étions servi comme d'un levier, commençait à la soulever sur ses gonds, lorsque la voix tremblottante d'un vieillard se fit entendre.

— Que signifie tout ce tapage? que voulez-vous? disait la voix dans un langage anglo-irlandais. Est-ce vous, *Ion Erie?* Vous savez donc que la pauvre Catherine est défunte, que vous venez pour la veiller, comme c'est l'usage? Avez-vous du *wiskey, Ion Erie?* Vous savez qu'il faut du wiskey pour la veille.

— Où est Pat-Doolan? demanda le lieutenant.

— Il est allé à la ville faire la provision d'eau-de-vie pour la veillée ; quand les commères seront arrivées, et il doit les ramener, nous commencerons la cérémonie.

Le petit vieillard avait ouvert ; nous entrâmes alors, sans faire beaucoup d'attention à tout son bavardage.

Pas une ame dans l'intérieur de cette hutte misérable ; nulle apparence d'êtres animés, si ce n'est ce vieillard rabougri qui venait de nous ouvrir. Au milieu et sur deux tréteaux reposait un cercueil ouvert, dans lequel on apercevait le corps d'une vieille femme.

Son visage ridé était découvert, selon l'antique coutume des gens de la campagne ; une assiette remplie de sel était posée sur sa poitrine; ses mains étaient croisées comme si elle eût été en prières, et le linceul dans lequel on l'avait ensevelie, d'une beauté et d'une finesse peu communes, contrastait singulièrement avec l'apparence misérable du logis.

Une mauvaise lampe en fer, remplie d'une huile âcre et rancie, suspendue à la voûte, jetait une lumière incertaine et obscure sur les objets; et la flamme jaunâtre, fumeuse, agitée par le vent qui sifflait à travers les jointures des portes ou des fenêtres, répandait des ombres fantastiques sur les joues creuses, le visage amaigri et les rides de la vieille, et leur donnait un air de vie qui les rendait encore plus hideux.

A la tête du cercueil on remarquait un léger enfoncement comme celui que formerait une porte, mais que l'obscurité nous empêchait de bien voir. Les tréteaux et le cercueil, placés tout contre cette porte, de manière à ne laisser aucun passage de ce côté, avaient été mis là à dessein.

— Qu'y a-t-il dans cette chambre, brave homme?

— Ah! Votre Honneur, je ne me mêle pas des voisins.

— Eh bien! permettez que nous reculions un peu ce cercueil, et nous nous chargerons, nous, de pénétrer dans la chambre.

— Votre Honneur fera ce qu'il lui plaira; mais je ne présume pas que Votre Honneur veuille se mettre mal avec la justice en violant un domicile.

— C'est bien, c'est bien, mon brave. Allons, dépêchons, mes amis.

A cet ordre, deux vigoureux matelots soulevèrent le cercueil et le déplacèrent avec peine.

— La vieille carcasse est diablement lourde, dit un des deux hommes qui l'avaient portée.

— Je veux être pendu si elle n'a pas avalé cent livres de plomb pour le moins, s'écria l'autre.

Nous entrâmes alors, et le lieutenant, le pistolet au poing, s'avança seul au milieu de cette chambre obscure.

— Mes braves, dit-il en s'adressant aux déserteurs, que l'obscurité nous empêchait de voir, mes braves, nous savons que vous êtes ici; rendez-vous; la résistance serait inutile; la maison est cernée; nous sommes en force, prenez votre parti de bonne grâce, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

On ne répondit rien à cette vigoureuse sommation; mais nous entendions des chuchotemens et des paroles animées prononcées à voix basse.

En ce moment on apporta la lumière, et nous vîmes les pauvres diables assis sur leurs petits paquets, serrés les uns contre les autres, et l'air aussi penaud que des voleurs fugitifs que l'on rattrape. On leur passa sous les bras un grand bâton fixé avec des cordes, et on les conduisit ainsi jusqu'à bord.

Ils commençaient à défiler, l'un après l'autre, sous la porte étroite de la bicoque de Patty, et déjà quelques-uns avaient atteint la rue, quand une de ces espiégleries diaboliques, disposition héréditaire dans notre famille, et qui mit vingt fois ma vie en danger, me vint tout à coup en pensée.

— Dites-moi donc, lieutenant, il me prend une envie.

— Laquelle?

— De tirer quelques balles dans les planches de ce cercueil.

En disant cela, j'avais cligné l'œil, et Trinelle me comprit.

— Comme tu voudras, mon brave garçon; si cela te fait tant de plaisir, amuse-toi.

— C'est une indignité, c'est une infâme profanation, s'écria un des matelots de la troupe; vous ne voulez pas, je pense, vous rendre coupable d'un tel sacrilège.

— Pourquoi pas? c'est une fantaisie tout comme une autre.

J'armai mon pistolet; et, peu soucieux de l'impression que cette action produisait sur les gens de notre équipage, je dirigeai mon arme vers le cercueil.

Alors on vit tout à coup la carcasse de la vieille sauter en l'air, se dresser toute droite, et retomber roide et immobile sur le carreau, tandis qu'un grand et vigoureux gaillard apparut à nos yeux.

— Ah! ah! mon camarade, vous avez là une singulière idée, dit Trinelle. Est-ce une neuvaine en l'honneur de la vieille, ou bien quelque vœu fait dans la tempête, qui vous fait coucher dans un cercueil. Allons, c'est égal, vous serez des nôtres.

On l'attacha comme ses compagnons, sans qu'il soufflât une parole, une plainte, un murmure; mais il nous suivit en maudissant tout bas sa mauvaise étoile.

Cependant les habitans s'éveillaient; les portes, les fenêtres s'ouvraient; un bruit inaccoutumé, comme celui produit par un rassemblement, se faisait entendre sur la place. Une sourde rumeur

circulait dans le village; des imprécations nous arrivaient de toutes parts, et il était temps que nous gagnassions la chaloupe, car une vingtaine de vauriens résolus, dont la masse augmentait sans cesse, nous entourait déjà d'un air menaçant.

Notre vaisseau était enfin recruté; nous remîmes à la voile. Nos recrues eurent bientôt oublié totalement le mauvais tour que je leur avais joué; ils en riaient eux-mêmes les premiers, car telle est la nature de l'homme de mer; et quatorze jours après nous passions avec un convoi en vue de Madère, île superbe qui fuyait derrière nous avec ses montagnes vertes, boisées, magnifiques, avec ses villes toutes blanches et ses sites charmans. —

A quelques semaines de là, *la Torche* croisait dans les parages des Barbades, où ellée eut plusieurs combats à soutenir contre des corsaires français et américains. Une fois même elle faillit avoir un engagement avec un bâtiment de sa propre nation. Elle se trouvait dans les eaux de Nassau. — La nuit était belle, nous approchions; et nos officiers, sachant qu'ils iraient à terre le lendemain, apprêtaient déjà leurs agrès, où, si on l'aime mieux, leurs habits, dans l'intention sans doute de *capturer* les beautés du pays, lorsque tout à coup une balle vint siffler dans nos cordages.

— Un petit schooner à l'avant, cria l'officier de quart.

On n'avait pas eu le temps de répondre, qu'une seconde balle frappa notre grand mât. Nous nous précipitons sur le pont; on se presse à la manœuvre, et nous nous trouvons bord à bord du pygmée qui nous attaquait. Le capitaine prit son porte-voix.

— Schooner, amenez, ou je vous coule bas; amenez pavillon pour le sloop de Sa Majesté britannique *la Torche*.

Cependant le pauvre petit schooner avait reconnu son erreur : il portait les mêmes couleurs que nous. Son capitaine se rendit à notre bord, et on le tança d'importance.

— Une autre fois, monsieur, lui dit notre capitaine, mettez des lunettes, et ne prenez pas des Anglais pour des Américains.

Le lendemain soir, nous jetâmes l'ancre à Nassau, et presque immédiatement nous fîmes voile pour les Bermudes. Il y avait quatre jours que nous croisions sans rien rencontrer, lorsqu'on signala une voile sous le vent. Nous lui donnâmes la chasse, et quelques heures après nous l'abordâmes. C'était un bâtiment sué-

dois, frété pour le Hâvre. Après un examen minutieux, ne trouvant rien d'irrégulier dans les papiers du navire, nous le relâchâmes. Il s'éloigna, et quelques instans après une de ses chaloupes nous apporta une petite caisse remplie de pommes de New-York, que le capitaine américain offrait au capitaine de *la Torche*.

— Voilà des pommes diablement lourdes, Tom, me dit Trinelle.

— Je soupçonne fort qu'elles ont pris racine au Potosi.

— Si le capitaine nous en donnait quelques-unes pour dessert.

Selon toute apparence, cette caisse contenait des lingots. Le capitaine Deadye parut néanmoins plus mortifié que content de ce don; mais le navire avait disparu.

Le lendemain, au point du jour, j'étais de quart.

— Des brisans! des brisans! cria la vigie à la tête du mât.

— Des brisans! répéta le lieutenant Splinter avec l'accent de la surprise, impossible! Vous perdez la tête, mon pauvre Jenkins!

— Des brisans sous la proue! nous allons toucher! s'écria le maître d'équipage.

Le lieutenant Splinter, tout en jurant Dieu et le diable que ces deux hommes avaient la berlue, se précipita sur le gaillard, où je le suivis. Là, nous vîmes de grosses lames blanches, écumeuses, tourbillonnantes, qui venaient frapper notre proue.

— D'où diable cela peut-il venir? s'écria le lieutenant; il n'y a pas d'écueils dans toute cette partie de l'Océan.

Cependant le bouillonnement de l'eau commençait à s'étendre d'une manière circulaire, et dans un diamètre de cent toises environ; on eût dit que la mer était agitée par quelque convulsion intérieure. La colline d'eau marchait devant nous, et se gonflait, à mesure qu'elle avançait, avec un bruit, un bouillonnement étrange. Peu à peu elle prit la forme d'une immense colonne, qui s'éleva en tourbillonnant au-dessus de la montagne d'eau, sifflant, s'alongeant toujours, et touchant presque de sa tête aux nuages. C'était alors un spectacle admirable et sublime. Les reflets du soleil avaient coloré ce long pilier de cristal, et les couleurs de l'arc-en-ciel, qui s'y réunissaient comme dans un prisme, éclairaient le cône d'une vive lumière, tandis que sa base se montrait comme un socle d'ébène appuyé sur des flocons de neige.

— C'est une trombe! une trombe! s'écrièrent alors en même temps officiers et matelots.

— Le canon de l'avant est-il prêt?

— Oui, capitaine.

— Est-il chargé!

— Oui, capitaine.

— Lofez un peu.... Bien! Feu!

Le boulet coupa la colonne par sa base : elle trembla, chancela un instant, puis tomba tout à coup, semblable à une immense avalanche, et l'Océan, quelques minutes après, ne laissait aucune trace de ce phénomène extraordinaire.

Le lendemain, à la brune, nous eûmes une vive alerte qui, heureusement, nous fit plus de peur que de mal. Le temps était bon; le vaisseau marchait avec facilité; la mer était libre. Tout à coup une forte odeur de poudre se fait sentir. Dans un bâtiment de guerre il y a bien de quoi jeter la terreur dans toutes les ames, car il y va de la vie. On est menacé de faire une cabriole jusque dans les nuages, rien que cela. — On appela le maître canonnier.

— Que signifie cette odeur de poudre, M. Jenkins? dit le capitaine.

Le vieux canonnier restait silencieux, mais tendait le nez vers la cale, prenant une forte aspiration; nous le vîmes tout à coup changer de couleur, et devenir aussi blanc qu'un linge. Aussitôt il se précipita dans la cale, et disparut. Nous nous élançâmes à sa suite, et nous vîmes ce qui avait causé nos alarmes : les mousses s'amusaient à faire des fusées. Une bonne distribution de coups de garcettes, dont on leur caressa la face la moins poétique, leur apprit qu'ils devaient être plus circonspects à l'avenir.

Quelques jours après, le vent s'éleva, le temps devint orageux, le tonnerre commença à gronder sourdement; et, comme la tempête augmentait de moment en moment, il fallut ferler les voiles de hunes. Un des matelots montés sur les vergues fut lancé à la mer par un coup de vent.

— Jetez-lui une corde, s'écria le lieutenant!

Ce n'était pas chose facile que de sauver ce malheureux : le vaisseau marchait avec une rapidité telle que, lorsqu'on parvint enfin à lui lancer une corde, qu'il se passa aussitôt sous les aisselles, il

fallut dix hommes pour le tirer à bord. Il fut hissé plus mort que vif; la corde était entrée si profondément dans les chairs, que sa vie pendant plusieurs jours fut sérieusement en danger... C'est un beau métier que celui de matelot! —

C'est surtout en lisant les curieux souvenirs de Tom Cringle, les mille aventures qui signalèrent ses campagnes sur mer, qu'on peut faire cette réflexion : Le beau métier que celui de matelot! Les pauvres recrues auxquels Tom Cringle joua un si méchant tour à Cove, et *la Torche* elle-même, eurent une bien triste fin.

— Nous faisions voile pour la Jamaïque; les officiers, encore à table, riaient, buvaient, chantaient; depuis quatre jours nous fuiions les Bermudes, favorisés par le vent; le soir avait déjà répandu ses ombres; la mer sifflait, bruissait, écumait; la brise s'élevait peu à peu, les vagues croissaient, l'air devenait plus humide, et le bruit lointain des élémens était pour nous un indice prophétique d'un orage prochain. Mais, peu soucieux de ces menaces de la nature, nos chansons, nos joyeux propos, n'en continuaient pas moins.

Tout à coup la tête chauve du vieux maître canonnier, semblable à quelque apparition fantastique de sinistre présage, vint se placer dans l'espace vide que laissait la porte entr'ouverte.

— Mille pardons, monsieur Splinter, dit-il en s'adressant au lieutenant.

— Qu'y a-t-il, Kennedy?

— Il y a, répondit le vieillard en hochant la tête, il y a, monsieur Splinter, que j'entends distinctement le bruit d'une voile ou celui d'un bâtiment qui glisse sur l'onde; mais je n'y puis rien voir, et je ne connais que l'œil de M. Cringle qui soit assez perçant pour distinguer quelque chose dans une nuit si noire.

— Bon, pensai-je, mon ami Thomas, à toi la corvée. Quitter la table pour aller bayer aux étoiles, c'est très bien pour un amoureux ; mais un affamé.....!

— M. Cringle pourrait demeurer sur le gaillard jusqu'au lever de la lune; elle ne tardera pas à paraître, et alors tout sera dit.

— Eh bien! Tom, voulez-vous y aller? me dit le lieutenant.

Voulez-vous..., c'était une prière; mais Thomas avait déjà assez d'expérience pour savoir qu'une prière faite par un chef est un ordre auquel il faut se hâter d'obéir, aux risques des conséquences.

Je sortis donc sans répondre, et d'assez mauvaise humeur au fond, quoique je me rendisse à mon poste en apparence de très bonne grace.

Le temps était gros, j'endossai ma vieille jaquette, j'armai mon occiput d'une bonne casquette de loutre, bien résolu de le défendre à toute outrance contre l'humidité de la nuit, et je commençai la malencontreuse faction. La pluie me battait au visage, pénétrait mes habits; les vagues, en se brisant contre les flancs du navire, faisaient rejaillir l'eau jusque sur moi; une phosphorescence singulière augmentait la transparence de l'onde de plus en plus tumultueuse. Fatigué d'une tension continuelle, ma vue se troublait; je me retournai un instant, et je mis la main sur mes yeux, pour en reposer, en rafraîchir les fibres. Lorsque je les rouvris, je vis briller devant moi le plus singulier fantôme que jamais homme peu crédule ait vu s'élever devant lui : c'était la longue et pâle figure du vieux Kennedy, rendue plus pâle encore et plus terrible par une lueur bleue, scintillante, phosphorique, qui animait alors ses traits. Je tressaillis.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Kennedy? d'où vient cette réverbération bleuâtre qui éclaire votre visage en ce moment d'une manière si étrange?

— Je ne suis pas savant, monsieur Cringle; je doute néanmoins, oui, je doute que vos livres puissent vous expliquer ce mystère. Mais qu'importe! soyez attentif, observez, et il en arrivera ce qui pourra.

Frappé de surprise, et, s'il faut le dire, de terreur, je levai les yeux, et j'aperçus à l'extrémité du mât de misaine une flamme météorique jetant une lumière pâle, verdâtre et chatoyante. J'avais lu des descriptions de ce phénomène, j'en avais souvent entendu parler, mais jamais il ne s'était offert à mes regards; et, quoique la raison aussi bien que l'étude eussent dû me rassurer, ce spectacle inattendu glaça mon courage.

C'était en effet quelque chose de surnaturel et de mystérieux que cette masse circulaire, sphérique, lumineuse, au milieu des ténèbres les plus profondes, suivant les oscillations du navire, s'échappant, revenant, gardant néanmoins sa forme et sa position

inconstante, et projetant sur l'équipage une lueur sépulcrale, qui nous donnait l'apparence d'un groupe de spectres.

Le centre de ce globe lumineux brillait d'une flamme plus ardente et plus vive, et sa circonférence s'éteignit par degrés, jusqu'à ce que, perdant sa teinte ou sa dernière nuance, elle alla se fondre d'une manière presque insensible dans l'obscurité.

Tout le monde était accouru sur le pont pour voir ce singulier phénomène, et nous l'examinions en silence, avec un sentiment de crainte dont les plus hardis eux-mêmes ne pouvaient entièrement se défendre, lorsque cette flamme mobile, descendant lentement jusqu'à nous, vint se poser sur la barre contre laquelle s'était appuyé le contre-maître. Dans ce moment de stupeur je ne sais quel objet froid, vivant et velu, descend le long du mât de misaine, et vient saisir mon cou... Je ne vois rien, mais la lumière sépulcrale brille toujours. Une invincible terreur s'empare de moi, je roule sur le pont, et peu s'en faut que je n'aille m'ensevelir dans les abîmes de l'Océan.

— Que Dieu ait pitié de moi, m'écriai-je; qu'est-ce que cela?

A ce cri, les matelots accoururent vers moi, et les bras glacés cessèrent leur étreinte.

— Eh! dit le lieutenant, c'est Jacquot; c'est ce grand diable de singe que le capitaine aime tant! Voyez s'il n'a pas l'air du génie de cette flamme nébuleuse.

Je respirai alors; et, levant les yeux, je vis le singe qui, remonté au haut du mât, faisait mille gestes, mille grimaces qui lui donnaient, comme le disait le lieutenant, l'aspect de quelque génie malfaisant et fantastique.

Cependant une masse majestueuse et grisâtre apportée par la brise s'empara du globe lumineux, l'emporta avec elle, et le força d'abandonner nos agrès. Je le suivis des yeux, plongeant dans l'obscurité mes regards perçans. Je le vis flottant dans les airs avec la même agitation, le même chatoiement et la même fixité mobile qu'il éprouvait quand il s'était arrêté à la pointe de notre mât. Une pensée subite frappe alors mon esprit. Je regarde avec plus de discernement, et la forme de cette masse nuageuse que nous avions aperçue dissipa bientôt tout soupçon.

— Une voile! une voile sous le vent! m'écriai-je de toutes les forces de mes poumons.

Un grand tumulte s'éleva alors sur le navire. Le capitaine, debout sur le tillac, me répondit :

— Merci, Tom. Ah! çà, quelle route suit-elle?

— Sud-sud-est.

— Elle est dans nos eaux; courage, garçons, ferme! à l'ouvrage!

Et il commanda la manœuvre, dont le bruit cadencé formait un accord solennel et mélancolique avec les sifflemens du vent; musique triste, monotone, lugubre, qui vibrait à mon cœur comme le dernier soupir de la vie.

— Est-ce vous qui rendez le dernier soupir? dis-je, en essayant de plaisanter, au vieux contre-maître Nipper.

Il secoua la tête, et me répondit d'un ton chagrin :

— Ne plaisantez pas, monsieur Cringle; car, avant que le soleil reparaisse, quelqu'un d'entre nous, croyez-moi, emprisonné dans son hamac, ira visiter le fond de la mer.

— Allons, allons, Nipper, vous êtes un vrai prophète de malheur.

En ce moment, le navire que j'avais aperçu diminua, se raccourcit, s'abaissa, puis enfin disparut entièrement.

— Le Hollandais! le Déserteur-Hollandais, s'écria l'équipage avec effroi. Voyez, il s'éloigne, il s'évanouit dans les ténèbres, comme une légère vapeur!

— C'est plutôt un bâtiment qui vient de virer, dis-je. Tenez, précisément, capitaine, le voilà qui reparaît; voyez-vous ses voiles blanches, sur l'espace sombre de l'horizon?

La chasse commença réellement alors.

Nous venions de virer, pour imiter la manœuvre du vaisseau étranger que nous voulions poursuivre; bientôt la lune parut, et nous pûmes voir un grand schooner à si peu de distance de nous, que, si la brise eût été plus forte, nous nous fussions infailliblement brisés l'un contre l'autre.

Nous étions bons voiliers; le vent soufflait du nord-ouest. Le capitaine, joyeux, se promenait sur le pont, donnant ses ordres, se frottant les mains; l'équipage, en reconnaissant dans le vais-

seau étranger un objet terrestre et réel, avait repris son courage; et nous distinguions clairement alors le pont du navire étranger, ses agrès blanchis par la lune.

— Pas un homme sur le pont! s'écria le capitaine : c'est étonnant!

En effet, le pont était désert; pas un être vivant ne s'y laissait voir, si ce n'est quelque chose d'informe et de noir qu'on voyait immobile à la poupe.

— Oh! du schooner! oh! cria le capitaine.

Pas de réponse.

— Parlez, ou je vous coule bas.

Toujours même silence; on ne répond pas plus à cette menace qu'on n'avait répondu au premier appel. Ce mystère, cette obstination, ce bâtiment glissant seul sur l'onde, et d'une manière surnaturelle; ces ponts, ces agrès silencieux, déserts comme l'empire de la mort, tout cela fit renaître les craintes superstitieuses des matelots.

— Sergent Armstrong, notre meilleur tireur, à l'œuvre, et descendez ce coquin-là, sur la poupe, précisément en face de nous.

Le sergent, obéissant à cet ordre, saute sur le gaillard d'arrière, ajuste son arme, et mire quelques secondes; mais, avant que son doigt eût pressé la détente, une décharge partie de la poupe ennemie lui fracasse la tête, et son cadavre roule à nos pieds.

Le capitaine alors exprima sa colère par une imprécation formidable.

— Maître canonnier, balayez-moi ce pont.....

Et le vieux Nipper, que l'odeur de la poudre semblait ranimer, oubliant tout à coup ses tristes présages, se rendit joyeux à son poste.

Pendant ce temps le schooner faisait une fausse manœuvre, comme s'il eût voulu se rendre.

— Tirez, tirez, sacrebleu! s'écria le capitaine : c'est une ruse de guerre.

Nous tirâmes; notre bordée fut violente, mais produisit peu d'effet. Le schooner vira de bord avec une rapidité si éton-

nante, que nos boulets sifflèrent autour du navire sans l'atteindre; et le léger dommage que nous avions causé se trouva aussitôt réparé comme par enchantement. Bientôt toutes les voiles du schooner se replièrent, et une multitude d'hommes armés se montrèrent tout à coup sur le pont, qui fut alors couvert de combattans. Cependant la supériorité du schooner était maintenant bien évidente; il s'était arrêté, confiant sans doute dans son stratagème, et nous étions à peine à une encâblure de distance lorsqu'il nous envoya sa bordée terrible. Cette décharge cribla nos manœuvres, nous démonta une pièce, et trois de nos gens tombèrent sans vie sur le pont.

— Voilà ce que c'est que de mépriser nos frères d'Amérique, grommela tout bas M. Splinter.

Il fallut alors se résoudre à prendre chasse devant l'ennemi que nous avions poursuivi d'abord, et dont la fuite simulée nous avait attirés dans le piége.

— Entendez-vous ce concert qu'ils font à bord? me dit le capitaine, dont la rage et la douleur étaient au comble.

— Oui, dit Splinter : ce sont leurs cornets à bouquin qui jouent l'air national des États-Unis : *Yankee-Doodle*.

— Allons, encore une décharge! tâchons de lui payer notre dette, Nipper.

En ce moment une nouvelle bordée du schooner vient frapper notre plat-bord; des éclats de bois, arrachés avec un bruit affreux, furent lancés dans l'air, et un cri perçant, aigu, dominant tout ce fracas, me fit tressaillir d'horreur. Je tournai la tête : le contremaître, qui tenait sa mèche allumée, tomba sur le bord du vaisseau, et dans sa chute, sa main, conduite par un mouvement machinal et convulsif, atteignit la lumière, la poudre s'enflamma, le canon partit; et, comme satisfait de ce dernier acte de devoir, le vieux Nipper resta sans mouvement, sans faire entendre un soupir.

A l'instant une clarté sanglante se répandit dans le ciel; l'atmosphère parut tout en feu, comme si un immense volcan avait surgi tout à coup des abîmes de l'Océan. Une épouvantable détonation, le brisement du bois, le déchirement des agrès, des cris confus, des gémissemens affreux, des hurlemens de douleur, formèrent comme

un effroyable concert au milieu de la nuit profonde. Le schooner, dont la sainte-barbe venait de sauter, parut alors tout en flammes; ses mâts semblaient d'immenses aiguilles de feu; çà et là un cri de désespoir, le cri de la mort, se confondait avec le murmure des vagues; la flamme pétillante, ardente, faisait paraître la mer en ébullition : tel était le triste et douloureux spectacle que nous offrait le navire américain.

Peu à peu l'activité des flammes diminua, la mer engloutit cette carcasse enflammée, et le silence, la solitude, régnèrent de nouveau.

— Lieutenant, qu'est-ce que j'aperçois sur le canon qui a fait un si beau coup?

— Un cadavre tout sanglant encore! celui du contre-maître! La dernière bordée du schooner l'a coupé en deux; mais il s'est joliment vengé, Tom!

La nuit bientôt reprit sa teinte obscure et noire, la lune se cacha derrière d'épais nuages, et le temps devint orageux. Nous continuâmes notre course, encore frappés de cette scène sanglante et solennelle, où un cadavre sans vie avait laissé pour sa vengeance ce drame de mort et de destruction.

— Quartier-maître, voyez-vous cette lame qui approche?

— Mille tonnerres! oui, je la vois!

— Évitez-la. Gare à la poupe!

A l'instant la montagne immense et roulante, se précipitant sur la poupe, pénétra dans le navire, entraînant, renversant à la fois et pêle-mêle, hommes, animaux, rames, agrès, câbles et cages à poules. *La Torche*, inondée, parut près de sombrer sur sa quille, le pont se couvrit d'une blanche écume, et la vague, en se retirant, laissa nos basses voiles et nos manœuvres dégouttantes de toutes parts.

J'avais été renversé comme les autres au milieu de ce chaos; je me relevai, l'œil enflé et douloureux d'une forte contusion que j'avais reçue en tombant.

— Diable! Tom, vous avez l'œil admirablement poché, me dit le lieutenant Splinter.

— Merci de l'avis, lieutenant.

Cependant la chaloupe et les canots, enlevés par le coup de mer,

s'étaient trouvés lancés au dehors; on les voyait alors, sur les flancs et à l'arrière du navire, se pousser, s'entrechoquer, comme s'ils eussent voulu simuler un combat naval. Quelques moutons, précipités dans les flots, faisaient entendre leurs bêlemens plaintifs; et les cris de ces animaux, mêlés aux gémissemens des vagues et de l'ouragan, arrivaient à nos oreilles d'une manière monotone et sinistre.

— Sais-tu ce que nous disent ces pauvres bêtes? cria le quartier-maître à un matelot.

Le matelot, secouant la tête, lui répondit :

— Plus de côtelettes de mouton, mes enfans? Est-ce bien cela, quartier-maître?

Pendant ces plaisanteries, si naturelles et si ordinaires aux marins, la mer grossissait, et nous avions bouché hermétiquement les sabords; on avait apprêté les pompes; on travaillait sans relâche; tous les bras étaient à l'œuvre; les seaux se remplissaient pour se vider avec une rapidité étonnante, et l'eau qui avait inondé la cale ne se vidait que peu à peu. Le danger était imminent; mais nous avions dans l'excellence du navire une telle confiance, qu'on travaillait avec joie et courage. Bientôt un changement aussi effrayant que soudain se manifesta dans la nature; la mer et le ciel furent ensevelis dans une obscurité profonde, et les plus hardis d'entre nous tremblèrent à l'approche du danger qui nous menaçait. En effet, la nuit succéda tout à coup à la clarté brillante du jour; l'Océan, immobile comme la mort, prit la teinte noire de l'encre; l'extrémité de l'horizon paraissait seule agitée; le vent tomba et fit place à un calme effrayant; les nuages, croissant, s'amoncelant sans cesse, descendirent, s'abaissèrent, remplissant bientôt de leur masse superposée la voûte ténébreuse du ciel, et vinrent s'appuyer sur la pointe de nos mâts comme pour nous engloutir. Cependant il ne pleuvait pas encore; la masse nuageuse était calme, comme si le génie des tempêtes, pendant ce silence lugubre, amassait, réunissait toutes ses forces pour mieux commencer la lutte. Pas une goutte de pluie pour rafraîchir l'atmosphère; pas le plus léger murmure pour rompre cette immobilité sinistre. La nature, les élémens, étaient silencieux, muets, immobiles. Oh! combien cette attente de la tempête nous paraissait plus

affreuse que la tempête elle-même! Quelque effrayant que soit l'éclair qui enflamme tout à coup le ciel au milieu des ténèbres profondes de la nuit, ou le sinistre roulement du tonnerre, dans cet éclair qui s'allume et s'éteint, dans le bruit qui gronde et se tait, il y a du moins de la vie; mais ce silence, cette immobilité, c'est la mort. La mer n'était plus qu'une surface noire et compacte; le ciel, une voûte de tombeaux, et les vents n'avaient pas même un soupir.

— Tom, me dit Splinter, madame Nature ressemble aux malfaiteurs : elle hésite avant de commencer l'œuvre de la destruction, comme ils tremblent avant le crime.

— Oui; et il faut craindre son repos trompeur.

— Bonne philosophie, Tom.

Cependant nos moindres mouvemens retentissaient avec un bruit sinistre au milieu de ce silence de mort; nos pas résonnaient d'une manière étrange; la voix qui commandait, celle qui répétait l'ordre, semblaient un glas lugubre, jeté dans le néant, et nous aurions pu nous croire au-delà des siècles, au-delà de la vie, si nos cœurs, que nous sentions bondir et palpiter, n'avaient rappelé en nous le sentiment de l'existence.

— Regardez donc, capitaine, dit en ce moment le lieutenant Trinelle, en étendant la main vers un des points du ciel.

Nous tournâmes tous simultanément les yeux du côté que le lieutenant indiquait. A l'extrémité de l'horizon, une ligne blanche séparait en deux le dais de noires vapeurs que nous avions au-dessus de nos têtes. Cette ligne s'élargit, grandit soudain; un brouillard épais nous aveugla; un murmure lointain se fit entendre, et de larges gouttes d'eau, qui tombaient isolées sur nos visages ou sur le pont, nous annonçaient que l'orage avait enfin commencé. Alors les voix de la tempête se firent entendre; le tonnerre gronda avec un bruit épouvantable; les nuages s'agitèrent, se mirent en mouvement, comme déchirés tout à coup par une force invisible, et des vagues écumeuses, immenses, s'élevèrent de toutes parts. La cime de ces vagues, déchirée, emportée par le vent qui les parcourait, les poussait et les entraînait à sa suite, s'aplanissait sous cette force terrible; on eût dit une herse de bronze comblant ces gouffres immenses, ces sillons profonds, et changeant la plaine inégale et tumultueuse de l'Océan en une surface plane, unie,

couverte d'écume. Nos manœuvres, nos ferremens, se cassaient comme des fils d'araignée ou se ployaient comme du laiton. Câbles, agrès, cordages, cédaient à l'impétuosité de l'ouragan, se rompaient, et leurs débris étaient emportés dans les airs. Nos mâts, dont les craquemens nous remplissaient de terreur, se brisèrent aussi facilement que des joncs desséchés, et, tombant dans la mer, laissèrent notre vaisseau exposé sans défense au caprice des élémens. Au milieu de cet affreux désastre, nul remède n'était possible. La plus petite voile eût été à l'instant même mise en pièces. Nous laissions donc le bâtiment suivre l'impulsion du vent ou des vagues. Tous nos gens étaient d'ailleurs occupés, car il y avait du travail pour tout le monde: les pompes à faire jouer, les débris à enlever, le gouvernail à tenir; tâche pénible et fatigante, pour lequel une bonne partie d'entre nous suffisaient à peine. Ces soins étaient plus importans que la marche que nous pouvions suivre. Jusque là, cependant, personne n'avait perdu courage, chacun se tenait ferme à son poste, quand le vieux charpentier, marin plein d'expérience, de sang-froid et de bravoure, sortit tout à coup de l'entre-pont. Son visage était pâle, ses cheveux blancs et humides flottaient par mèches dans la direction du vent, et une expression de désespoir se lisait dans ses yeux. Sans dire un seul mot, il marcha droit au capitaine, qui s'était fait attacher par la ceinture au cabestan; ne pouvant plus se soutenir en l'abordant, il se laissa tomber près de lui.

— Plus d'espoir, s'écria-t-il alors d'une voix concentrée, plus d'espoir, capitaine: l'eau nous inonde, impossible de l'arrêter; le mât a été lancé avec violence contre notre arrière; nous enfonçons!

— Non, brave Kelson, dit le capitaine d'un ton paternel, mais sévère. Faites votre devoir, et n'alarmez pas nos gens. Une voile, vite, passez une voile sous le navire, et qu'on calfate le trou.

Mais il était trop tard: à la première lame qui s'éleva, le navire, chancelant comme un homme ivre, s'enfonça visiblement.

— Jetez les canons à la mer.

— Il est trop tard, répondit le maître charpentier.

A cette déclaration du vieux Kelson, l'équipage répondit par un cri unanime de détresse. Quel accent de désespoir il y avait dans

cette exclamation ! C'était notre sentence que nous venions d'entendre. Le navire se balança encore quelques secondes, puis tout disparut sous les flots.

Je m'étais jeté à la nage, étouffant, presque submergé par la houle, heurté par des débris de notre malheureux bâtiment. Autour de moi j'apercevais des cadavres, des mourans, des visages dont les traits contractés exprimaient l'agonie la plus violente; des matelots, comme moi luttant contre la mort, s'accrochant aux planches, aux pièces de bois détachées du corps du navire. Des cris de désespoir, des imprécations ou des clameurs, arrivaient confusément à mon oreille. Deux fois, dans ma douleur insensée, j'appelai au secours, comme si quelqu'un eût pu m'en donner, comme si je n'eusse pas été au milieu de l'Océan désert. Mes forces m'abandonnaient peu à peu. Je nageais toujours cependant; mais ma raison, mon jugement, m'avaient quitté; je ne voyais plus rien, je ne comprenais plus rien à tout ce qui m'entourait; l'instinct de la vie conduisait seul encore mes mouvemens; je mourais enfin, quand la morsure d'une dent vigoureuse vint déchirer mon cou. Je revins à moi, et je reconnus Sneezer, mon chien de Terre-Neuve, qui, accouru à mes cris, m'avait saisi par la nuque, et m'arrachait aux débris du vaisseau naufragé. Après d'incroyables efforts, le fidèle animal réussit à gagner une des chaloupes détachées de notre navire et ballotées par la tempête. Je demeurai trois jours couché presque sans mouvement au fond de cette chaloupe. Le temps était devenu beau; le soleil brûlant vint darder sur mon cerveau fiévreux. Sans vivres, sans eau, presque sans vêtemens, ma raison s'était aliénée; je maudissais la nature, la clarté du jour; je laissais échapper d'affreux blasphèmes.

— Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, fais que je ne voie plus jamais ce soleil qui me dévore.

Le noble animal qui m'avait sauvé était étendu mourant dans le fond de la barque. A cette vue, mon sang s'allume, ma tête s'égare; en proie au plus affreux délire, et pour étancher cette soif ardente, insupportable, qui me consumait, je me traîne près de lui; dans l'accès de ma fureur, mes dents s'enfoncèrent dans sa gorge, et je savourai ce breuvage horrible. Cependant, à la vue du sang, en apercevant ce regard terne, triste, mourant, d'un animal qui m'é-

tait si attaché, mon cœur revint; je n'eus plus la force ni la volonté de continuer, et, épuisé de tant d'émotions, je perdis entièrement connaissance.

Lorsque je repris mes sens, j'étais dans une hutte basse, enfumée, étendu sur un lit de feuilles. Mon chien, mon fidèle Sneezer, couché près de moi, léchait mes mains d'un air joyeux. Aux solives grossières du plafond était suspendu un canot, avec ses rames et ses instrumens de pêche; à la muraille étaient accrochés un filet, des provisions, un fusil espagnol; et près de moi était un cadavre enveloppé d'un grossier linceul de toile à voile, sur lequel je lus ces mots, écrits avec du charbon :

Corps de John Deadye esq., commandant la Torche, corvette de Sa Majesté Britannique.

Sur le sol, et au milieu même de la cabane, brûlait un feu de broussailles et de débris de bâtiment; un morceau de gibier, appendu à des bâtons, rôtissait devant ce foyer rustique, tandis qu'un Indien entièrement nu, assis sur les jarrets, et dans l'attitude d'une grenouille en repos, soufflait et attisait la flamme; plus loin, en face, était le lieutenant Splinter, en chemise, pieds nus, affreusement maigre, l'air souffrant, défait; et à travers une porte entr'ouverte, dans une espèce de bergerie, dormaient ou broutaient une demi-douzaine de moutons étiques. Le ciel était pur et bleu; la lune éclairait la cabane de ses rayons d'argent. Scène confuse encore et délicieuse, mais que le bruit lointain du ressac et des flots, en venant frapper mon oreille, rembrunissait de lugubres souvenirs!

Le vent agitait doucement les branches des arbres; leur murmure m'éveilla, et peu à peu la mémoire me revint. Je rompis le silence en tremblant.

— Que sont devenus nos camarades, nos compagnons d'infortune, monsieur Splinter?

— Ensevelis dans les flots, engloutis, ainsi que *la Torche*; et, sans la chaloupe, sans ce brave Indien, moi-même je ne serais pas ici pour vous donner de leurs nouvelles.

Alors le bon lieutenant, tournant les yeux sur le cadavre du capitaine, continua d'une voix émue :

— Voici le corps de notre infortuné capitaine, que j'ai retiré des

flots, aidé par cet Indien; puis il nous a transporté ici! Pour moi, j'étais si faible qu'à peine puis-je aujourd'hui me tenir debout. Demain, si nous en avons la force, nous rendrons au capitaine Deadye les derniers honneurs et les derniers devoirs.

Pendant que Splinter me faisait ce récit, Sneezer, affamé, ne put résister plus long-temps à la tentation qui lui était offerte : il s'élança sur le rôti, dont le fumet mettait son appétit à une trop rude épreuve, et, le saisissant malgré les efforts de l'Indien, il s'enfuit avec sa proie.

CRINGLE'S LOG (1).

(1) Nous reviendrons sur ce livre, qui est attribué au poète Wilson, dont il a été plusieurs fois question dans l'*Histoire de la littérature anglaise depuis cinquante ans*, de M. Allan Cunningham. Voyez nos dernières livraisons.

L'AMOUR DE L'OR,

SATIRICON (FRAGMENS).

I.

A M. Alfred de Montebello.

Le terrible boulet avait brisé ses os;
Et sur son lit de camp, en proie à mille maux,
Abandonné de tous et de la médecine,
Tirant avec effort sa voix de sa poitrine,
Sans ressentir pourtant faiblesse ni terreur,
Il s'écriait toujours : l'empereur, l'empereur!
Qu'il voulait l'empereur, lui parler et l'entendre,
Lui dire qu'il devait vivre pour le défendre;
« Ah! sire, n'est-ce pas que je ne mourrai pas?
« Qu'ils mentent tous? » Et puis il lui tendait les bras;
Et s'attachant à lui, comme on fait à sa proie,
Comme à l'esquif sauveur le marin qui se noie,
Et menaçant toujours de l'œil les ennemis,
Il lui prenait les mains, il touchait ses habits :
Comme si celui-là, par son puissant génie,
Pouvait, pareil au Christ, suspendre l'agonie.
« Non, tu ne mourras pas, » répondait l'empereur,
« Pour me servir encor j'ai besoin de ton cœur! »

Pourtant, comme Dieu seul ôte et donne la vie,
Cette ame généreuse au monde fut ravie.
Napoléon pleura; la grande armée en deuil
Vint le voir sous sa tente et suivit son cercueil;
Et l'empereur fit plus, pour honorer sa cendre,
Que pour Éphestion n'avait fait Alexandre.

Les grenadiers à pied, aux larges revers blancs,
S'avançaient les premiers et venaient à pas lents,
Les fusils renversés, l'aspect sombre et sévère,
Les crêpes aux drapeaux, l'œil baissé vers la terre;
Et les chevau-légers, ces braves Polonais
Qui versaient tous leur sang pour nous autres Français,
Pour nous qui n'avons su, dans sa grande agonie,
Qu'envoyer une aumône à leur pauvre patrie!

Et puis venaient des chants et de pieuses voix,
Le clergé de Paris avec toutes ses croix;
Car, afin d'honorer si haute renommée,
L'empereur unissait et l'Église et l'armée.
Et le cercueil enfin entouré de drapeaux
Et tiré lentement par quatre noirs chevaux,
Et derrière le char, le cheval de batailles
Suivant le col baissé les belles funérailles;
Et les tambours voilés, aux sombres roulemens,
Et le tam-tam d'Asie, aux aigres tintemens;
Et moi qu'en ce moment le noir chagrin assiège,
Tout enfant, je voyais défiler ce cortège,
Et son aspect lugubre a bien dû m'attrister,
Puisqu'après vingt-cinq ans je puis le raconter.

Hoche, Lannes, Kléber, natures héroïques,
Beaux restes de courage et de vertus antiques!
Votre cœur était pur à l'égal de vos mains,
Le peuple, à vos soldats, venait par les chemins,
Sans jamais redouter le vol et la rapine,
Présenter le froment et la liqueur divine;

Le luxe n'était point assis dans vos palais
Comme au palais du Russe et des nababs anglais;
A d'autres les trésors volés à l'Allemagne,
Les madones d'argent de la chrétienne Espagne,
Et ses flambeaux d'église et ses doublons royaux,
Et ses moines priant dans ses graves tableaux!
Hélas! en ces momens de publique souffrance,
Votre vertu romaine eût consolé la France;
Et lorsque sous nos coups l'Algérien tomba,
Pour elle eût conservé l'or de la Casauba.
Mais avec vous, grand Dieu! la vertu militaire
Dans son cercueil d'airain dort-elle sous la terre?

II.

La sainte poésie et la musique sainte,
Paris, ne règnent plus dans ta coupable enceinte;
Mais, comme aux temps impurs des antiques Césars,
La danse à l'œil lascif, le dernier des beaux-arts,
Et la chanson lubrique et la peinture obscène,
L'ignoble vaudeville, opprobre de la scène,
Et Plutus, dieu de l'or, chargé de sacs pesans,
Et tous les dieux du ventre et tous les dieux des sens,
Si bien que le burin qui grave notre histoire
Appellera ce temps le *second directoire.*
Ce règne de la chair pourtant devra finir,
Et ce n'est pas à vous qu'appartient l'avenir;
Car, après ces momens de rut et de délire,
Ceux-là qui croient à l'ame entreront dans l'empire.

III.

A la mémoire de George Farcy.

Tandis que chaque jour dans Paris, où nous sommes,
Des hommes sans pudeur pillent les autres hommes,

D'autres s'en vont craintifs, la rougeur sur le front,
Se reprochant la mort du moindre moucheron.
Vois donc, ô conscience, ô vierge sainte et pure!
D'un bien léger délit quelle large blessure;
Faut-il s'en applaudir, faut-il plaindre son sort?
Est-ce que l'innocent connaît seul le remord?

IV.

Ceux qui sont purs de vice et de cupidité
Vivant dans la retraite et dans l'austérité,
Quand ils viennent un jour sur la place publique,
Satisfont par le fer leur amour politique.
Ceux-là qui sont plus doux n'ont pas d'autres vertus
Et sont tous courtisans du roi de l'or, Plutus.
Il n'aiment pas le sang, ils ont de l'indulgence,
Mais comme dans un bois dévalisent la France.
Ne trouvera-t-on pas enfin, Dieu tout puissant,
Un homme qui n'ait soif ni de l'or ni du sang!

V.

Jésus aux nouveaux Pharisiens.

Lorsque les Séraphins, du haut du firmament,
Fixaient sur les humains leurs yeux de diamant,
Et pour me voir mourir, au sommet du Calvaire,
Sur les nuages d'or, se penchaient vers la terre,
J'espérais en mourant qu'au lointain avenir
Et la haine et la guerre un jour devaient finir;
Car j'avais aboli les anciens sacrifices.
Le ciel ne voulait plus des boucs ni des génisses,
Et mon sang devait être, à vos sacrés autels,
Le dernier sang versé par la main des mortels.
Vous êtes revenus à la loi de Moïse;
Vous avez mis du sang aux mains de mon Église;

Et vous avez tué! Votre perversité
A toujours méconnu la douce charité.
Vous avez oublié qu'au temple, sur la terre,
Je pardonnai jadis à la femme adultère;
Vous avez été durs, inflexibles, glacés,
Et vous avez marché sur des cœurs terrassés,
Exigeant la vertu dans vos terrestres fanges,
Quand mon père a trouvé le vice chez ses anges.
Et pourtant je le dis et répète en ce jour,
Docteurs, la loi nouvelle est une loi d'amour.
Un homme cependant, mon grand Vincent de Paule,
A suivi l'Évangile et compris ma parole;
Aussi je vous le dis, serein et radieux,
Il voit incessamment mon père dans les cieux;
Et s'il n'était pour vous tout le jour en prière,
Maudits, vous seriez tous rentrés dans la poussière,
Car je vous le répète, ô docteurs, en ce jour
La première vertu des chrétiens, c'est l'amour!

O toi, crucifié, qui reçus sur la terre,
Par la main des Hébreux', une mort volontaire,
Pardonne si le feu de l'indignation
M'inspire ce discours et cette fiction.
Le monde, hélas! depuis le temps des paraboles,
N'eut jamais plus besoin de tes saintes paroles.
Tout homme règne ici, plus d'ordre ni de rangs,
Et la terre de France est pleine de tyrans,
Et d'insensés qui vont pressant ton cœur de père
Pour en faire sortir et l'épée et la guerre.
Toi seul peux les confondre, ô sacré rédempteur!
Car toi seul es le maître et le révélateur;
Toi seul, divin Jésus, de sa fange profonde,
Une seconde fois, tu peux tirer le monde;
Car toi seul apportas la sainte Égalité
En apportant l'amour avec la charité.

ANTONI DESCHAMPS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 janvier 1834.

Nous avons laissé le ministère encore tout ému de la chaude alarme que lui avait donnée l'imprudent discours du duc de Broglie, mais remis sur ses bases par la rétractation du noble duc. Depuis ce temps, il a reçu des secousses bien plus violentes, qui l'ont ébranlé jusque dans ses fondemens. Il n'était pas question cette fois de savoir si, dans une éventualité plus ou moins prochaine, la France respectera les traités de 1815, ou de reconnaître, avec M. Guizot, que la restauration a été un gouvernement paternel et favorable au pays; il s'agissait de savoir combien nous paierons cette année pour l'excellent ministère, pour l'honorable et glorieux gouvernement dont nous jouissons. M. Humann est venu le dire avec sa grosse franchise allemande, et sans se faire tirer l'oreille.

Nous n'aurons à tirer de nos poches, pour l'année prochaine, que la faible somme de UN MILLIARD TRENTE MILLIONS QUATRE-VINGT DIX MILLE CINQ CENT QUARANTE-SEPT FRANCS. Le ministère nous fait grace des centimes. Seulement comme cette petite somme ne dépasse guère que de quarante-cinq millions le budget de l'année dernière, M. Humann a bien voulu nous apprendre qu'elle ne suffira pas aux besoins, et que si

nous tenons à conserver ce cher ministère dont il fait partie, il faudra nous décider à ouvrir un léger emprunt de soixante-dix millions, ce qui porte la totalité des demandes financières adressées aux chambres, dans la semaine dernière, à UN MILLIARD CENT MILLIONS QUATRE-VINGT-DIX MILLE CINQ CENTS, etc. Nous ne parlons pas d'un crédit de vingt-cinq millions demandé par le même M. Humann pour le réglement des indemnités accordées aux États-Unis d'Amérique. Nous avons déjà dit, dans nos *Lettres sur les hommes d'état de la France*, comment cette indemnité avait été fixée successivement, par trois commissions, à la somme de quinze millions, et élevée par M. Sébastiani, de son autorité privée, à vingt-cinq millions. On a hésité quelque temps à porter aux chambres ce traité, et il était question de l'enfouir dans les cartons jusqu'à l'année prochaine. Quelqu'un aura sans doute judicieusement fait observer que ce petit brûlot de vingt-cinq millions passerait inaperçu entre le gros milliard qui cinglait majestueusement vers la chambre, sous le pavillon ministériel, et qu'on pouvait le lancer impunément. En effet, personne n'a daigné tourner la tête pour le voir venir.

On sait quelle longue guerre ont soutenue l'un contre l'autre, dans le conseil, le maréchal Soult et le ministre des finances. On sait que le maréchal Soult, s'inquiétant fort peu de la quotité des crédits qui lui ont été alloués par la chambre, les a dépassés sans aucune mesure, en disant qu'il se f..... bien de pareilles misères, et qu'il ne connait rien quand il s'agit de former une armée à la France. Il faut bien en prendre son parti. Le maréchal est un homme de l'empire: il ne comprend rien, il ne veut rien comprendre au gouvernement constitutionnel, et de ce côté il mourra dans l'impénitence finale, comme il le disait, il y a peu de jours, du haut de la tribune, à M. Larabit, qui lui reprochait une illégalité d'un autre genre, celle de l'introduction des lieutenans d'artillerie de marine dans l'armée de terre. Le maréchal n'a-t-il pas refusé dernièrement d'ordonnancer le paiement des pensions accordées par les chambres aux anciens gardes-françaises qui ont marché contre la Bastille, en disant que ce fut un acte d'indiscipline, et qu'il serait dangereux de l'encourager? On aurait mauvaise grace d'ailleurs à se plaindre de M. le maréchal Soult, quand on marche sans murmurer avec M. de Broglie, qui a déclaré à la chambre qu'il ne reconnait d'autre loi que la nécessité, et que tout ce qui a été fait depuis 1830 est illégal; avec M. Thiers, qui soutient à la tribune que le gouvernement a le droit de sortir de la légalité quand il lui plait, comme il est arrivé lors de l'arrestation de la duchesse de Berry, et avec M. Guizot, le promoteur de l'état de siége. M. le maréchal Soult représente dignement ce ministère, qui s'est placé hors de toutes les con-

ditions du gouvernement représentatif, et on ne saurait le blâmer sans condamner tous ses collègues.

Toutefois, comme la présentation du budget avait fait éclater dans la chambre de violens murmures, et que des groupes menaçans s'y étaient formés après la lecture du curieux exposé de motifs qui le précède, un long *sauve qui peut*! fut prononcé sur le banc des ministres. Ce fut une véritable bataille de Waterloo, où faillit rester le vainqueur de Toulouse, abandonné et trahi par tous ses collègues. C'était un triste spectacle que de voir le vieux maréchal succombant sous le poids de son budget, la jambe traînante, et s'efforçant d'échapper à tous les nombreux ennemis que lui suscitaient les autres ministres. Pendant vingt-quatre heures, il a été complètement abandonné, abandonné dans le conseil surtout, où la pensée qui domine s'était déjà arrangée avec un autre maréchal dont elle n'espère pas moins de complaisance que de M. Soult; car la première condition pour devenir ministre aujourd'hui, c'est de consentir à ne pas l'être, et à plier humblement, chrétiennement, sous la volonté du maître absolu.

On vit alors M. Thiers, M. Humann et M. Guizot, tendre une main amicale à des hommes pour lesquels ils n'avaient depuis long-temps que des paroles d'animosité et des gestes de dédain. On se plaint depuis long-temps des vues étroites de la majorité, qui n'admet que des députés ministériels dans les commissions même les plus insignifiantes; cette fois, on a pu voir M. Guizot demander l'admission de M. Salverte dans la commission du budget, et M. Humann exiger l'introduction de M. Odilon Barrot. Il n'est pas un membre de l'opposition qui n'ait été porté, poussé, choisi par quelque ministre. M. Thiers, surtout, était d'une activité surprenante; il ne concevait pas comment la chambre ne tonnait pas contre un ministre qui avait dépassé ses crédits avec une pareille audace; il ne cessait de se lamenter, de se plaindre des embarras où se trouvait embourbé cet excellent et parfait ministère, qui eût si bien et si long-temps marché sans le vieux maréchal, ce mangeur, ce prodigue, d'où venait tout le mal. De leur côté, les jeunes doctrinaires de la chambre étaient en campagne, et parcouraient les rangs de la gauche pour y trouver des alliés, c'est-à-dire des dupes. Ils consentaient à abandonner non pas seulement le maréchal Soult, mais aussi M. Thiers, M. d'Argout, M. Humann, tout ce qui n'est pas eux enfin; car les doctrinaires ne se démentent jamais. En fait d'égoïsme froid et cynique, M. Thiers lui-même pourrait apprendre à leur école.

Au château, une négociation très active, poussée par M. Thiers, et, dit-on, M. d'Argout, portait le maréchal Gérard à la présidence du conseil et au ministère de la guerre. Cette combinaison devait entrainer

M. Guizot et M. de Broglie avec le maréchal Soult. Une autre négociation, plus secrètement entamée par M. Guizot, portait également le maréchal Gérard à la présidence et à la guerre, et poussait dehors M. Thiers et M. d'Argout. Ainsi tous les efforts se réunissaient contre le maréchal Soult, sauf à s'entendre ensuite; et pour en finir plus tôt, on convint de traîner le vieux maréchal devant cette commission du budget, composée avec tant de sollicitude.

En attendant, le *Journal des Débats* se prononçait hautement contre les crédits supplémentaires du maréchal Soult, et engageait la chambre à les rejeter. Or on savait, au *Journal des Débats* comme ailleurs, que le maréchal avait fait pour ses supplémens de crédit le même serment que pour son traitement, qu'il ne veut abandonner qu'à la mort. Il avait juré de se faire enterrer sous ses soixante-dix millions.

Il faut redouter les vieux généraux de la trempe du maréchal Soult. Ils ont toujours quelque pièce en réserve dans leur gibecière. Il n'est pas de renard blanchi qui eût échappé à une meute semblable à celle qui faisait entendre sa voix au conseil et dans le conciliabule des doctrinaires. Le maréchal n'a pas été un seul instant effrayé du péril; il l'a mise tout entière en défaut, et peut-être, avant peu, sera-t-il appelé à présider un nouveau ministère.

Le maréchal Gérard pouvait inspirer quelques inquiétudes au maréchal Soult; mais on venait de prononcer la dislocation définitive de l'armée du nord, et le maréchal Gérard, qui jouissait encore d'un traitement de 150,000 francs comme général en chef, a conservé ce traitement à la demande et sur les ordres exprès du maréchal Soult. Or une situation tranquille et un traitement de 150,000 francs valent bien un traitement de 60,000 francs et les soucis du ministère.

La commission du budget, où des paroles sévères attendaient, dit-on, le maréchal, fut préalablement tâtée par M. Martineau de la Chenetz et d'autres personnes attachées au ministère de la guerre et à la chambre. On annonça individuellement aux commissaires que le maréchal n'était pas un homme intraitable comme on le pensait, qu'il ne répugnait nullement à se présenter en personne devant la commission; qu'il tenait même beaucoup à la voir, et promptement, si promptement, qu'on ne voulut pas laisser aux commissaires le temps d'approfondir la question du budget et de se former des objections solides. Le ministère demanda à comparaître le lendemain. Le lendemain, en effet, il se rendit devant les délégués de la chambre.

Le maréchal Soult parla le premier, et dit en peu de mots que, désirant éviter toute difficulté avec la chambre, il venait pour s'entendre avec

sa commission, et annonça tout de suite que, pour lui, il était prêt à réduire son budget. Il ajouta que toutes les dépenses se centralisant dans le ministère des finances, M. Humann allait prendre la parole.

On sait ce qui se passa dans cette séance, où M. Humann inventa une division qui deviendra fameuse, celle des dépenses gouvernementales et des dépenses administratives. Quant aux premières, les ministres en font un *noli me tangere*. Tout est perdu si on les réduit, car les ministres se retirent; ils abandonneront alors la France à sa triste destinée. Hélas! que deviendra la France sans M. Thiers?

Quant aux dépenses administratives, il est possible de les diminuer un peu; M. Thiers consentira tout de même à diriger le char de l'état. M. Thiers est vraiment bien honnête.

Ainsi, pour bien établir cette distinction, importante à faire, puisqu'un malentendu nous coûterait nos ministres, le ministère déclare qu'il lui faut les crédits nécessaires pour maintenir 310,000 hommes sous les armes. Tout ce que l'armée compte de soldats au-delà de ce nombre fait partie des dépenses administratives. Il y aura désormais dans les régimens des soldats gouvernementaux et des soldats administratifs. Si vous licenciez les premiers, le ministère s'en va avec eux. Quant aux soldats administratifs, il n'y tient pas, il n'en a que faire. Notez que la France compte en ce moment 60,000 soldats administratifs, que le ministère comptait du moins ce nombre de soldats dans son budget, et que sans une seule réclamation, avant que la commission ait rien demandé, le ministère les abandonne. Il en est ainsi dans chaque département ministériel, où l'on agit envers la chambre comme les boutiquiers avec les pratiques qui ont coutume de marchander. On surfait tout pour avoir la faculté de diminuer. Nos ministres, on le voit, s'entendent comme larrons en foire, qu'on nous passe la comparaison.

Enfin, comme résultat, M. Humann posa de la sorte les réductions auxquelles consent le ministre de la guerre.

Il demandait pour l'armée active.	246,865,000
Pour la réserve.	10,586,000
Ensemble.	257,449,000
On abandonne la réserve, et l'on réduit la dépense de l'armée active à.	230,450,000
Différence en moins.	26,999,000

Toute réduction réclamée au-delà de cette somme porterait sur les *dépenses gouvernementales*, et le ministère a déclaré à *l'unanimité* devant la commission qu'il remettrait ses portefeuilles plutôt que d'y souscrire.

M. Thiers seul parla après M. Humann; encore se contenta-t-il de s'écrier de cette voix qu'on lui envierait à la chapelle Sixtine, qu'il ne pourrait accepter la responsabilité qui porterait sur lui avec un budget moindre. Or on sait combien M. Thiers est difficile en fait de responsabilité.

Le ministère a reçu des dépêches dont il ne manquera pas de se féliciter à la chambre, et dont il compte bien se servir pour faire accepter son budget. Le maréchal Maison, notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, a reçu le meilleur accueil de l'empereur Nicolas! L'empereur Nicolas veut bien oublier que nous ne l'avons pas empêché d'écraser la Pologne. Il daigne consentir à ce que nous le laissions s'emparer de Constantinople, ou tout au moins nous fermer la mer Noire. Il a montré un visage aimable et riant au maréchal Maison; il s'est fait présenter ses aides-de-camp, ses secrétaires d'ambassade. Réjouissons-nous! La France est sauvée! L'empereur des Russies vient de recevoir en grace le roi des Français.

Il est certain que cette apparence de rapprochement a causé une grande joie au château, où l'on éprouve depuis quelque temps des inquiétudes au sujet de l'alliance avec l'Angleterre. L'appui de l'Angleterre peut manquer au premier moment; elle sent qu'on n'a d'intimité qu'avec elle, que les autres puissances repoussent le cabinet des Tuileries, et elle se montre exigeante. La question d'Alger n'a pas été abandonnée par elle, et d'un jour à l'autre il peut arriver de Londres une sommation d'évacuer le territoire d'Afrique. Que ferait-on alors si on n'avait préparé quelque autre alliance? Ce n'est pas que la volonté souveraine qui décide en tout tienne beaucoup à Alger. On sait qu'à l'époque du premier départ de M. de Talleyrand pour Londres comme ambassadeur de Louis-Philippe, M. Molé étant ministre des affaires étrangères, il fut beaucoup question de l'évacuation d'Alger dans le conseil, et que M. de Talleyrand, fortement appuyé par le roi, insista pour emporter en Angleterre l'autorisation d'annoncer l'abandon de notre conquête, ce qui devait, disait-il, singulièrement faciliter la négociation de l'alliance qu'il projetait. M. Molé, dont le ministère a laissé d'honorables souvenirs, protesta vivement contre cette pensée, et M. de Talleyrand n'emporta, dit-on, qu'une promesse verbale du roi. On croit savoir que c'est l'exécution de cette promesse qu'on réclame aujourd'hui, et assez vivement pour avoir engagé la pensée suprême à se tourner, à son grand regret, du côté de Saint-Pétersbourg.

On ne pouvait faire un meilleur choix que celui du maréchal Maison, qui a été précédé à Saint-Pétersbourg par la recommandation du roi de Prusse, et par le souvenir de ses liaisons amicales avec l'empereur Alexandre. On sait que le maréchal Maison, chargé de défendre, en 1814,

la ligne du nord, se conduisit si vaillamment, que l'ennemi, rendant justice à son caractère, lui conserva la dotation impériale qu'il avait dans les provinces du Rhin. Depuis ce temps, le roi de Prusse a eu l'occasion de voir fréquemment le maréchal Maison, dont les possessions touchent au terrain où les grandes manœuvres d'été s'exécutent, et ces rapports n'ont pas été inutiles au maréchal près de l'empereur Nicolas. D'après une lettre particulière, écrite par notre ambassadeur, il paraît que l'empereur n'était nullement au courant des affaires de la France, qu'elles lui avaient été présentées sous un jour complètement faux, et qu'une conversation soutenue par le maréchal avec la brusque franchise qu'on lui connaît, lui a valu l'accueil public qui a causé tant d'étonnement en Allemagne. Nous aimons à le croire, mais nous savons par expérience que nos ambassadeurs et nos ministres ne sont pas toujours les mieux informés de ce qui se passe dans la plus haute région du cabinet; et ainsi qu'une promesse verbale faite à Londres a facilité les négociations de M. de Talleyrand, il se pourrait que la correspondance autographe eût porté à Saint-Pétersbourg des engagemens que tout le monde ignore. La suite nous l'apprendra.

Quand M. de Rayneval fut nommé ambassadeur à Madrid, il se rendit, comme il est d'usage, près de M. Casimir Périer, alors président du conseil, pour lui demander ses instructions. M. Périer, qui n'était pas très bien informé des affaires de l'Espagne, et qui s'entendait fort peu à la politique étrangère, se contenta de lui dire : « Mais vous savez cela mieux que moi. Faites ce qui vous plaira, faites pour le mieux ! » Et M. de Rayneval quitta le ministère en riant et en disant : « Je vous promets de leur donner tant d'embarras chez eux, qu'ils ne vous causeront pas d'inquiétudes. » M. de Rayneval a tenu parole, mais les inquiétudes sont venues cependant. Tant que M. Zéa-Bermudez, le ministre de Ferdinand VII, a conservé le pouvoir, la royauté de juillet n'a pas conçu d'effroi de la révolution espagnole; mais depuis qu'il a passé à Martinez de la Rosa et à ses amis, on entrevoit qu'il pourrait tomber bientôt aux mains d'hommes moins modérés, et l'on trouve que les Pyrénées ne sont pas assez hautes. Le gouvernement des barricades voulait à toute force maintenir le régime absolu en Espagne, mais un despotisme éclairé, disait-il, c'est-à-dire obéissant à ses inspirations. La Russie tenait d'ailleurs à M. Zéa; et comme on veut plaire maintenant à la Russie, M. de Rayneval sera rappelé pour n'avoir pas défendu M. Zéa avec assez de zèle. La réception faite au maréchal Maison vaut bien le rappel de M. de Rayneval. C'est M. Decazes qui se rend à Madrid pour remplir le poste laissé par M. de Rayneval, mais M. Decazes n'a consenti à accepter cette mission

qu'avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. On cherche à l'entourer de tout l'éclat nécessaire pour la remplir, et après un séjour de quelques mois, si les circonstances n'exigent plus sa présence, il sera remplacé par un ambassadeur. Le ministère espagnol actuel, composé de *modificantes* ou *pastelleros*, est parfaitement en harmonie avec les opinions politiques de M. Decazes; mais ce ministère durera-t-il long-temps? Nous en doutons.

Voici l'ordre des travaux de la chambre dans cette quinzaine : elle a d'abord discuté sans attention une loi municipale pour la ville de Paris, qui n'empêchera pas la ville de Paris d'être administrée arbitrairement par son préfet, gouvernée par sa police, et d'être tenue dans l'ignorance complète de ses affaires. La chambre dormait ou causait pendant cette discussion, comme s'il eût été question de voter les frais d'un coq de plomb pour un clocher de village. La distraction de la chambre ou son indifférence était si forte, qu'elle a accordé au ministère encore plus de latitude qu'il n'en demandait, quoiqu'il eût fait sa part fort large comme de coutume, sur quoi M. d'Argout se leva et dit ironiquement qu'il adhérait au vote de la chambre. M. d'Argout se pose de plus en plus comme un homme d'esprit.

Puis la chambre a aboli les majorats fondés par Napoléon, d'où il résulte que la noblesse établie sur ces majorats, et les titres qui en sont inséparables, doivent en même temps disparaître. La chambre des pairs, saisie maintenant du projet de loi, adopté par l'autre chambre, a nommé, pour l'examiner, une commission composée en grande partie de nobles de l'empire. Il est vrai que la chambre des députés vient, de son côté, de nommer M. Persil, rapporteur du projet de loi contre les crieurs publics. Les notions d'impartialité et de justice s'effacent tout-à-fait de nos mœurs politiques.

La chambre a ensuite rejeté la demande d'une pension en faveur des veuves des généraux Gérard et Daumesnil. Les pensions demandées pour les veuves du maréchal Jourdan et du général Decaen ont seules été accordées par la majorité. On assure que les doctrinaires se sont plu à jouer ce malin tour à M. Dupin, qui s'était activement employé pour la veuve Daumesnil; et afin que l'élévation d'esprit et la noblesse d'ame ne manquent de part ni d'autre dans cette affaire, M. Dupin se dispose, dit-on, à rendre aux doctrinaires la pareille, en faisant voter la chambre contre une loi qui les intéresse, celle des pensionnaires de l'ancienne liste civile. Le courage et l'animosité de ces messieurs s'exercent sur de malheureuses femmes qui réclament le prix du sang de leurs maris, sur des misérables qui manquent de pain, et qui implorent la pitié de la nation. Disons, pour en finir de ce

repoussant sujet, qu'on a regardé comme une inconvenance le rapport de M. Vatout contre le projet d'accorder des pensions à ces veuves. Il semblait que M. Vatout, en sa qualité de commensal du château, voulût faire passer dans les députés les sentimens de parcimonie *de la cassette.* Ne serait-il pas à propos de demander l'application au paiement des pensions de l'ancienne liste civile, des sept cent mille francs que la liste civile actuelle s'approprie induement sur le million affecté au duc d'Orléans, et qu'elle enfouit dans ses coffres?

L'affaire de MM. Michel, Dupont et Pinard, interdits par la cour d'assises, pour avoir déclaré faux un acte d'accusation évidemment faux, a été appelée à la cour de cassation, devant laquelle les trois avocats s'étaient pourvus. M. Dupin, à qui la voix n'avait pas manqué pour redoubler d'interpellations et d'apostrophes à la chambre qu'il préside si singulièrement, avait ce jour-là un violent mal de gorge. Il n'a donc pas pu parler et nous dire son sentiment sur cette interdiction, que son ami et correspondant lord Brougham a traitée d'inouie et digne d'une nation sauvage. M. Dupin a du malheur. Une pareille indisposition nous a privés de son opinion sur la rétroactivité et l'état de siége, et le frêle état de sa santé, sa constitution si mince et si délicate, comme on sait, sèvreront encore bien souvent, en certaines circonstances, la cour de cassation de l'appui de sa belle parole. M. Dupin aurait besoin d'un ministère pour se reposer et se remettre de ses extinctions de voix. Encore quelques omissions forcées du genre de celles que nous signalons, et le ministère ne lui manquera pas. Il en sera parfaitement digne.

En attendant, M. Dupin donne des fêtes au palais de la présidence. Un avis inséré dans les journaux de ce jour avertissait les personnes invitées au bal de M. Dupin de présenter leurs lettres d'invitation, afin d'éviter la présence des *intrus.* Le mot est heureusement choisi. Il faut être en effet un *intrus* de la plus étrange espèce, pour aller se jeter dans la cohue grotesque que M. Dupin nomme son bal, sans y être invité, ou plutôt forcé.

Il n'en est pas ainsi des bals que donne le duc d'Orléans, et qui sont très brillans, dit-on. Toujours est-il qu'on n'y invite pas tous les fonctionnaires hauts et bas, par rang alphabétique, car un jeune ministre, très jaloux de se montrer partout, n'a pu obtenir, la semaine passée, une invitation pour sa belle-mère. Nulle démarche n'a réussi, et le ministre a eu beaucoup de peine à faire comprendre à une vanité de femme blessée, que ce n'est pas là une question de cabinet et un motif suffisant de démission. Il paraît que la belle-mère du ministre voulait absolument faire passer le bal du duc d'Orléans pour un bal *gouvernemental;* mais

celui-ci, homme d'esprit, a soutenu que ce n'était qu'un bal *administratif*, et qu'il pouvait garder sa place.

Il faut emprunter les paroles de Mme de Sévigné, pour parler comme elle le mérite, de la chose la plus étonnante, la plus merveilleuse, la plus surprenante, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus digne d'envie, enfin pour annoncer ce qui s'est passé au dernier bal de Mme Appony. Une descendante de Sully, de Sobieski, une Lagrange, une d'Arquien, Mlle de Béthune en un mot, a walsé avec M. le duc d'Orléans ! Le faubourg Saint-Germain en a pris le deuil.

Une autre nouvelle importante, c'est que Mme Thiers, qui avait éclipsé à la cour de juillet Mme Lehon, laquelle avait effacé Mme Vatry, vient d'être anéantie, ruinée, perdue à son tour, après un règne de moins d'un mois, par la belle Mme de Si..y, femme du député de ce nom. O vanité! ô néant! ô mortels ignorans de leurs destinées! dirait Bossuet.

Il nous reste à parler d'un triste événement. M. Dulong, membre de la chambre des députés, a été tué en duel par le général Bugeaud, qu'il avait interpellé dans une discussion. Les témoins étaient, pour M. Bugeaud, le général de Rumigny et le colonel Lamy; et pour M. Dulong, M. George Lafayette et le colonel Bacot. M. Bugeaud tira le premier, et sa balle frappa au-dessus du sourcil gauche M. Dulong, qui a survécu encore plusieurs heures à cette terrible blessure. Une noble rétractation avait été adressée la veille du combat à M. Bugeaud qui l'avait acceptée; mais un journal ministériel parla avec si peu de mesure de cet acte de réconciliation de M. Dulong, que le combat devint inévitable. La lettre de M. Dulong à M. Bugeaud, remise au roi par M. de Rumigny, a été brûlée de sa main. M. Dulong était ami et parent de M. Dupont (de l'Eure).

—Nous avons trop long-temps tardé de parler d'un roman de M. Capefigue, l'auteur de l'*Histoire de la Restauration*, à laquelle nous consacrerons plus tard un article. Le roman de M. Capefigue est intitulé *Jacques II à Saint-Germain* (1). Il a été publié il y a peu de temps, et déjà la seconde édition est mise en vente.

Pour nous, le succès du livre s'explique non pas seulement par son sujet et par les allusions qu'une certaine classe de lecteurs y a cherchées, mais par des tableaux vrais et simples, par une abondance d'idées historiques qui manque à presque toutes les compositions de ce genre, et que

(1) Chez Dufey, rue des Marais.

les études sérieuses de M. Capefigue l'ont mis à même de répandre dans ses écrits. Il est évident que M. Capefigue n'a pas lu les mémoires et les documens diplomatiques dont il fait usage uniquement pour composer un roman; on sent qu'il avait dès long-temps mûri ses lectures avant que de les appliquer. De là ces peintures sans excès et sans efforts qui plaisent dans son livre. Peut-être les scènes qu'il trace sont-elles trop peu développées, trop légèrement touchées quelquefois; mais elles rachètent ce défaut par leur nombre et leur variété. Ce dont il faut savoir gré surtout à M. Capefigue, c'est de n'avoir pas altéré l'histoire, de n'avoir pas dénaturé les personnages pour les rendre plus bizarres et plus pittoresques, et de n'avoir pas trahi ses études d'historien dans ses loisirs de romancier.

L'abondance des matières nous force d'ajourner à notre prochaine livraison l'analyse des romans nouveaux de MM. Sue, Balzac, Alphonse Royer, et de plusieurs autres ouvrages importans, tels que *la Correspondance d'Orient*, de M. Michaud, et les *Souvenirs de la Révolution de 1830*, de M. Bérard.

— M. Lerminier, professeur au collége de France, ouvrira son cours, mardi, 4 février, à une heure et demie, et le continuera à la même heure les samedi et mardi de chaque semaine.

Il exposera, durant cette année, *les Principes historiques du droit public européen, en les comparant aux principes des sociétés antiques.*

— Le libraire Charpentier annonce une publication prochaine d'un haut intérêt. C'est un ouvrage posthume du célèbre Jérémie Bentham, intitulé *Déontologie ou Nouveau Code de morale*. Ce livre, un des plus importans, dit-on, qui soit sorti de la plume de ce grand publiciste, est publié par les soins du docteur Bowring, en exécution d'une des clauses du testament de Bentham. Nous rendrons compte de cette publication.

F. BULOZ.

SOCIÉTÉ

POUR

LA PUBLICATION DES DOCUMENS ORIGINAUX

DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

Les Français, qui, depuis trois siècles, ont élevé tant de monumens admirables dans toutes les parties du domaine des lettres et des sciences, attendent encore une véritable histoire de leur pays; cependant aucune nation ne possède des Annales à la fois plus riches et plus anciennes.

Depuis Grégoire de Tours, c'est-à-dire à peu près depuis la fondation du royaume de France, il n'est point de siècle, il n'est guère de génération même, qui n'ait enfanté chez nous son annaliste, son chroniqueur. Les âges les plus stériles en productions de l'esprit, les temps enveloppés dans la plus épaisse barbarie, le dixième, le onzième siècle, ont eu leurs historiens : arides, ignorans, grossiers, mais contemporains, et témoignant par leurs défauts mêmes, de l'état de la société quand ils écrivaient. Plus tard, à mesure que la culture des esprits va croissant, le nombre des narrateurs se multiplie; leurs ouvrages

deviennent plus substantiels, plus instructifs; on sent poindre peu à peu la critique dans les auteurs; la diversité des témoignages en permet le contrôle; les sources de l'histoire deviennent abondantes, agréables, fécondes : chaque règne, chaque événement considérable, chaque personnage important, est illustré par des biographies, des relations, des mémoires.

On a dit que c'était peut-être à cette multiplicité même des sources de notre histoire qu'il fallait attribuer le manque d'un bon historien qui les résumât; on a dit que la vie d'un homme ne saurait suffire à tout lire, tout explorer, tout apprécier, tout extraire, et à rédiger en outre un corps complet d'Annales à la manière de Tite Live ou d'Hume. On nous condamnerait, par cette opinion, à n'avoir l'histoire de France qu'en deux parties bizarrement partagées : les livres des érudits, inaccessibles à tout autre qu'aux érudits, hérissés de discussions et de digressions; et des histoires oratoires, agréables aux gens du monde et d'un facile accès, mais qui font sourire l'érudition.

On doit dire avec plus de justesse que si nous n'avons point encore de bon historien, c'est faute à ceux qui se sont chargés d'écrire notre histoire d'en avoir assez profondément étudié les sources, de s'être assez consciencieusement voués à leur mission, de s'être éprouvés dans un assez long commerce avec les documens originaux. La force de tête nécessaire à ces études pénibles peut se joindre au talent d'é-

crire, à la haute sagacité, à l'art d'intéresser : Hume, Jean de Muller, des exemples plus récens encore, suffiraient à le prouver.

Quoi qu'il en soit, on se propose de suppléer, autant qu'il est possible, au manque qui se fait sentir d'un corps d'Annales françaises dues à un seul homme et écrites d'un seul esprit, en publiant un corps général de documens originaux relatifs à l'histoire de France. Il est certain aujourd'hui, pour tous ceux qui veulent l'étudier et la connaître, que rien ne peut remplacer l'étude de ces documens; c'est là qu'il faut aller chercher la science des temps écoulés; là chacun trouve sur l'objet particulier de sa curiosité, une multitude de données, d'éclaircissemens, de traits de lumière, que les ouvrages de seconde main font toujours plus ou moins disparaître; de telle sorte qu'eussions-nous dès à présent l'Histoire de France le mieux faite, elle ne saurait nous tenir lieu des histoires contemporaines, et ne nous dispenserait point d'y recourir.

L'importance d'une collection comme celle que nous annonçons s'est dès long-temps fait sentir : l'illustre Congrégation de Saint-Maur, de savans critiques et d'habiles historiens qui devancèrent son zèle ou se formèrent à son exemple, ont dès long-temps recueilli, mis au jour un très grand nombre de documens de notre histoire. Dès le commencement du seizième siècle l'autorité royale se fit un devoir et un honneur d'encourager et de récompenser ces inappréciables recherches. Il existe donc

déjà de vastes collections historiques dont la France s'enorgueillit à bon droit, et qui rendent à présent plus facile la tâche que la Société se propose de remplir.

Ce qui doit distinguer la Collection que nous annonçons, de celles qui l'ont précédée, c'est que, s'il nous est donné d'en voir l'exécution telle que nous l'avons conçue, elle réunira deux avantages importans :

1°. Elle sera accessible aux gens du monde et à tous ceux qui, n'étudiant l'histoire que dans un but étranger à l'érudition, n'ont pas le temps ou la volonté de descendre dans la critique des textes, et de lutter contre les difficultés d'un langage obscur; nous mettrons pour la première fois à leur disposition, et, nous pouvons le dire, à leur portée, des livres qu'ils n'avaient pu jusqu'à présent connaître que de nom;

2°. A ceux qui font des textes mêmes l'objet de leur étude, à ceux qui travaillent sur les détails de la critique historique, nous donnerons une Collection qui pourra rivaliser, en autorité et en crédit, avec celle des Bénédictins, sans offrir les inconvéniens qui résultent dans cette dernière du morcellement des ouvrages.

Pour satisfaire à la première condition, la nouvelle Collection paraîtra dans un format commode et portatif; les textes écrits en langues étrangères seront accompagnés de traductions; ceux d'un fran-

çais difficile seront éclaircis par des notes et des glossaires, et au besoin même traduits pareillement.

Quant à la seconde partie de notre engagement : les textes seront reproduits avec la plus scrupuleuse fidélité; ils seront collationnés sur les manuscrits, épurés, discutés, par la recension des variantes et par des notes critiques.

Histoires générales et particulières, chroniques, mémoires, lois politiques, chartes des provinces et des communes, lettres et extraits historiques, tous les documens jugés dignes d'entrer dans cette Collection y seront admis : aux ouvrages déjà publiés, nous joindrons les morceaux et les ouvrages encore inédits que des recherches récentes ont fait découvrir.

Enfin, rien de ce qui peut assurer le succès de la vaste entreprise que nous formons ne sera négligé par la Société.

Les Membres fondateurs de la *Société de l'Histoire de France,* réunis en comité, ont posé les bases de leur association dans le Réglement provisoire qui suit.

RÉGLEMENT PROVISOIRE.

ART. 1er.

Une Société Littéraire est instituée pour la publication des *Documens originaux de l'Histoire de France*.

ART. 2.

Elle prend le nom de SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

ART. 3.

Le nombre de ses Membres est illimité.

ART. 4.

Elle est dirigée par un Conseil d'administration nommé par la Société.

ART. 5.

Les Membres de la Société contribuent à ses dépenses par une souscription annuelle de *trente* francs.

ART. 6.

Les fonds provenant de ces souscriptions seront affectés à la publication des documens relatifs à l'histoire nationale et aux dépenses générales d'administration.

ART. 7.

Le choix des documens à publier, et l'ordre de leur publication, seront déterminés par le Conseil.

ART. 8.

Les Membres souscripteurs auront droit à un exemplaire, au prix de fabrication, de tous les ouvrages publiés par la Société; le surplus des volumes sera mis dans le commerce; le produit des ventes sera versé dans la caisse de la Société.

ART. 9.

Il sera publié un Recueil périodique relatif à l'objet

des travaux de la Société; ce Recueil sera adressé *gratuitement* à tous les Membres.

Art. 10.

Un Réglement général sera ultérieurement rédigé et discuté dans la première assemblée de la Société.

Cette assemblée aura lieu dès que le nombre des Membres inscrits s'élèvera à cent.

Art. 11.

En attendant, le Comité des fondateurs restera chargé de l'administration; ce Comité pourra appeler à concourir à ses travaux préparatoires autant de nouveaux Membres qu'il le jugera nécessaire, lesquels seront pris parmi les souscripteurs inscrits.

Art. 12.

Après la formation de la Société, il y aura chaque année une assemblée générale dans laquelle il sera rendu compte des travaux du Conseil, de la recette et de l'emploi des fonds, et de tout ce qui intéresse la Société.

Art. 13.

D'autres assemblées générales auront lieu toutes les fois que les intérêts de la Société l'exigeront.

Art. 14.

Les Membres de la Société auront droit de séance à toutes les réunions du Conseil d'administration.

Délibéré à Paris, le 27 juin 1833, par les Membres composant le Comité des Fondateurs :

Guizot, membre de l'Institut, ministre de l'Instruction publique.

Thiers, membre de l'Institut, ministre du Commerce et des Travaux publics.

Baron Pasquier, président de la Chambre des Pairs.

Baron de Barante, membre de l'Institut, pair de France.

Comte Molé, pair de France.
Aug. Périer, pair de France.
Vicomte Arth. Beugnot, membre de l'Institut.
Ed. Bertin, inspecteur des Beaux-Arts.
Champollion-Figeac, conservateur au département des Manuscrits de la Bibliothéque du Roi.
Crapelet, membre de la Société Royale des Antiquaires.
Fauriel, professeur à la Faculté des Lettres de Paris.
Marquis de Fortia d'Urban, membre de l'Institut.
Guérard, membre de l'Institut.
Letronne, membre de l'Institut, directeur de la Bibliothéque du Roi.
Marquis Le Ver, membre de la Société des Antiquaires de Normandie.
Mignet, membre de l'Institut.
De Monmerqué, membre de l'Institut.
Raynouard, membre de l'Institut.
Teulet, ancien élève pensionnaire de l'École des Chartes.
Vitet, inspecteur des Monumens historiques et Antiquités nationales.

Avis. Les personnes qui désireront être admises dans la Société, devront s'adresser par écrit à l'un des Membres du Comité des Fondateurs.

Le montant des souscriptions sera reçu, à Paris, par

MM. Castel, notaire, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 61.
Clairet, notaire, boulevart des Italiens, n° 18.
Fremyn, notaire, rue de Seine Saint-Germain, n° 53.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.